Richard

Wurmbrand

CROIRE

pouQUoi ?

%

I



Preuves de l'existence de Dieu

MÉDIASPAUL

*©Richard WURMBRAND*

Traduit de l’américain par *Sœur Jacqueline DUMONT*

Pour la langue française :

*©MÉDIASPAUL*

*Éditions MÉDIASPAUL,* 8 rue Madame, 75006 PARIS

ISBN 2-7122-0311-9

*INTRODUCTION*

*Un philosophe abordait un jour le rabbin Levi-Yitzhak*

*de Berditchev avec des arguments réfutant l’existence de*

*Dieu. Le rabbin écouta un long moment, méditariTprofon-*

*dément, lorsque soudain, sans préambule, il regarda droit*

*dans les yeux son interlocuteur et lui dit aimablement :*

*« Et, après tout, si c’était vrai que Dieu existe ? Dites-moi,*

*si c’était vrai... ? »*

*Le philosophe fut plus troublé par ces mots que par tous*

*les arguments qu’il ait jamais entendus sur la religion. Il*

*réalisa qu’il était en danger et se mit à croire, ressentant*

*pour la première fois sa vulnérabilité et sa responsabilité*

*face à un Dieu réel.*

*Un Abbé cistercien était interviewé à la télévision ita­*

*lienne. Les cisterciens sont des moines catholiques*

*romains qui vivent en parfait silence. Ils ne se voient et ne*

*se parlent qu’en confession et quand ils chantent ensemble*

*à l’église.*

*Le journaliste demanda à l’Abbé : « Et si vous réalisiez*

*à la fin de votre vie que les athées ont raison, qu’il n’y a*

*pas de Dieu ? Dites-moi, si c’était vrai... ? »*

*L’Abbé répondit : « La sainteté, le silence et le sacrifice*

*sont beaux en eux-mêmes, sans qu’il soit besoin de pro­*

*messe de récompense. J’aurais toujours bien employé ma*

*vie. »*

*Un ignorant avait reçu une montre, la première qu’il*

*eût jamais possédée. Il en était très fier, jusqu’à ce qu’un*

*jour sa joie s’évanouît : il réalisa qu’elle ne donnait pas*

*l’heure exacte. Espérant la faire régler, il porta les aiguilles*

*chez l’horloger en vue de la réparation.*

*- Mais, j’ai besoin de toute la montre ! s’exclama celui-*

*ci.*

*Fâché, l’homme répondit :*

5

*- Vous voulez la montre pour pouvoir me faire payer*

*davantage! La montre va bien; ce sont seulement les*

*aiguilles qui ont besoin d’être réglées.*

*De même, dans la vie, aucun problème ne peut être*

*résolu indépendamment de l’ensemble. En médecine, cela*

*s’appelle une approche psychosomatique, c’est-à-dire la*

*reconnaissance que le corps, l’âme, l’esprit sont tous enga­*

*gés dans la maladie ou le désordre. Un bon médecin ne*

*traite pas l’ulcère, mais la cause de l’ulcère. La solution*

*des problèmes sociaux engage aussi l’ensemble de la*

*société et le monde dans lequel ils existent.*

*Aucun homme n’est une île, séparé de la famille, de la*

*société ou du cosmos. Le sens de l’appartenance n’est pas*

*simplement essentiel au bien-être, mais c’est un fait irréfu­*

*table.*

*La question est : «A qui appartenons-nous ? Y a-t-il un*

*être supérieur, quelqu 'un au dessus de nous ? Peut-être y*

*a-t-il un Dieu auquel nous appartenons ? » Considérons*

*cette question* sine ira et studio, *sans haine ni préférence*

*pour la position religieuse ou athée.*

*Tout examen unilatéral d’un problème est dangereux.*

*Seule la personne qui écoute les deux côtés a un esprit*

*éclairé. La personne qui n’écoute qu’un côté demeure dans*

*l’obscurité.*

*Lénine a dit un jour : « Pour connaître réellement un*

*objet, il faut le saisir et l’étudier sous tous ses aspects et*

*tous ses rapports. Nous ne parviendrons jamais à tout*

*savoir, mais le fait de considérer tous les aspects nous*

*garde de l’erreur et de la duperie. »*

*Aussi est-ce une erreur et contraire à l’esprit de Lénine,*

*de la part des pays communistes, de ne permettre que la*

*lecture de livres athées ; dans les autres pays, les livres*

*religieux et ceux contre la religion sont aisément disponi­*

*bles.*

*Mao écrivait : « Voir seulement un côté des choses signi­*

*fie penser dans l’absolu, considérer les problèmes d’un*

*point de vue métaphysique. » Puisque les communistes*

6

*sont les adversaires de la métaphysique, qu 'ils permettent*

*donc la libre expression de toute idée.*

*Un vieux proverbe dit : «De l’homme qui ne lit qu’un*

*seul livre, délivre-nous. Seigneur. » Je me méfierais d’un*

*homme qui ne lirait qu’un seul livre, même si ce livre était*

*la Bible.*

*Une grenouille dans un puits disait : « Le ciel n 'est pas*

*plus gros que l’ouverture du puits. » Évidemment, le ciel*

*est infiniment plus grand que son concept étroit. Il aurait*

*été plus correct de dire : « La part du ciel que je vois est*

*aussi grande que l’ouverture du puits. »*

*Le ciel que les athées voient à partir de leur « trou »*

*personnel ne contient pas Dieu ; exactement comme le ciel*

*de nombreux croyants à l’esprit étroit ne peut comprendre*

*la position athée. Mais le ciel est beaucoup plus grand que*

*la portion que nous en voyons.*

*L’aveugle vit dans un monde sans couleurs ; le sourd est*

*insensible à la musique. L’Esquimau ne peut imaginer le*

*soleil tropical ou la pluie dans la forêt ; le primitif ignore*

*le moteur à explosion. Leurs esprits ne peuvent appréhen­*

*der ces choses.*

*Se pourrait-il que les athées soient aveugles à une part*

*de la réalité que nous appelons Dieu, exactement comme*

*les croyants sont souvent incapables de saisir les circons­*

*tances qui rendent difficile à certains hommes d’admettre*

*l’existence de Dieu ? Les chrétiens devraient reconnaître*

*que si Dieu est bien réel, l’athéisme l’est aussi. Il doit aussi*

*bénéficier d’arguments très sérieux.*

*Au cours des siècles, nous avons élargi notre connais­*

*sance de l’univers. Alors qu’autrefois nous pensions naïve­*

*ment que la terre était le centre du monde, nous savons*

*aujourd’hui que l’étoile NCG 62822 est distante de quatre*

*à cinq quintillions d’années-lumière de notre planète et*

*que le diamètre de notre galaxie est de 1 800 000 000 000*

*années-lumières. Notre univers spirituel aussi est bien plus*

*grand que ce que nous percevons.*

*Élargissons notre perspective, et discutons avec*

7

*l’athéisme de la croyance en Dieu à un niveau différent de*

*celui des siècles passés.*

*L’écrivain italien Dino Buzzatti raconte la parabole sui­*

*vante.*

*Iblis, l’ange de la mort, apparut à Einstein tandis qu'il*

*travaillait à sa théorie de la relativité, et lui dit : « Votre*

*heure est arrivée ; venez avec moi dans l’autre monde. »*

*Einstein implora un mois de délai pour finir son livre. Ce*

*qui lui fut accordé. Le mois achevé, il en demanda un*

*autre.*

*Finalement il termina son livre et, selon l’accord passé*

*se rendit en décembre au jardin public pour rencontrer*

*l’ange de la mort. Einstein, qui ne recherchait pour lui ni*

*le succès, ni l’argent, ni la gloire, était simplement heureux*

*d'avoir servi la science.*

*Iblis lui demanda :*

*-Avez-vousfini votre travail?*

*- Oui.*

*-Alors, vous pouvez rester encore quelque temps. Vous*

*ne m’intéressez plus. Je vous ai fait peur avec l’idée de*

*l’imminence de la mort pour que vous travailliez plus vite.*

*Je suis l’envoyé du démon. Je sais que vous travaillez sans*

*penser à mal. Mais sur la base de ce que vous avez décou­*

*vert, des missiles et des satellites meurtriers serviront à*

*détruire la terre et ses habitants. Nous encourageons le*

*développement d’une pseudo-science, enclenchée non seu­*

*lement en vue de la vérité et de l’amour mais aussi des*

*artifices du mal.*

*«Seulement, dépêchez-vous! Dépêchez-vous! C’est*

*notre mot d’ordre ! »*

*Le démon ne veut pas que nous passions beaucoup de*

*temps à penser. Il a horreur de la profondeur.* Ne nous

envoie pas dans l’abîme, *suppliaient les démons à*

*l’adresse de Jésus (Luc 8, 31). En cela, ils sont differents*

8

*de Dieu qui fuit la superficialité et n ’a pas peur des profon­*

*deurs (Ps 18, 11 et 139, 8-10).*

*« Vite ! Vite ! répète le démon. Construisez des maisons,*

*des villes, des États, des empires, des établissements cultu­*

*rels, scientifiques, des églises et des missions. Faites de*

*grandes choses et faites-les vite. Ne perdez pas votre temps*

*en mises au point, en minuties. Ainsi vous pourrez m’aider*

*à construire pour le feu, pour l’holocauste cosmique, le*

Crépuscule des dieux *où rien ne subsistera de la création.*

*« Notre armée démoniaque sera la seule à survivre, et*

*alors Dieu devra nous recevoir et faire la paix avec nous*

*selon nos conditions. »*

*Ce livre est destiné à ceux qui agissent sans précipita­*

*tion, qui, avant de construire une maison ou d’engager*

*une bataille, commencent par s’asseoir pour en calculer le*

*coût et considérer les ultimes conséquences de ce qu’ils*

*font, ainsi que Jésus nous l’a enseigné (Luc 14, 28, 31).*

*Pendant des années, j’ai été seul, presque immobilisé*

*par de pesantes chaînes, dans un étroit cachot, sans livre*

*ni papier, sans pouvoir parler à quiconque. Je pouvais*

*seulement penser. Je pouvais seulement tenter de pénétrer*

*les profondeurs.*

*Faites silence, et écoutez !*

*Certains hommes croient en Dieu ; d’autres ne croient*

*pas. Certains font plus : ils essaient de forcer les autres à*

*croire ou à ne pas croire. En Iran, Khomeini tue des hom­*

*mes parce qu’ils ne croient pas en Dieu; en Russie, les*

*communistes tuaient des hommes parce que ceux-ci*

*croyaient en Dieu.*

*Aussi n’attendez pas une solution facile au problème de*

*l’existence ou de la non-existence de Dieu. Si la solution*

*était simple, le problème aurait disparu depuis longtemps.*

*La principale difficulté vient du fait que la querelle ne porte*

*que sur un mot. Comment est-ce possible ? La preuve en*

*est qu’avant de donner libre cours au flot des paroles, il*

*faudrait se mettre d’accord sur la notion de « Dieu ».*

*Avant de dire : « J’affirme », « Je nie », « Je suis indiffié-*

9

*rent et je ne m’en soucie pas », «Je crois », «Je ne crois*

*pas », « Je l’aime », « Je le hais », nous avons dans 1 esprit*

*un Être dont nous affirmons, ou nions, ou ignorons l’exis­*

*tence. L’accord est parfait avant que nous ayons ouvert la*

*bouche, avant même que nous ne nous soyons parlé à*

*nous-mêmes intérieurement. Ne nous embarrassons donc*

*pas de mots, alors la grande scission entre les hommes ces­*

*sera.*

*La vraie communication n’a pas besoin de mots. En*

*hébreu, le terme « mot » n’existe pas.* Davar, *qui signifie*

*« la chose réelle » et aussi « la cause », le remplace. Notre*

*discours ne sert pas à transmettre des choses réelles ou à*

*découvrir des causes. Nos mots sont des embarcations fra­*

*giles qui souvent sombrent dans les bas-fonds des malen­*

*tendus et des dissensions. Les mots prudents viennent du*

*profond silence.*

*La réalité dépasse les querelles. La réalité dépasse même*

*les positions pour ou contre la vérité. Si quelqu’un est Dieu,*

*il peut plaider pour lui-même. Même ceux qui parlent pour*

*Dieu, souvent parlent trop. Ils ne remarquent pas à quel*

*moment ils cessent de parler de lui pour parler de ses*

*attributs. Attributs... qualités que* nous *lui attribuons. Le*

*mot lui-même indique qu’il ne parle pas de Dieu tel qu’il*

*est en lui-même. S’il existe, il est fondamentalement ce*

*qu’il est (Ex 3, 14), non ce que* nous *pensons et disons qu’il*

*est.* Yahvé réside dans son temple saint: silence devant

lui, terre entière ! *dit la Bible (Habacuc 2, 20). Seul le*

*silence peut dire la vérité quand très rarement les hommes*

*parlent de Dieu.*

*La vérité peut être appréhendée, mais elle n 'appartient*

*qu’à ceux qui ne se bouchent pas les yeux. La vérité ne vit*

*bien qu’aussi longtemps qu’elle traverse indemne les fron­*

*tières qui séparent les langues et les cultures. Il existe des*

*langages primitifs dans lesquels les concepts «Dieu est*

*amour » ou « Dieu est saint » ne peuvent être exprimés*

*parce qu’il n’y a pas de mot pour «amour» et pour*

*« saint ». Pour les aborigènes d’Australie, « Saint-Esprit »*

10

*ne peut se traduire dans leur langage primitif que par*

*« l’aimable sorcier guérisseur du ciel ». Ainsi les croyants*

*mettent-ils leur foi dans « le Père, le Fils et le gentil sor­*

*cier ». Quant aux Esquimaux, ils n 'ont pas d’équivalent*

*pour le mot « dispute ». Ils vivent dans un climat très froid.*

*Pourquoi un homme risquerait-il une pneumonie pour un*

*argument ? Aussi était-il impossible de dire dans leur lan­*

*gue que Dieu se fâche avec les pécheurs.*

*Jusqu’à tout récemment, le chinois écrit employait le*

*même idéogramme pour « il » et « elle ». Dieu est-il un*

*« il » ou un « elle » ? Dans la chrétienté occidentale, il y a*

*ceux qui voudraient enlever de la Bible tous les attributs*

*masculins de Dieu. C’est un luxe de l’Occident. Ce débat*

*aurait été impossible en Chine.*

*Seules les personnes qui ont une vue claire, indépen­*

*dante, peuvent voir la vérité. Mais beaucoup d’hommes*

*portent plus que des lunettes noires ; ils ont les yeux ban­*

*dés, comme les prisonniers dans les geôles communistes.*

*Ils ne peuvent rien voir. Il faut enlever les bandeaux et les*

*lunettes noires. Et il y a encore quelque chose à faire :*

*soigner les yeux.* Oins tes yeux avec un collyre afin de

voir, *dit Jésus (Apocalypse 3, 18). Seul un œil sain peut*

*percevoir la réalité.*

*Et cette réalité dépasse les discussions. Le Talmud, un*

*des livres saints des juifs, dit qu’un jour le rabbin Chamaï*

*et le rabbin Hillel discutaient de l’interprétation correcte*

*d’un verset de la Bible, quand une voix venue du ciel se fit*

*entendre : « Ces deux interprétations sont Parole du Dieu*

*éternel. »*

*Pour parvenir à la vérité, nous devons nous méfier des*

*pièges de notre opinion personnelle et des filets de la pensée*

*du mauvais.*

11

1

LES DÉFINITIONS DE DIEU

SONT TRÈS DIFFÉRENTES

Certains ne croient en Dieu que comme « grand archi­

tecte de l’univers », concept qui peut inclure toutes les

religions. C’est un concept neutre. Tous ont raison : juifs,

chrétiens, musulmans, bouddhistes. Certains n’ont abso­

lument pas de dogme. Ce n’est pas qu’ils *n’aient* pas la

vérité, mais ils ont résolument *refusé* de l’avoir.

Lessing, le célèbre dramaturge allemand, écrivait : « Si

Dieu tenait toute la vérité dans sa main droite, et dans sa

main gauche, l’élan toujours intact et vivant vers la vérité,

me disait : “Choisis”, je tomberais humblement dans sa

main gauche et dirais : “Père, donne-le moi. La pure vérité

ne convient qu’à toi.”» (G.D. Lessing, Duplik, 1977,

*Œuvres complètes,* V, 100).

Tout homme normal veut connaître exactement quelle

nourriture est bonne et laquelle est toxique, quel médica­

ment le guérirait de sa maladie et lequel aggraverait celle-

ci.

En mathématiques et en sciences, nous cherchons à

connaître la vérité exacte. En matière de religion certains

déclarent: «Nous n’en voulons pas. Pas de dogme...»

C’est-à-dire : pas de vérité claire dans les questions de

religion. Ils ne croient que dans le grand architecte de

l’univers qui, apparemment, n’est pas assez grand pour

•se faire connaître lui-même.

Quiconque dit : « Je nie la possibilité ou l’intérêt d’at­

teindre une vérité bien déterminée », déclare par là : « J’ai

une ultime vérité et il est souhaitable qu’elle soit connue :

c’est qu’il n’y a pas d’ultime vérité. » Ainsi nous revenons

à notre point de départ : *il y a* une ultime vérité.

12

Mais ne devrions-nous pas chercher une meilleure

ultime vérité que celle-ci ?

☆

A la question : « Y a-t-il un Dieu ? », l’athée répond :

«Un homme raisonnable ne croit que ce qu’il voit. » Si

on demande des précisions, l’athée modifiera son asser­

tion. Évidemment, lui aussi croit dans le soleil, même

quand il ne brille pas, dans l’amour même quand il ne le

sent pas, dans son cerveau qu’il ne peut voir. Il croit aux

affirmations des savants concernant les galaxies ou les

micro-particules, ainsi qu’à celles des historiens touchant

des événements passés. Il rectifierait lui-même en disant :

« Un homme raisonnable croit ce qu’il voit par lui-même

ou par ce que d’autres hommes ont vu. Par exemple, les

installations atomiques ou les énormes observatoires, il

suffit que quelques hommes les aient vus pour que je

croie. »

Au fidèle alors de répondre : « Nous sommes dans la

même situation. Rares sont ceux qui peuvent prétendre

à la sainteté, à la pureté de cœur, nécessaires pour voir

Dieu. Pourtant, certains l’ont vu. Les prophètes d’autre­

fois ont dit qu’ils avaient vu Dieu, Jésus a dit qu’il venait

de Dieu ; beaucoup de saints chrétiens ont eu des visions

de Dieu, eux-aussi. Donc nous pouvons croire. »

Je sais que le Tibet existe, bien que je ne l’aie jamais

vu ; je sais que certains hommes sont très bons, bien que

je l’aie seulement entendu dire. Je crois que Dieu existe,

même si personnellement je ne l’ai jamais vu. Combien

de témoignages avons-nous sur l’existence de Hannibal

ou de Gengis Khan ? Très peu, mais nous n’en doutons

nullement. Or, les témoignages de l’existence de Dieu sont

beaucoup plus nombreux.

La nuit, nous voyons de nombreuses étoiles dans le ciel,

mais quand le soleil se lève, elles disparaissent. Pouvons-

nous alors affirmer que dans la journée, il n’y a pas d’étoi-

13

les dans le ciel ? Si nous ne voyons pas Dieu c est peut-être

parce que nous sommes dans la nuit de l’ignorance en

cette matière. Il est prématuré d’affirmer que Dieu

n’existe pas.

Cherchez bien s’il n’y a pas en vous une certaine antipa­

thie qui soit à la source de cette négation de Dieu. Des

choses terribles ont été faites au nom de Dieu, et de gran­

des stupidités, prêchées ou écrites, ont été présentées

comme sa révélation. « Dieu » est vraiment un mot

humain très galvaudé. En son nom, des statues de mons­

tres ont été déclarées saintes. En son nom ont été menées

les guerres de religion, souvent les plus violentes et les

plus cruelles. C’est en son nom que l’inquisition a été

exercée. Les soldats nazis portaient sur leurs ceinturons

l’inscription : « Dieu avec nous. »

Aussi, les croyants n’appellent jamais personne à se

rallier au mot « Dieu », mais à la réalité que recouvre ce

mot. Il est important de distinguer entre signifiant et

signifié. Qui distingue bien pense bien.

Nous employons dans notre langage tant de termes peu

appropriés que la foi en Dieu pourrait aussi être un terme

peu approprié. Par Dieu, nous devons comprendre le

Dieu réel, non un produit de l’imagination.

En physique ou en chimie, le langage employé ne décrit

pas fidèlement les propriétés de la nature. Dans le monde

naturel, il n’y a ni fer, ni argent, ni uranium. Il y a seule­

ment les alliages qui peuvent être affinés au gré de l’imagi­

nation des savants.

Ces savants ne découvrent les variétés microscopiques

de la matière qu’au moyen d’instruments macroscopi­

ques, eux-mêmes constitués d’atomes microscopiques.

Décrire le monde microscopique en termes macroscopi­

ques fausse notre observation. De la même façon, nous

14

comprendrons mal un enfant si nous appliquons à son

comportement nos critères d’adulte.

A son niveau le plus sophistiqué, la science ne regarde

plus la nature comme entièrement séparée de l’observa­

teur. Elle n’est pas indépendante de nos expériences et de

nos mesures. Pour observer des bactéries sous le micro­

scope, nous devons d’abord les tuer et les teinter, ce qui

signifie que nous ne les voyons pas comme elles sont

quand nous ne les observons pas. Nous ne connaissons

les particules élémentaires que dans leur comportement

à l’intérieur de nos réacteurs. Comment elles se compor­

tent dans la nature quand elles ne sont pas bombardées

par nos photons, les réacteurs ne peuvent nous le dire.

On ne peut analyser l’architecture d’une maison en

jetant une bombe dessus. Or, un photon a les dimensions

et les effets d’une bombe sur certaines particules élémen­

taires. Quand nous projetons sur elles un rayon de

lumière, elles sont transformées, fractionnées, annihilées.

Nous les voyons, non dans leur état primitif, mais dans

celui de « ruines ». C’est ce genre de processus qui se

produit dans le royaume de Dieu. D’abord, il y a Dieu.

Puis il y a Dieu tel qu’il est quand il sait qu’on l’adore,

qu’on le prie, ou qu’on le hait. Il y a Dieu tel que les

grands prophètes l’ont connu, ont écrit à son sujet,

essayant de décrire en termes humains une réalité pour

laquelle le dictionnaire n’a pas de mots. Et cette réalité

de Dieu, ils désiraient la communiquer à ceux qui ne

pourraient pas partager leurs expériences.

Il y a la vérité. Il y a la vérité sur la vérité qui, pour

être comprise par les hommes et contrecarrer le men­

songe, est adaptée, modifiée, atténuée. Puis, il y a la vulga­

risation de « la vérité sur la vérité » à différents niveaux

pour que celle-ci puisse être comprise par les enfants, les

ignorants, les sots, les gens ordinaires, les génies..., sans

parler des peuples de différentes cultures et langages. Tout

ce mouvement devient « la vérité sur la vérité »... L’appe­

ler simplement « vérité » est mal approprié. Seule la vérité

15

est la vérité, non pas son adaptation, ni la forme que lui

donne le langage humain. Qui peut la comprendre ? Qui

en connaît assez à son sujet pour la nier ? Elle transcende

nos attitudes et nos spéculations.

L’hindouisme fait une différence entre *Brahman*

*Saguna* et *Brahman Nirguna,* entre Dieu avec ses attri­

buts et Dieu tel qu’il est en lui-même, sans attributs.

Le soleil reflété sur la surface d’un lac est troublé par

les vagues. Notre relation avec la vérité sur la vérité est

de même déformée. Cherchez *Brahman Nirguna,* Dieu

comme il est en lui-même, l’Un qui règne en parfaite

sérénité. Il n’est pas déterminé par ce que ses créatures

disent ou font. *Yajnavalkya* dans l’ancien *Brhad-*

*Aranayaka-Upanishad* l’appelle « Neti, Neti » (ni ceci, ni

cela). Lui-même se décrit dans la Bible comme *Je suis*

*celui qui suis* (Ex 3, 14), non ce que les gens pensent que

je suis ou aimeraient que je sois. La *Kabbalah* l’appelle

*Ein,* le Non-être, dans le sens qu’il n’est jamais ce que

nous présumons.

Un disciple demanda un jour au sage Bahva qui était

Dieu. Le maître demeura silencieux. Le disciple répéta

plusieurs fois la question, mais n’obtint pas de réponse.

Finalement, le sage lui répondit : « Tout le temps je vous

ai dit qui il est, mais vous n’avez pas voulu me compren­

dre. Dieu est silence. »

Il est le créateur, le gardien, mais aussi le destructeur

de toutes les formes créées afin d’en créer de nouvelles.

Il réalise ses intentions, non nos désirs.

Maître Eckhart dit : « Si vous cherchez quelque chose

pour vous-même, vous ne trouverez jamais Dieu, parce

que vous faites de Dieu une bougie avec laquelle vous

cherchez quelque chose. Quand vous l’avez trouvée, vous

jetez la bougie. Certains désirent aimer Dieu comme on

aime une vache... pour le lait, le fromage et le profit qu’on

en tire. » Ne lui demandez rien, mais tenez-vous devant

lui en une adoration silencieuse. Ne cherchez même pas

à être accepté. Quiconque se sent abandonné de lui peut

16

être sûr qu’il n’est pas abandonné. Ceux qui se sont aban­

donnés l’ignorent. Servez Dieu comme s’il n’avait que

vous.

Si vous niez que Dieu existe vraiment, je pourrais vous

demander si vous pouvez dire : « J’existe » ? Même à cette

question là réponse n’est pas simple. Elle a besoin d’être

approfondie. Qu’entendez-vous par « Je » ? Êtes-vous

complet par vous-même, un objet immuable dont l’exis­

tence peut être affirmée ou niée ? Certainement pas ; tous

les jours, même à chaque instant, vous changez. Vous êtes

successivement l’embryon, le bébé, l’écolier, le soldat sur

le champ de bataille, le malade à l’hôpital, le mari et le

père, le vieillard proche de la tombe... En un sens vous

êtes la même personne, cependant vous êtes aussi la per­

sonne qui change continuellement.

La Bible dit : *Dieu créa l’homme à son image ; à l’image*

*de Dieu il le créa* (Gen 1, 27). Le mot image est employé

deux fois dans ce verset pour montrer notre double aspect.

Par certains côtés, votre « Je » qui a existé dans le passé

n’existe plus. Lorsque vous dites : « J’existe », vous faites

abstraction de tous les nombreux événements qui modi­

fient votre vie continuellement.

Et quant au futur? L’affirmation «j’existe» restera-t-

elle vraie pour toujours ? Ou le «j’existe » est-il seulement

temporaire, disparaîtra-t-il un jour comme s’évanouit un

nuage ?

Et que signifie le mot « existe » dans cette proposition ?

Exister est aussi une abstraction, comme le terme «je».

Personne n’existe simplement. Chacun travaille, sort,

mange, rit, pleure, et de plus passe continuellement d’un

état à l’autre. Pour une personne «exister» signifie

« devenir ».

Nous pensons que nous ne pouvons facilement nous

dispenser de la question : « Dieu existe-t-il ou n’existe-t-il

17

pas », alors que rien que pour décider si j’existe et jusqu à

quel point, cela demande déjà tant de réflexion. Aussi

devons-nous, à propos de toute chose, nous poser la ques­

tion de son existence.

Spinoza définissait la vérité comme la correspondance

entre la pensée et son objet. Cette définition est générale­

ment acceptée. Mais quel objet de pensée correspond

jamais à la pensée ? Quelle est la similitude - pour ne pas

dire l’identité - entre la réalité *eau* et son nom « eau » ?

En allemand, on dit « Wasser », en anglais « water », en

italien « acqua », en hongrois « viz », en roumain « apa »,

en russe « voda ». Quelle est la similitude entre l’eau réelle

et la formule chimique H,O ? Quelle est la similitude

entre l’eau et la pensée qu’elle évoque Joie pour l’assoiffé,

excitation pour le savant en laboratoire, enchantement

pour le poète au bord de la rivière, crainte pour le proprié­

taire épouvanté par l’inondation, soulagement pour le fer­

mier qui prie pour la pluie ?

De même, il y a une énorme différence entre ce que les

hommes pensent de Dieu et ce que Dieu est. Les croyants

appellent les hommes à la réalité inadéquatement nom­

mée « Dieu ». Des milliers de livres ont été écrits pour

expliquer qui est Dieu, mais le lecteur n’y trouve que

l’explication du *mot* « Dieu », pas celle de Dieu lui-même.

Une des hymnes chrétiennes les plus aimées vient de

Norvège. Au lieu de définir Dieu, elle dit simplement :

*Dieu est Dieu, même si toute la terre était dévastée ;*

*Dieu est Dieu, même si la mort avait touché tous les*

*hommes ;*

*Dieu est Dieu, et rien d’autre que Dieu n’est Dieu.*

Lorsque quelqu’un devient disciple de la religion Zen,

il lui est demandé de passer tout son temps à méditer sur

quelques énigmes appelées *Koan.* La première est : « Quel

est le bruit produit lorsque vous applaudissez avec une

18

seule main ? » Certaines personnes réfléchissent à cela

pendant des mois sans trouver la réponse, bien qu’elle

soit simple : « Le bruit produit quand vous applaudissez

d’une main est le bruit produit quand vous applaudissez

d’une main. » Toute autre réponse, même l’évidence

« aucun bruit » serait fausse. Toute chose ne peut être que

ce qu’elle est. Dieu est Dieu.

Parvenu à ce point du commentaire, vous pouvez être

tenté de mettre ce livre de côté. « C’est un livre religieux.

La religion est ennuyeuse. » A quoi, je répondrais : « Eh

bien, qu’en est-il du tennis ou du football ? N’est-ce pas

ennuyeux de lancer un ballon d’un côté à un autre pen­

dant des heures ? » « Très bien, pourriez-vous dire, je

vous concède que cela ne rime à rien, mais c’est beau,

sain, et c’est une démonstration d’adresse. » De nouveau,

je répliquerais : « La religion aussi pourrait être utile et

vraie, bien qu’elle ne soit pas une distraction. » Conti­

nuons calmement à réfléchir ensemble.

☆

Platon écrivait : « Il faut sept ans de recherche silen­

cieuse à un homme pour apprendre la vérité, mais il lui

faut quatorze ans pour apprendre comment la faire

connaître à son compagnon. »

Je ne sais pourquoi Platon a choisi le nombre quatorze,

ni pourquoi Alexandre Dumas a décidé que *Le Comte de*

*Monte-Cristo* devrait aussi rester en prison quatorze ans.

Je pensais souvent à cela durant les années que j’ai

passées dans les prisons communistes. Or, après que j’eus

accompli quatorze des vingt-cinq années décidées par la

sentence, je fus libéré d’une manière inattendue. Était-ce

parce que j’avais appris ma leçon et que je savais enfin

comment enseigner la vérité ?

19

En prison, où nous n’avions jamais aucun journal, je

n’avais pas la moindre idée des découvertes telles que

celle des *quarks,* composants des particules élémentaires.

Ce n’est qu’après ma libération que j’en pris connaissance

dans mes lectures.

Les savants ont nommé les différentes sortes de quarks

« vérité », « beauté » et « charme ». Qui aurait jamais cru

que la matière première comme le fer, le plomb ou l’azote

est composée d’entités pour lesquelles même la science,

froide et sans passion, n’a pu trouver d’autres noms adé­

quats ?

Dieu est vérité. Jésus dit : *Je suis la vérité.* La Bible est

aussi la vérité et parle de la beauté de la sainteté. L’Église

est appelée par ses fidèles « pilier de la vérité ». Et par

une extraordinaire coïncidence le quark, bloc infinitési­

mal de matière, est appelé beauté et vérité.

Une ligne infinie contient une infinité de points ; une

ligne de 25 millimètres de long contient de même une

infinité de points. Un point n’a pas de centre ; dans le

point le plus petit qu’il soit possible d’imaginer, il y a

aussi la place pour une infinité de points plus petits. Ainsi,

il y a à la fois infinité en Dieu et dans la plus minuscule

finitude. Du plus élevé au plus obscur, il n’y a qu’infini-

tude. Du plus haut jusqu’au plus bas, l’essence est vérité,

beauté et charme.

Après quatorze années de prison, serai-je capable de

communiquer cette vérité d’une manière agréable et

convaincante ?

Le monde est plus complexe qu’il ne semble. La réalité

est plus subtile que nous ne sommes portés à le croire.

Notre connaissance est moins certaine que nous ne le

pensons. Une proposition généralement acceptée comme

vraie peut ne l’être que relativement parce que la vérité

a de multiples facettes. Ceci est bien illustré par l’histoire

20

classique des aveugles et de l’éléphant. Comme on leur

demandait de décrire comment ils percevaient un élé­

phant, chacun donna une réponse différente. Un tâta la

patte et dit : « L’éléphant est comme un arbre. » Un autre

tâta la trompe et dit : « Un serpent. » Un troisième attrapa

la queue et dit : « Une corde. » Aucun n’avait l’idée de ce

qu’était réellement un éléphant.

Seule, l’âme parfaite peut voir la vérité entière et abso­

lue, et cela seulement quand elle contemple tout l’univers

en un unique acte de connaissance étemelle. C’est ce que

Jésus exprime quand il dit : *Heureux ceux qui ont le cœur*

*pur, car ils verront Dieu* (Mat 5, 8), Dieu en qui tout a

l’être et le mouvement.

*Voir* Dieu ? Dieu existe-t-il ?

Dieu est Dieu. Sous le concept de « Dieu » nous enten­

dons un être puissant, ou un pouvoir, qui gouverne l’uni­

vers et qui est l’objet de nos pensées et de nos affections

positives ou négatives. Je suis le sujet, il est l’objet. Quand

je pense à Dieu de cette façon, de grandes contradictions

surgissent. S’il est le tout-puissant et aussi le tout-aimant,

pourquoi n’empêche-t-il pas les tremblements de terre, les

tornades, les guerres, les effusions de sang, la pauvreté, le

péché ? S’il a le pouvoir d’écarter les désastres et qu’il ne

le fait pas, il est sans excuse.

Une dame malade écrivait cette lettre de plainte à un

missionnaire :

«J’ai été malade toute l’année dernière. Je suis très

malheureuse et ne puis accepter le *Que votre volonté soit*

*faite.* Je suis révoltée et désespérée de souffrir autant et

de me voir agressée par des choses si terribles. De grâce,

ne m’envoyez pas de paroles de réconfort. Entre Dieu et

moi, c’est la guerre, à moins qu’il dorme et qu’il ne sache

pas ce qui se passe dans ce monde qu’il a si magnifique­

ment créé. Pensez à la dernière guerre, aux camps de

21

concentration et à ce qui se passe aujourd hui. Je ne veux

plus lire de journaux ni écouter la radio. En attendant, à

vous, l’idéaliste, je souhaite bien du plaisir ! »

Beaucoup de Juifs disent : «Je croyais, jusqu’à ce que

des millions d’entre nous soient gazés et brûlés par Hitler.

Que Dieu choisisse un autre peuple maintenant ! »

Dieu n’a pas d’excuse. Peut-être n’en a-t-il pas besoin. Un

potier s’excuse-t-il auprès de l’argile pour ce qu’il en fait,

pour mettre à durcir dans le four brûlant ce qu’il a façonné ?

En fait, le pouvoir de Dieu est d’un ordre totalement

différent. Il y a beaucoup de formes de pouvoir : nucléaire,

atomique, électrique, mécanique, spirituel. Dieu est

esprit. Aussi son pouvoir doit-il être spirituel. Ce qui dis­

tingue cette énergie des autres types, c’est qu’elle n’est pas

coercitive. Il ne s’agit pas d’une cause contraignante qui

doit être suivie d’un certain effet.

Peut-être est-il tout puissant dans son pouvoir de

convaincre, d’enseigner, de persuader, de fournir des

exemples, un pouvoir utilisé par les éducateurs, les pas­

teurs et les écrivains.

Dieu ne force pas l’homme à être bon. Mais il montre

sa toute-puissance en devenant un bébé dans une man­

geoire, un prédicateur itinérant qui inspire l’amour ou la

haine, un homme crucifié entre des voleurs qui supporte

tout dans l’amour, et qui, par son suprême sacrifice, a le

pouvoir d’attirer de partout une multitude de gens vers

l’amour et la bonté. Dieu n’est pas une sorte de Superman

apparaissant toujours comme un *deus ex machina* chaque

fois que les hommes sont dans la peine pour les délivrer.

Il est plutôt un être de toute-puissance, de sérénité, de

joie, de patience qui voudrait de sa main généreuse com­

bler les hommes de ces mêmes qualités.

Il y eut un moment dans le temps où il prononça un

mot et le chaos primitif devint un univers ordonné. Il

souffla dans une figure d’argile et celle-ci devint une âme

vivante. Il communiqua avec ses créatures et elles devin­

rent saintes.

22

Il a le pouvoir de se frayer un passage jusqu’aux hom­

mes, de leur parler, de les persuader, de les transformer,

de les rendre heureux pour l’éternité.

Ils ne tirent pas leur bonheur de la délivrance de toutes

leurs peines ; leur bonheur est de devenir semblables à

Dieu.

Un jour à la Portioncule, saint François d’Assise appela

frère Léon et lui dit :

- Écris.

Celui-ci répondit ;

- J’écoute.

- Note ce qu’est la vraie joie. Que tous les docteurs en

théologie de l’Université de Paris viennent s’inscrire dans

notre ordre monastique, ce ne serait pas la vraie joie, pas

plus que si tous les évêques ou archevêques ou même les

rois de France et d’Angleterre y entraient aussi. Ce n’est

pas la vraie joie que les frères partent chez les infidèles et

les convertissent tous, ni que quelqu’un reçoive le pouvoir

de guérir toutes les maladies.

- Alors quelle est la vraie joie ?

- J’arrive de Pérouse. C’est l’hiver. Je suis glacé. Mon

vêtement est couvert de givre. J’ai faim. Je frappe long­

temps à la porte du monastère. Puis quelqu’un demande :

« Qui est-ce ?» Je réponds : « François. » La réponse

arrive : « Allez-vous-en. Nous n’avons pas besoin d’un

nigaud comme vous. » J’insiste : « Recevez-moi au moins

pour une nuit. » Mais on me chasse. Je vous dis que si

vous restez calme et ne perdez pas patience, c’est la vraie

joie et la vraie vertu et le vrai bien pour l’âme.

Dieu n’est pas un pouvoir dans le sens qu’il empêche­

rait un homme de mourir (bien qu’il y ait eu de ces cas

exceptionnels). En effet, nous portons souvent la vie

agrippée à nos épaules comme une harpie, un aiguillon et

une calamité. Mais quand, à la mort, elle lâche prise, nous

la voyons transformée en une belle jeune fille. Toutes les

souffrances que nous avons endurées deviennent une rai­

son de joie.

23

Jésus, Dieu incarné, ayant tout pouvoir au ciel et sur

la terre, ne choisit pas de changer les circonstances exté­

rieures, ou d’éviter une mort très pénible sur la croix. Au

contraire, en acceptant sa destinée avec amour et miséri­

corde, il nous montre que nous n’avons pas à craindre la

mort. Et une fois cette peur surmontée, la vie elle-même

devient - ainsi qu’il l’a promis à ceux qui le suivent —

plus abondante.

C’est un grand malheur de ne pas connaître Dieu, mais

c’est un malheur encore plus grand de tirer de nos idées

fausses de mauvaises conclusions.

En un sens, toute la vie est une aventure, puisque, en

tant qu’hommes, nous ne pouvons prévoir l’avenir. Je ne

sais pas si le mariage que j’envisage me rendra heureux,

ni si je serais plus heureux en restant célibataire. Je ne

sais pas ce que m’apportera la carrière que j’ai choisie. Je

ne suis pas sûr que la nourriture que je viens de prendre

me fera du bien. Nous prenons tous des décisions fondées

sur des présomptions.

Faisons la même chose en ce qui concerne l’existence

de Dieu. « Parions », comme le suggère Biaise Pascal. Il

dit en effet : « Si je mets ma foi en Dieu et qu’il n’existe

pas, je n’ai rien perdu sauf les commodités pécheresses

auxquelles j’ai dû renoncer, et qui d’ailleurs sont nuisi­

bles. Mais si Dieu existe, alors j’ai gagné une éternité de

joie. »

Dès 1912, Lénine écrivait ce qui suit dans une lettre à

Gorki :

«Des millions d’actes de violence, des millions de

maladies et d’épidémies sont beaucoup moins dangereux

que la plus fine, la plus petite idée d’un Dieu. Dieu est

l’ennemi personnel de la société communiste. »

Il écrivait aussi :

« La religion est un genre de vodka spirituelle où les

24

esclaves du capital noient leurs caractéristiques humaines

et leur respect pour une vie vraiment digne. »

Il y en a qui choisissent de penser comme lui ; mais ils

sont aussi des multitudes à choisir de croire en Dieu.

Peut-être, vous, hésitez-vous à croire que Dieu existe.

Quoi que vous en pensiez, l’histoire juive suivante, elle,

existe sûrement :

Un rabbin posait cette question à un membre de sa

synagogue :

- Deux hommes entrent dans une maison par la chemi­

née. L’un est sale, l’autre propre. Lequel des deux se lave ?

- Sûrement celui qui est sale, répond le juif.

- Non, répond le rabbin, parce que celui qui est sale

voit que l’autre est propre, aussi présume-il que lui aussi

est propre. Celui qui est propre, voyant la saleté sur l’au­

tre, croit que lui aussi est sale, et il se lave.

- Voici une deuxième question, continue le rabbin.

Deux hommes entrent dans une maison par la cheminée.

L’un est sale, l’autre propre. Lequel se lave ?

Le juif répond :

- A présent, je sais : celui qui est propre.

- Non, dit le rabbin. Celui qui est propre regarde ses

mains et ses vêtements et voit qu’ils sont propres, aussi

pourquoi se laverait-il ? L’autre voit qu’il est tout sale,

aussi il se lave.

Le rabbin pose une troisième question :

- Deux hommes entrent dans une maison par la chemi­

née. L’un est propre, l’autre sale. Lequel se lave ?

Désespéré, le juif s’écrie :

- Les deux.

- Faux, dit le rabbin. Si deux hommes entrent par une

cheminée, comment l’un d’eux peut-il être propre ? Vous

n’avez pas vu que la question était absurde ?

De même, tout questionnement sur Dieu est absurde.

S’il n’y avait pas de Créateur intelligent, il n’y aurait pas

d’être intelligent pour poser des questions ou pour nier le

Créateur intelligent. Dieu existe, tout simplement. L’affir-

25

mation de son existence est même une condescendance à

l’inconséquence de la pensée ordinaire.

Les logiciens ont longuement contesté la notion que

« existe » pouvait être un prédicat. Par le fait même que

vous prononcez un substantif, vous acceptez la notion de

son existence. Sinon, de qui parleriez-vous ? De qui affir­

meriez-vous qu’il existe ou non ? Un roi de France existe-

t-il aujourd’hui ? La notion « roi de France » existe sûre­

ment. Le seul problème est de savoir si oui ou non cette

notion correspond à la réalité.

Avec Dieu, ce problème ne se présente pas. La notion

« Dieu » existe sûrement, autrement nous ne pourrions

pas débattre de son existence ou de sa non-existence. La

notion de « Dieu » est la notion d’un être parfait, l’ultime

au-delà duquel on ne peut rien concevoir. Exister en réa­

lité fait partie essentiellement de la perfection. Si la notion

de «Dieu» existe, il doit y avoir un Dieu en réalité.

Anselme de Cantorbery souligne le désaccord entre la

notion d’un être parfait et la négation de son existence.

L’existence n’appartient-elle pas à la perfection ? Com­

ment peut-on être parfait sans exister ? Saint Bonaventure

dit : « Si Dieu est Dieu, il existe. »

Je me propose d’écrire sur l’athéisme et sur Dieu.

S’il y a un Dieu et que je suis sa créature, c’est une

véritable audace. Il est supposé esprit éternel tandis que

moi je suis fait de chair. Il est supposé étemel tandis que

moi je suis mortel.

S’il n’y a pas de Dieu, je suis le résultat d’un assemblage

de molécules qui s’est fait par hasard. Par quel hasard ce

résultat d’un hasard connaîtrait-il la vérité ?

Si l’athéisme est vrai, s’il n’y a ni Dieu éternel ni vie

étemelle, si nous sommes des agrégats de molécules venus

à l’existence comme le résultat de mouvements au hasard

d’une matière qui existe sans cause, si la mort est la fin

26

aussi bien pour l’incroyant que pour le croyant, si finale­

ment non seulement l’humanité mais même la terre et

l’univers entier doivent s’évanouir dans un processus

appelé entropie, alors tout est vanité. Toute l’histoire

finira, sans qu’une seule âme ne survive pour s’intéresser

à ce qui est arrivé à l’humanité dans le bref espace de

temps où elle a existé.

Si Dieu existe, il n’a pas besoin d’être défendu. S’il

n’existe pas, qui l’attaquera ? Est-il une chimère ? Alors

pourquoi ne contestons-nous pas les contes de fées ? En

attaquant la croyance en Dieu, l’athéisme se rend à lui-

même un mauvais service.

On demandait à un paysan russe :

- Croyez-vous en Dieu ?

- Certainement, dit-il.

- Pourquoi croyez-vous ? L’avez-vous jamais vu ?

- Non, mais je n’ai jamais vu non plus un Japonais. Je

crois que les Japonais existent parce que notre armée s’est

battue contre eux. Et je crois en l’existence de Dieu parce

que notre gouvernement mène contre lui une féroce

bataille. Peut-on mener une guerre contre quelqu’un qui

n’existe pas ?

Je sais qu’il est présomptueux de ma part d’écrire sur

ce sujet. Mais mes nombreuses méditations me donnent

le droit d’espérer que j’apporterai dans ce domaine une

contribution valable, si petite soit-elle.

Évidemment, ce livre n’est pas pour tout le monde.

Un musicien debout devant l’Empire State Building à

New York disait à un ami :

- Comme cet enfant qui traverse la rue siffle bien !

Son compagnon s’étonne :

- Comment pouvez-vous l’entendre dans tout ce bruit ?

Le musicien jeta une pièce sur le pavé. Immédiatement

plusieurs personnes accoururent. La preuve était donnée.

Chacun entend ce qui l’intéresse. Ceux que l’argent inté­

resse entendent le tintement d’une pièce de monnaie.

Ceux que la musique intéresse entendent même le bruisse-

27

ment des feuilles secouées par le vent. Ceux qui sont

assoiffés de vérité trouveront quelque chose d utile dans

ce livre. Je ne l’écris que pour ceux qui veulent des répon­

ses, qui désirent savoir, qui préfèrent la lumière de la

vérité à l’obscurité de l’ignorance.

Certains croient que l’existence de Dieu est une ques­

tion de morale : nous avons besoin de la notion de Dieu,

autrement les morales s’effondrent.

Des communistes hongrois ont fait un film intitulé

*L’échelle en spirale.* C’est l’histoire d’un homme marié

ayant deux enfants. Bon communiste et bon ouvrier, il

est envoyé par le parti, de sa ville de province à Budapest,

pour organiser une révolution culturelle. En raison du

manque de logements à Budapest, il doit laisser sa famille

derrière lui' pour quelque temps. On devine l’intrigue. Il

tombe amoureux de sa secrétaire et abandonne sa famille.

Dans une scène, on le voit au lit avec sa maîtresse à

qui il demande :

- N’as-tu aucun remords d’avoir brisé ma famille ?

Elle répond :

- Quand j’étais enfant, on m’a appris à contenir mes

passions, parce qu’il y a une récompense dans le royaume

des cieux pour ceux qui le font, et une punition en enfer

pour ceux qui ne le font pas. Mais je ne crois plus en tout

cela. Donc quelle raison aurais-je de me retenir ou de me

soucier de votre famille ?

Dostoïevski avait déjà dit dans *Les Frères Karamazov :*

« S’il n’y a pas de Dieu, tout est permis. » Alors il semble­

rait souhaitable d’inventer Dieu s’il n’existe pas, de croire

en lui et d’inciter les autres à faire de même pour que la

société puisse fonctionner et survivre.

*- Non pas,* dit Jésus d’une façon qui nous surprend. *S’il*

*n’y a pas de Dieu et pas de ciel, il faut que tout le monde*

*le sache. Dans la maison de mon père, il y a beaucoup*

28

*de demeures ; si ce n’était pas ainsi, je vous l’aurais dit.*

Mais alors, que devrions-nous conclure ? Faudrait-il

prétendre que puisqu’il n’y a ni maître, ni juge, nous

devrions tirer de la vie, aussi vite que possible, les quel­

ques plaisirs qu’elle fournit ? Et ceux à qui la vie n’apporte

aucun plaisir ?

Une autre conclusion est possible.

Au dix-septième siècle, alors que l’athéisme était à peu

près inconnu chez le peuple juif, un juif disait à son rab­

bin :

- Je ne crois pas en Dieu.

Le rabbin l’embrassa et lui dit :

- Comme je vous envie ! Votre état d’âme est bien

meilleur que le mien. Lorsque je vois un homme qui est

malade, ou pauvre ou en détresse, je me console en pen­

sant : « Dieu l’aidera. » Puisque vous ne croyez pas en

Dieu, vous devez l’aider à sa place. Il vous revient de faire

les choses que Dieu ferait s’il existait. Vivez ainsi et soyez

en paix.

Quand mon fils Michel avait cinq ans, il me dit quelque

chose de semblable. A une réunion, m’entendant intercé­

der pour une famille pauvre, il m’interrompit soudain :

«Pourquoi parles-tu à Dieu de ce problème? Mets la

main dans ta poche et donne *ton* argent au pauvre. »

Dans les années 1907-1912, il y avait une section du

parti bolchévique russe qui s’appelait le *Bogoiskatelstvo*

ou *Bogostroitelstvo* (chercheurs ou constructeurs -de

Dieu). Elle comptait parmi ses adhérents des hommes

connus comme Gorki, l’écrivain, et Lunatcharski, qui fut

plus tard ministre de la Culture du gouvernement soviéti­

que. Leur raisonnement était celui-ci : « Puisqu’il n’y a

pas de Dieu, agissons comme Dieu ferait ; qu’on nous

laisse construire un Dieu. » Ils pensaient comme le rab­

bin.

29

Lénine combattit avec vigueur cette faction. Il craignait

que ceux qui suivaient ce raisonnement connaissent bien­

tôt leur incapacité à être semblables à Dieu, et en

concluent que ce désir leur était inspiré par une force

divine.

Pourtant, il semble qu’il n’est pas besoin d’être sûr de

l’existence de Dieu, pour essayer de marcher dans ses

voies. Admettre seulement ce qu’on comprend mène sou­

vent à l’ignorance volontaire.

On serait bien avisé de procéder d’une façon scientifi­

que !

L’abbé Grégoire Mendel fut le père de la génétique,

quelque cent ans avant la découverte des gènes et même

des chromosomes. Mais ses idées étaient considérées

comme trop révolutionnaires, il n’arriva jamais à devenir

ne serait-ce que professeur. On lui disait : « On ne peut

espérer de la précision quand on traite de choses vivantes.

Ce n’est pas comme la physique où on mesure la longueur

ou la force ou la vitesse. La vie est trop complexe ou

mystérieuse pour une règle ou une montre. Vous ne pou­

vez mesurer le parfum d’une fleur. »

Mais il savait que Dieu aime les nombres. En effet, un

des livres de la Bible est appelé *Nombres.* Il est écrit dans

la Bible que Dieu compte le nombre des étoiles, le moin­

dre des oiseaux, même les cheveux de la tête de l’homme.

Mendel savait, sans aucune preuve, qu’il doit y avoir

des lois précises concernant l’hérédité. Il doit être possible

de prédire dans quelle mesure seront transmises les quali­

tés des parents à leur progéniture. La nature ne peut être

irrationnelle et incompréhensible. A partir d’une pré­

somption de foi, il a découvert les lois de la génétique,

sans connaître les gènes. Les lois de l’hybridation de Men­

del demeurent. Il appelait les entités inconnues sur les­

quelles il travaillait des « facteurs ».

Vous pouvez aussi travailler avec le « facteur » inconnu

de vous que d’autres appellent Dieu. Prenez-le comme

modèle, et suivez le conseil du rabbin. Creusez la notion

30

« Dieu » même si vous ne le connaissez pas. Francis

Bacon écrivait : « Si un homme commence avec des certi­

tudes, il finira avec des doutes, mais s’il est disposé à

commencer avec des doutes, il finira avec des certitudes. »

Donc, partez avec vos doutes !

Nous avons la notion d’un être parfaitement bon et

juste. Certains croient que la notion correspond à la réa­

lité ; d’autres non. Pourquoi n’essayerions-nous pas de le

faire exister ?

Il fut un temps où la technologie n’existait pas, ni la

communication immédiate à travers le globe, ni la méde­

cine moderne, ni les institutions démocratiques ou socia­

listes, ni le capital et le travail comme forces géantes.

Nous ne pouvions ni voler, ni naviguer sous l’eau. Mais

nous désirions ces choses et les portions en nous.

Il y a une notion idéale de ce que devrait être une

personne spirituelle. Essayons de nous conformer à cet

idéal. Nous avons changé nos rêves en réalités dans d’au­

tres domaines. Faisons ce que le rabbin conseillait. S’il

n’y a pas de Dieu, faisons ce que Dieu aurait à faire s’il

existait. Alors, nous comprendrons bientôt combien

Lénine avait raison de protester contre de tels chercheurs.

Avant longtemps, ils arriveront à la découverte de leur

inspiration : *le Dieu réel.*

Quel paradoxe ! Nous apprenons que la religion, en ce

qu’elle a de meilleur, a beaucoup en commun avec

l’athéisme : le Dieu que les hommes religieux adorent cor­

respond d’une façon remarquable au Dieu que nient les

athées.

Maître Eckhart, un mystique du Moyen Âge, disait :

« Un homme vraiment saint est tellement *un* avec Dieu,

qu’il ne peut penser ni chercher Dieu en dehors de lui-

même. »

Un penseur chrétien du deuxième siècle, Monoimus,

31

écrivait : « Abandonnez la recherche de Dieu, de la créa­

tion et autres sujets semblables. Cherchez Dieu en vous

prenant vous-même comme point de départ. Apprenez ce

qui en vous fait toutes choses siennes et dit : « Mon Dieu,

mon esprit, ma pensée, mon âme, mon corps ! » Apprenez

les sources de la tristesse, de la joie, de l’amour, de la

haine... Si vous examinez avec soin ces sujets, vous trou­

verez Dieu *en vous-même. »*

Einstein disait : « La réalité est *un* champ électromagné­

tique. » Il n’y a qu’une réalité. Ce qui semble être pluralité

n’est souvent rien d’autre que les multiples aspects *&une*

réalité. On a découvert que le Gaurisankar et le mont

Everest étaient le même pic vu de différentes vallées.

Dans les temples hindous, on peut trouver cette inscrip­

tion : « Brahman est un, et il n’y a pas de second. » Ces

mêmes mots sont chantés dans les synagogues juives : « Il

est un et il n’y en a pas d’autre. »

Sur ce point, la religion et l’athéisme concordent : « La

Réalité est une. » Nous adorons tous « le un ». Les athées

disent : la matière est cet « un ». Il n’y a rien d’autre.

L’esprit découle de l’organisation de la matière à l’inté­

rieur du cerveau humain.

Nous disons, « Dieu est un, et rien n’a d’existence sans

lui». Saint Paul est dans la gloire parce qu’il pouvait

écrire : *Je ne suis rien.* Seul le rien a une réelle existence

à côté de Lui.

Le Père Maximilien Kolbe, qui mourut en martyr à

Auschwitz sous la botte nazie, disait un jour : « J’aimerais

être consumé inaperçu sans laisser de trace. »

A la différence des pierres et des épines qui font mal

aux pieds qui les foulent, les gens choisis par Dieu sont

comme le sable qui s’affaisse passivement sous les pas et

ne fait de mal à personne. Même quand l’enfant de Dieu

marche, il ne laisse pas de traînée de poussière derrière lui.

« Quand Dieu grave son amour dans un cœur, il épar­

pille son monceau d’être aux vents de la non-existence »

(Kivaja Ansari).

32

Dieu a créé toutes choses, et toutes choses existent par

son pouvoir. *En lui nous vivons, nous nous mouvons et*

*avons notre être* (Actes 17, 28).

Lui seul existe réellement. Le langage m’oblige à me

référer à moi-même comme «je», mais seul Dieu a le

droit de prononcer le mot de « ego-conscience ». J’existe

seulement *en lui.* Les savants, qu’ils soient croyants ou

athées, sont d’accord : « Il n’y a qu’un. » Qui est cet un ?

Certains disent : « J’existe » et leur « Je » est si gros qu’il

ne permet l’existence d’aucun autre. Staline interdisait,

non seulement à Dieu, mais aussi à ses plus proches cama­

rades d’exister. Trotski, Zinoviev, lagoda... tous devaient

mourir pour que son « Je » puisse rester le seul et l’unique.

De la même manière, deux mille ans auparavant en

Palestine, Jésus était sacrifié à l’égotisme d’hommes dont

les esprits ne pouvaient s’accommoder de sa mission et

de sa conduite. Il est triste que ceux qui ne croient qu’en

eux-mêmes en viennent jusqu’à détruire en eux toutes les

pensées qui ne correspondent pas à leur « Moi » fonda­

mental. La pensée chrétienne est à l’antipode : seul Dieu

existe. Saint Paul pouvait écrire : *Je vis ; non, ce n'est pas*

*moi, mais le Christ qui vit en moi* (Gai 2, 20). L’âme

croyante dit au sujet de son fiancé céleste : « Mon bien-

aimé est mien, et je suis sienne. » Le mot hébreu pour

« sien » est *lo,* qui signifie aussi « pas ». La traduction

pourrait se lire : « Mon bien-aimé est mien, et je ne suis

pas. » (En écrivant, on fait une différence, mais le langage

parlé existait avant l’écrit. Prononcé, c’est le même mot).

Alors, nous, chrétiens, nous n’avons pas besoin d’être.

Quel usage peut faire une personne de sa propre existence,

une fois qu’elle a connu Dieu ? Ainsi, nous sommes d’ac­

cord : il n’y a qu’un. Qui ou quoi est cet « un » ? Est-ce

la matière qui, lorsqu’elle est organisée comme un cerveau

d’hommes, s’imagine un Dieu qui n’existe pas, ou est-ce

Dieu qui a créé la matière ou la vie, maintenant toute sa

création par sa présence ?

Il n’est guère étonnant que certains hommes civilisés

33

s’identifient à la matière. Notre civilisation est superfi­

cielle. Les peuples primitifs aussi s’identifiaient à leurs

totems qui, au moins, étaient réels. Mais qu est-ce que la

matière ? Selon l’ultime vision d’Einstein, elle n’existe

que comme une courbure du continuum espace-temps.

Quel non-sens de ne s’identifier qu’à une telle cour­

bure ! Nous les croyants, luttons pour nous identifier à

Dieu qui donne un sens et un but à nos vie.

Qu’est-ce qui est meilleur ? Qui a raison ?

☆

Un petit oiseau survola un jour un feu de forêt. Saisi

de compassion pour les animaux et pour les beautés qui

seraient détruites, il résolut de l’éteindre. Il vola jusqu’à

un lac très éloigné, remplit son bec d’eau et retourna vers

le feu qui augmentait, pour l’asperger, goutte à goutte.

Mais au bout de quelques heures l’oiseau tomba mort

d’épuisement.

Ni le petit troupeau du Christ, ni moi n’avons l’illusion

d’être capables d’éteindre le feu de l’athéisme et de la

fausse religion. Ce feu vient d’une source trop profonde.

Je ne crois pas qu’être athée signifie abandonner Dieu,

mais plutôt lui résister au point d’être abandonné par lui.

Pour amener les athées à la lumière, on doit lutter même

avec les anges de Dieu qui les mènent à leur perte.

Je n’écris que poussé par la souffrance de mon cœur.

D’où vient qu’une petite bouche aurait l’éloquence de

parler de l’immense mer ?

Un homme de Chu, appelé Pienho, trouva une pierre

dé jade non taillée dans les montagnes de Chu. Il l’em­

porta chez lui, puis la présenta à l’empereur. L’empereur

demanda à un joaillier de l’estimer. « Ce n’est qu’une

pierre ordinaire», annonça le joaillier. L’empereur

croyant que Pienho était un menteur ordonna qu’on lui

coupât le pied gauche.

Quand l’empereur Wu mourut, et que Wen monta sur

34

le trône, Pienho présenta de nouveau la pierre de jade à

l’empereur qui demanda aussi à un joaillier de donner

son opinion. De nouveau celui-ci dit : « Ce n’est qu’une

pierre. » L’empereur considérant Pienho comme un men­

teur, ordonna de lui couper le pied droit.

Le roi Wen mourut, et Chang devint empereur. Pienho,

portant le morceau de jade entre ses bras, se rendit jus­

qu’au pied de la montagne So, et là, pleura pendant trois

jours et trois nuits jusqu’à ce que toutes ses larmes soient

épuisées, et il pleura du sang.

Apprenant cela, l’empereur envoya des officiers s’infor­

mer ; ils dirent à l’homme :

- Dans ce monde, beaucoup de gens sont comme vous ;

pourquoi pleurez-vous si amèrement ?

Pienho répondit :

- Je ne m’afflige pas de la perte de mes pieds ; je pleure

parce qu’on a considéré la pierre de jade comme une

pierre ordinaire, et qu’on a appelé « malhonnête » un

homme intègre. Voilà pourquoi je pleure.

L’empereur demanda à un joaillier de polir la pierre,

et on découvrit que c’était bien du jade. On l’appela « la

jade de Pienho ».

La Bible interdit aux hommes de défendre Dieu. Un

homme qui essayait de retenir un objet du culte, la très

sainte Arche d’Alliance des Juifs, qu’il croyait en danger

de tomber, fut frappé de mort (2 Sam 6, 6-7). L’apôtre

Pierre, qui tira son épée pour défendre son maître contre

les gens qui étaient venus pour l’arrêter, est réprimandé

par Jésus : *Rengaine ton glaive ; car tous ceux qui prennent*

*le glaive périront par le glaive* (Mat 26, 52).

Nous, chrétiens, nous ne nous fâchons pas parce que

certaines personnes sont athées. Ni parce que beaucoup

de nos frères souffrent de persécution dans les pays gou­

vernés par des athées. Mais nos cœurs sont brisés parce

que le précieux joyau de la foi est dépouillé de sa valeur.

Nous désirons voir le joyau estimé. C’est pourquoi j’écris

ces lignes.

35

Si tout va bien, ce livre sera traduit dans les langues

des pays communistes et traversera secrètement leurs

frontières. Mais tandis que l’athéisme est la religion offi­

cielle des communistes, il y a aussi un athéisme et une

irréligiosité largement répandus dans le monde libre. Ce

livre a donc une vaste audience potentielle.

Considérez les statistiques suivantes: sur 100 petits

Anglais, 40 seulement connaissent le début du *Notre Père ;*

17 ne le connaissent qu’à peine. Environ 40 % ne savent

pas qui était Jésus ; 73 % ignorent ce qu’est la Pentecôte.

Sur 340 filles d’une école confessionnelle de Nuremberg,

85 connaissaient leur signe astral, mais 5 seulement

savaient les dix commandements. A Paris, seulement 5 °/o

de la population participe aux offices religieux ; à Lon­

dres, 3 % (H. Heinz, *Faith and eternity,* Wegweiser Publ.

House).

Ce qui est terrible, ce n’est pas simplement que les hom­

mes ne connaissent pas Dieu, mais c’est qu’ils n’éprou­

vent aucun intérêt à chercher s’il existe ou non. Cette

question est hors du domaine de leurs préoccupations.

Résultat: l’humanité est redevenue primitive! Aujour­

d’hui, le grand poison, c’est l’indifférence.

Dans certaines parties de la terre, il y a des tribus sauva­

ges, qui n’ont aucune notion du futur. La crue des rivières

ne les intéresse pas... jusqu’à ce que l’eau balaye leurs

maisons. Encore moins sont-ils intéressés par le ciel ou

l’enfer. Il est vain de parler de tigre à une souris. La souris

est seulement préoccupée par les chats... Dans les ques­

tions spirituelles, l’homme moderne ressemble beaucoup

à la souris. Jamais la vie n’a été plus compliquée et plus

effrayante qu’aujourd’hui, mais l’homme ne prend pas le

temps de s’asseoir calmement pour y penser et affronter

les problèmes de face.

Un jour, un Européen invita deux chefs de tribus afri­

caines à faire avec lui un voyage en voiture. A la fin du

premier jour, ils lui dirent : « Avec nos corps, nous avons

voyagé loin, mais nos âmes ne pouvaient garder l’allure.

36

Maintenant, nous devons attendre quelques jours avant

que nos âmes nous rejoignent. »

Dans les quatre ou cinq dernières décennies, l’humanité

a fait d’énormes progrès techniques et scientifiques. Il y

a eu aussi de profonds changements politiques et écono­

miques. Nos âmes ne se sont pas adaptées à ces nouvelles

circonstances.

Je vous dis : « Asseyez-vous, reprenez vos esprits et

demandez-vous : quelles anciennes valeurs demeurent,

quelles sont mes perspectives ? Y a-t-il des choses que je

dois changer ? La question de l’existence de Dieu est-elle

importante pour moi ? Pour certains, l’idéal de la vie

consiste seulement dans le boire, le manger, le sexe. Cer­

tains vont au-delà du simple plaisir sensuel ; ils ne font

pas que jouir de ces choses, mais ils philosophent aussi à

leur sujet. Ce sont des penseurs matérialistes. D’autres

vont encore plus loin : ils philosophent sur la philosophie

matérialiste et présupposent qu’il y a dans la réalité plus

que la matière.

La Bible raconte qu’un jour, à Gérasa, des milliers de

porcs possédés par des démons ont couru en désordre vers

la mer et se sont noyés. La légende ajoute : un seul porc

survécut. Il s’était arrêté un moment, et s’était demandé :

« Qu’est-ce qui me fait courir ? Qu’ai-je à voir avec la

mer ? Ne vais-je pas me noyer ? »

Je conjure les athées de s’arrêter un moment et de se

demander : « Pourquoi toutes ces dénégations ? Peut-être

suis-je en train de me tromper ? Ne serait-il pas préférable

de rechercher calmement s’il n’y aurait pas une autre réa­

lité au-delà de la simple matière ? ».

En tout cas, les matérialistes - quoi qu’ils pensent de

Dieu - ont besoin de se demander en quelles choses maté­

rielles ils croient réellement.

Par exemple, la couleur n’est ni dans les choses, ni dans

les yeux du spectateur. Pour ce qui est du rouge, il apparaît

quand les oscillations engendrant le rouge réagissent sur

l’œil.

37

La même chose est vraie des autres qualités des objets

matériels. Si on réfléchit profondément sur la matière,

celle-ci finit par nous échapper.

Nous devons aller plus haut que la matière et l’homme :

jusqu’à leur créateur.

Si nous pouvons percevoir l’esprit humain, nous pouvons

saisir aussi, dans une certaine mesure, ce qui est au-dessus.

L’esprit humain est au-delà du simple toucher, du goût, de

l’odorat, de la vue. On le perçoit à travers ses actes. Puisque

l’univers abonde en actes ayant une origine autre qu’hu­

maine, élevons-nous jusqu’à un esprit supérieur.

Lénine a écrit : « Le marxisme regarde toutes les reli­

gions, toutes les Églises, toutes les organisations religieu­

ses comme des organes de la bourgeoisie réactionnaire

qui servent à exploiter et à anesthésier la classe ouvrière. »

Après soixante-dix ans de révolution communiste, il y

a toujours des religions et des Églises en Russie. A qui

servent-elles aujourd’hui ?

La Russie ne peut plus désormais montrer les réaction­

naires du doigt : ils ont tous été tués. L’antisocialisme et

l’exploitation des classes laborieuses ont probablement

été depuis longtemps éliminés par les « libérateurs » et

« bienfaiteurs » marxistes. D’où vient cet intérêt constant

pour la religion ? Qui, en dehors des « organes de la bour­

geoisie réactionnaire » soutient les Églises et les organisa­

tions religieuses ? Qui est *derrière* la religion ?

Ne serait-ce pas la réalité de Dieu ?

Les athées demandent : « Pourquoi toute cette discus­

sion ? Si Dieu existe, il peut certainement se révéler lui-

même. Personne ne peut mettre en question l’existence

d’un Président américain, car chacun peut le voir et l’en­

tendre à la télévision. Si Dieu se montrait aussi visible­

ment que le président, qui pourrait nier son exis­

tence ? »

38

L’auteur de ce livre a passé de nombreuses années dans

les prisons communistes. Je constate que je ne peux pas

communiquer mon expérience à des hommes qui n’ont

jamais été en prison, à plus forte raison dans des circons­

tances tellement atroces. Même l’holocauste nazi est

contesté, en dépit de toutes les preuves, parce que les

hommes ne peuvent supporter de savoir qu’ils appartien­

nent à une race aussi criminelle.

Lénine disait à juste titre que dans le cas où des passions

profondes et des intérêts pressants sont en jeu, les hom­

mes peuvent aller jusqu’à contester que deux et deux font

quatre.

Soyons honnêtes ; si la connaissance de Dieu présuppo­

sait l’abandon d’une manière de vivre que l’on aime,

beaucoup trouveraient assez de prétextes pour nier sa réa­

lité, même s’il apparaissait à la télévision de la même

manière qu’un président américain ou que le numéro *un*

soviétique.

En tout cas, la question de savoir pourquoi Dieu choisit

- ou ne choisit pas - de se révéler lui-même est secon­

daire. La grande question est celle-ci : existe-t-il ou non ?

Nous, les hommes, et toutes choses autour de nous, som­

mes composés de mésons, d’électrons, de leptons, etc. Ils

constituent notre vie elle-même, comme ils ont constitué

celles de nos ancêtres, bien qu’aucun d’eux n’ait connu

leur existence. Évidemment, l’ignorance de cette réalité

ne prouve pas qu’ils n’aient pas existé.

Il y a de bonnes raisons pour ne pas discuter de la vérité.

Lorsque Newton lança sa nouvelle théorie de la

lumière, tous les physiciens polémiquèrent avec lui. New­

ton, très fatigué, écrivit à Leibnitz: «Je suis tellement

persécuté par les discussions soulevées par la publication

de la théorie de la lumière, que je me reproche mon

39

imprudence d’avoir abandonné un bien aussi important

que ma tranquillité pour courir après une ombre. »

Dès lors, il refusa toute discussion.

Quant à Dieu, lui, il ne trouve certainement pas d’ob­

jection à ce qu’il y ait un débat entre ses fidèles et les

athées. Les athées ont aboli Dieu, mais jusqu’à présent

Dieu a été le plus tolérant. Non seulement, il a permis à

l’athéisme d’exister, mais comme un père aimant et indul­

gent, il a laissé les athées trouver de bons arguments pour

défendre leurs convictions.

C’est ainsi que le théologien du XIIIe siècle, saint Tho­

mas d’Aquin, qui connaissait bien l’outillage intellectuel

de l’athéisme, commença par exposer dans sa *Somme*

*théologique* tous les meilleurs arguments contredisant les

postulats chrétiens. Ensuite, après avoir « accompli toute

justice » envers ses adversaires philosophes, il produisit

ses plus puissants arguments en faveur de la vérité de la

religion (Anselme de Canterbury procéda de la même

façon). Depuis lors, les philosophes athées ont écrit des

livres contre la religion en copiant les thèses antithéistes

produites par saint Thomas pour défendre la foi.

Les croyants qui dénient aux athées la possibilité

d’avoir des arguments valables ne devraient pas faire état

de leur ignorance. Le Dieu qui donne aux lions la force

et aux tigres l’adresse, bien qu’il sache qu’ils pourront

dévorer ses enfants, accorde aux athées de la place pour

le doute, ainsi que de belles et bonnes preuves en faveur

de leurs convictions.

Considérons ces preuves.

Les philosophes du jaïnisme, en Inde, en ont certaines.

Dans leur livre saint - *le Mahapurana* - il est écrit : « Si

Dieu est parfait, il n’essaie pas d’atteindre les visées des

hommes (droiture, profil ou plaisir). Ainsi quel avantage

obtiendrait-il en créant l’univers ? Si vous dites qu’il a

créé sans but, parce que c’était sa nature de faire ainsi,

alors Dieu n’a pas de sens. S’il a créé par manière de jeu,

c’était un jeu d’enfant étourdi conduisant au malheur. S’il

40

a fait le monde par amour pour les choses vivantes et par

besoin d’elles, pourquoi n’a-t-il pas fait la création totale­

ment heureuse, libérée de tout malheur? Dieu commet

un grand péché en tuant les enfants qu’il a lui-même créés.

Si vous dites qu’il tue seulement pour détruire les êtres

mauvais, pourquoi a-t-il en premier lieu créé de tels

êtres ? »

Personne ne sait pourquoi la création a eu lieu et pour­

quoi l’univers est composé à la fois de matière et d’esprit.

Les athées comme les croyants restent sans réponse

devant de nombreuses questions. Nous n’avons pas

besoin d’aller jusqu’au jaïnisme pour trouver ces problè­

mes posés. Nous avons la question choquante de saint

Paul : *Dieu est-il infidèle* ?(Rom 3, 5 et 9, 14). Si un apôtre

du Christ pouvait poser cette question, ne pointons pas

un doigt accusateur vers les athées. Même le Concile Vati­

can II a déclaré qu’il y a un athéisme non coupable qui

n’exclut pas du salut. Nos cerveaux sont des démocraties

actives, car aucun cerveau n’écoute qu’une seule voix.

Pourquoi, lorsqu’il s’agit de religion, la voix de la foi

serait-elle la seule à pouvoir se faire entendre ?

Moi-même, j’ai d’abord été athée. Plus tard, je suis

devenu chrétien. Quel genre de croyant serais-je si je ne

comprenais pas ceux qui sont restés fidèles à leur premier

amour, l’athéisme, tandis que moi, je l’ai abandonné ? S’il

y a un Dieu, la fantaisie doit faire partie de sa création.

La fantaisie, la liberté d’action peuvent facilement conce­

voir un monde qui se développe à partir de tourbillons

d’atomes, d’où ont été engendrés d’abord les singes, puis

les hommes. Elle peut aussi rejeter la réalité de Dieu. De

plus, nous ne pouvons pas condamner les athées, car l’in­

croyance existe aussi chez les fidèles. Chez tous les hom­

mes, les racines du péché sont permanentes.

Mais exactement comme l’incroyance existe chez les

croyants, la foi existe chez les athées.

Les athées marxistes pratiquent la pensée dialectique.

Logiquement, l’esprit moyen ne peut penser que ceci : « A

41

est A », ce qui signifie : « A n’est pas B. Si A est A, il n est

pas non-A. Une troisième possibilité est exclue. » La dia­

lectique dit le contraire : « Toutes choses sont des interpé­

nétrations de contradictions. » Vivre signifie mourir. Etre

un athée signifie être si intéressé par Dieu que vous devez

nier son existence même afin d’avoir la paix de 1 esprit.

Il n’y a pas d’athée serein.

Je ne proclame pas : « Je n’ai pas un million de dollars

en banque », car cette dénégation ne servirait à rien. Pour­

quoi donc quelqu’un essaierait-il si vivement de convain­

cre l’autre qu’il n’y a pas de Dieu, à moins qu’il ne soit

travaillé par l’idée que Dieu pourrait exister? D’autre

part, nous confessons que croire signifie reconnaître à

l’intérieur de soi l’existence d’une tendance à l’incrédulité.

La foi en Dieu doit être constamment contrôlée et renfor­

cée. Engels écrivait que même le plus solide chrétien a en

lui un germe dont le développement pourrait mener à

l’athéisme. C’est vrai, si nous acceptons aussi le contraire,

à savoir que tout athée est un croyant en potentiel.

Nous nous rappelons la remarque de saint François

Xavier : « Bon nombre de gens ne deviennent pas chré­

tiens simplement parce qu’ils n’ont personne pour les

faire chrétiens. » Le pape Jean-Paul II ajoute : « Souvent

j’ai envie d’aller dans des académies d’Europe dire à ceux

qui ont plus de science que de charité : “Oh ! Qu’il est

grand, le nombre d’âmes exclues du ciel par votre

faute !”. » Beaucoup d’hommes deviennent athées à cause

de la multitude de questions qui restent sans réponse.

L’humanité a progressé depuis le temps de la chasse à

l’arc : nous en sommes au stade de la bombe atomique.

Où est Dieu dans ce tableau ? Sartre semble avoir raison

quand il observe que : « L’histoire progresse sans rien

connaître d’elle-même. » ; autrement, elle n’aurait pas

pris cette route sanglante.

La Bible dit que Dieu ne peut supporter l’iniquité. Alors

comment supporte-t-il ce monde mauvais ? comment lui

permet-il de devenir de plus en plus mauvais ?

42

La Bible dit aussi *qu 'aucun homme ne peut voir Dieu*

*et vivre* (Ex 33, 20). Mais la pensée est complétée quelques

versets plus loin lorsqu’il est dit que nous ne pouvons

voir Dieu que de dos (verset 23). Tant que l’avenir reste

une énigme, nous ne pouvons voir Dieu que dans les

événements passés.

Les chrétiens croient qu’à la fin de l’histoire une

lumière éclairera tout le passé. Mais la marche en avant

est difficile et la réponse lointaine. L’obscurité d’aujour­

d’hui engendre l’athéisme non seulement dans les pays

communistes, mais aussi dans de nombreuses parties du

monde occidental.

Si l’Écriture dit que c’est Dieu qui a préparé un poisson

pour avaler Jonas, se pourrait-il qu’il ait préparé aussi

cette grande marée d’athéisme qui engloutit tant d’hom­

mes ?

Les athées remarquent que les chrétiens prient en

disant : « Que ton règne vienne. » L’homme ordinaire ne

peut savoir combien il doit être terrible pour un roi d’être

sans royaume. Combien d’hommes se rassemblent autour

des rois déposés de Roumanie, de Bulgarie, de Grèce,

d’Iran ? Pourquoi nous étonnerions-nous que Dieu n’ait

pas plus d’adhérents ? N’est-ce pas plutôt surprenant qu’il

y en ait tant qui le suivent ? Il est le seul roi sans royaume

que des millions d’hommes louent et adorent. Parce qu’il

est un roi sans royaume - du moins un royaume visible

en ce monde, perceptible à tous - être avec lui signifie de

même être privé de beaucoup de joie.

Dans la parabole du fils prodigue, Jésus parle d’un

jeune homme qui avait fait fausse route, puis était revenu

dans la maison de son père. Transporté de joie, le père

ordonna de faire une fête à cette occasion, d’inviter des

musiciens, etc. Le fils aîné, comme il rentrait du travail,

entendit la musique, et demanda ce que cela signifiait, car

la musique était rare dans la maison paternelle. La musi­

que est rare aussi dans la maison de notre Père. Ceux qui

lui sont fidèles gémissent sous de lourdes croix. Pouvons-

a

43

nous reprocher aux hommes d’éviter la route où les souf­

frances sont nombreuses, et de préférer celle du bonheur

et des plaisirs ? Les rossignols et les alouettes préfèrent

chanter.

Toute attitude athée n’est pas forcément la faute de

l’athée. Les gens ne rencontrent pas une foi ; ils rencon­

trent des fidèles. Si les hommes ne reçoivent pas notre

foi, ne serait-ce pas parce que nous ne l’exerçons pas ?

Il est écrit de Jésus *qu'il est* la parfaite image de la

personne de Dieu (Heb 1,3); cependant *il prit la condi­*

*tion d’esclave* (Phil 2, 7). Les chrétiens demandent que

son nom soit sanctifié, bien que lui ne cherche pas à obte­

nir de la réputation. Puisqu’il s’humilie lui-même, on ne

peut blâmer les athées de ne pas reconnaître en lui un roi.

Certaines de ces choses sont difficiles à comprendre.

Mais c’est toute la réalité qui est difficile à comprendre !

Un atome est une énigme ; de même une fleur, un

homme, un talent. Les chrétiens sacrifient leur intelli­

gence, leur temps, leur argent, leur vie pour le Christ. Leur

conversation est sans convoitise. Ils se contentent de ce

qu’ils peuvent comprendre (Heb 13,5). Pour le reste, ils

sont contents d’accepter même le mystère.

L’athéisme a ses justifications. Mais les hommes ont

diverses manières de traiter avec la réalité. La religion

pourrait aussi avoir une certaine justification. Y réfléchi­

rez-vous ? Si vous ne le voulez pas, sachez que nous som­

mes prêts à reconnaître votre courage, surtout si vous

vivez dans un environnement chrétien. S’adressant à un

groupe d’écoliers, un évêque donnait cet exemple de cou­

rage moral : « Dans un dortoir, un garçon, devant tous

les autres, s’agenouille et prie avant de sauter dans le lit. »

Puis il demande aux garçons de donner un autre exemple.

« Oui, Monsieur, lance une voix, un évêque dans un dor­

toir plein d’évêques, qui saute dans son lit *sans* dire ses

prières. »

44

De leur côté, les athées devraient être prêts à reconnaî­

tre le courage des croyants.

Un missionnaire de l’Ouganda racontait cette histoire.

Son église organisait une kermesse, mais les gens au lieu

d’envoyer à l’avance leurs cadeaux pour la décoration, les

apportèrent le dimanche matin. L’office terminé, le mis­

sionnaire regardait la pile de cadeaux quand il crut enten­

dre quelque chose. Dans l’allée, il aperçut une petite Afri­

caine.

Il lui demande :

- Désires-tu me parler ?

Toute timide, la petite fille s’approche de la porte de

l’église et dit :

- S’il vous plaît, Monsieur, je veux donner quelque

chose.

Et, mettant sa main dans sa robe étriquée, elle sort un

sac. Elle l’ouvre et en sort, poignée par poignée de l’argent

et de l’or. Sa pile d’argent sur la table vaut plus que tous

les autres tous ensemble.

Le missionnaire dit :

- Tu ne dois pas faire cela, dis-moi où tu as pris cet

argent, et je le rapporterai.

L’enfant fond en larmes.

- C’est à moi.

- C’est impossible, tu es trop pauvre, s’écrie le mission­

naire.

L’histoire s’arrête là. L’enfant s’était vendue comme

esclave afin de donner de l’argent à l’église.

Se sacrifier, devenir comme Dieu serait s’il existait,

c’est une excellente manière de trouver Dieu. C’était ce

que le rabbin recommandait. Avez-vous essayé ?

La position athée laisse une question en suspens, celle

posée en 625 par le roi Édouard de Northumberland qui

45

n’arrivait pas à décider s’il devait ou non accepter la pré­

dication des premiers missionnaires envoyés aux îles bri­

tanniques.

Un noble proposa : « La vie est comme une salle de

banquet dans laquelle vous et vos chevaliers êtes à table.

C’est l’hiver, et dehors la tempête souffle. A l’intérieur, il

fait chaud. Un moineau entre par une ouverture, il vole

dans cette salle confortable, puis il sort par une autre

ouverture. Comme le moineau, nous trouvons la vie sup­

portable dans la salle de banquet, mais nous ne savons ni

ce qui précède ni ce qui suit. Si le nouvel enseignement

peut nous le dire, il faudrait le suivre. »

C’est ainsi que le christianisme fut accepté.

Le savant John Haldane insinua un jour à un prélat

chrétien que dans un univers contenant des millions de

planètes, il était inévitable que la vie apparaisse par

hasard sur l’une d’elles. « Monsieur, dit le prélat, si la

police trouvait tm cadavre dans votre voiture, penserait-

elle : “Il y a des millions de voitures dans le monde ; il

était inévitable que l’une d’entre elles contienne un cada­

vre...” ? A mon avis, elle voudrait plutôt savoir qui a mis

le cadavre dans la voiture ! »

☆

Hitler se proclamait religieux. Dans *Mein Kampf* il dit

qu’il mène le vrai combat du Seigneur. Il dit aussi : « Je

prends la route que la Providence m’indique avec l’assu­

rance d’un somnambule. »

Goebbels, le ministre de Hitler, était tout aussi sûr de

lui. Il écrivait dans son journal, au 21 juillet 1926 : « Le

Juif est vraiment l’antichrist de l’histoire du monde. » Il

croyait qu’en massacrant les Juifs, il était soldat de Dieu.

Hitler n’était ni le premier, ni le dernier à tuer au nom

de Dieu. Qu’on pense seulement à l’ayatollah Khomeini

en Iran.

Durant l’inquisition, beaucoup d’hommes sont morts

46

en martyrs, sur les bûchers. Mais leurs bourreaux étaient

convaincus de servir Dieu tout autant que les martyrs.

Qu’entend par « Dieu » un assassin religieux fanati­

que ? Les sentiments que ce mot éveille en lui sont sûre­

ment très différents de ceux d’un vrai croyant, aimant et

humble. Il est aberrant d’imaginer un Dieu partial.

Aucune nation, aucune classe ou parti, ou religion n’est

autorisé à proclamer « Dieu est avec nous », si cela signi­

fie qu’il est contre les autres. Il n’est pas étonnant que

beaucoup, par réaction, se soient tournés vers

l’athéisme.

La Bible parle parfois par énigmes, comme les *Koans*

que les disciples du bouddhisme zen doivent résoudre.

Par exemple, l’apôtre Paul demande : *Si Dieu est pour*

*nous, qui sera contre nous* ?(Rom 8, 31). La réponse habi­

tuelle est « personne ». Mais toute l’expérience des enfants

de Dieu contredit cette réponse trop commode. Beaucoup

mènent une lutte acharnée contre ceux qui sont unis à

Dieu. Donc, la réponse « Personne ne peut être contre

nous » est fausse. La question est mauvaise et ne peut

donc avoir de réponse juste, exactement comme il ne peut

y avoir une réponse correcte à la question : « Quels sont

les deux nombres pairs dont la somme égale 19?» La

question est mauvaise. Dieu n’est pas partial. Il ne peut

pas être de « notre » côté. Il ne peut être un Dieu national,

sectaire ou raciste.

S’il était possible pour un être de vivre sur une particule

négative d’atome, il penserait certainement Dieu comme

un Dieu négatif. En un sens, peut-être les athées vivent-ils

dans une sphère spirituelle négative... ils voient donc

devant Dieu le signe moins.

Dieu nourrit les lions aussi bien que les moutons. Il fait

lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et

envoie la pluie sur le juste comme sur l’injuste (Mat 5,45).

Il n’est pas un Dieu partisan, et ne veut pas que je le

sois. Dans tout conflit, il m’apprend à me réjouir avec

ceux qui sont victorieux, et à pleurer avec les vaincus.

47

L’apôtre Jacques dit : *La sagesse d'en-haut est... sans par­*

*tialité* (Jac 3, 17).

La miséricorde de Dieu ne se réduit pas aux frontières

d’un groupe social, ni à celles de l’Église. L’athée n’en est

pas exclu. Celui qui cherche la vérité cherche Dieu, qu’il

le sache ou non. L’athéisme d’un homme peut être *sa*

route vers Dieu. Les erreurs sont souvent des sentiers qui

conduisent à la vérité. Einstein disait que sa pensée était

fausse à 99 %. La recherche de la vérité n’est autre qu’une

opération de filtrage. Beaucoup de pensées doivent passer

à travers le filtre pour que celle qui est juste demeure.

Le Neosalvarsan, le médicament qui combat la syphilis,

a été appelé formule 606, parce qu’il a fallu 605 essais

infructueux avant de le découvrir. Les erreurs menaient

peu à peu à la vérité. L’athéisme aussi peut être pour

beaucoup un tremplin nécessaire pour s’élancer vers la

vérité. Chaque jour du calendrier englobe non seulement

la lumière mais aussi l’obscurité. *Dieu appela la lumière*

*jour, et l'obscurité nuit. Il y eut un soir, il y eut un matin,*

*et ce fut le premier jour.* Le matin, sans la nuit qui précède

n’est pas un jour.

La nuit a sa place dans la nature, et l’athéisme a sa place

dans un monde pécheur. Il y a beaucoup de vrai dans la

critique de la religion. Malheureusement, la foi ne conduit

pas toujours à la bonté. La foi en Dieu dépend de la

conception qu’on a de Dieu.

La représentation erronée d’un Dieu partial, exclusif et

excluant, a été désavouée par beaucoup ; certains ont réagi

en choisissant de le rejeter. Ils se sont eux-mêmes donné

le nom d’athées.

Les concepts bibliques de Dieu non plus ne satis­

font pas tous les hommes modernes. L’Écriture contient

des notions de Dieu qui ne sont acceptables que pour

une petite partie de la société. En effet, plus on

48

approfondit la Bible, plus les difficultés grandissent.

Les juges de Jésus ne pouvaient pas compter sur les

témoins à charge, parce que ceux-ci étaient en désaccord

sur certains détails. Comment pouvons-nous nous

appuyer sur les témoins *en sa faveur* qui étaient en désac­

cord même sur les points essentiels ? Pas un de ses chroni­

queurs ne dit toute la vérité et rien que la vérité. Saint

Paul confesse publiquement qu’il adapte la vérité à son

auditoire : *Il se fait juif avec les Juifs, sans-loi avec les*

*sans-loi* (1 Cor 9, 20-21). Il reconnaît aussi qu’il donne la

vérité en différentes doses : un lait spirituel à certains ;

une nourriture plus forte à d’autres.

Si on étudie les Écritures dans leurs langues originelles,

les difficultés augmentent. Dieu est appelé *Kadosh...* saint.

Mais en hébreu, le mot a aussi un autre sens, celui de

« pervers ». Dieu se donne à lui-même une dénomination

ambiguë. Il doit avoir une bonne raison pour cela : mon­

trer que, dans sa compassion, il s’identifie aux pires des

hommes, et que ceux-ci peuvent avoir accès auprès de lui.

Mais ce n’est pas facile pour un athée d’accepter cela. Que

ferait un amoureux de la paix d’un autre de Ses noms,

*Seigneur des armées* ou plus simplement *Dieu des*

*armées ?* Les mots employés en hébreu sont littéralement

*Dieu - Les armées.* Que dirait un homme qui aime la

vertu de voir que la Bible loue des hommes, comme

David et Jéhu, qui étaient loin d’être des modèles de

moralité ?

Dans l’Ancien Testament - qui, au temps de Jésus, était

toute la Bible juive - il y a trop de choses difficiles à

comprendre. Pourquoi les sacrifices d’animaux étaient-ils

nécessaires ? En effet, pourquoi après la chute d’Adam et

Ève, Dieu choisit-il de les habiller de fourrure ? Pourquoi

le sacrifice d’un innocent agneau offert par Abel était-il

accepté par Dieu et pourquoi les fruits de la terre, offrande

de Caïn, étaient-ils rejetés ? Bien des siècles plus tard, au

moment où les Juifs en esclavage allaient quitter l’Égypte,

pourquoi était-il nécessaire de répandre le sang d’un

49

agneau sur les linteaux et les montants des poites pour

être sauvé ? Plus loin, il est rapporté que Dieu envoya la

disette et la famine dans le pays. Une autre fois, il com­

manda à l’ange de la mort de détruire en une nuit

185 000 hommes de l’armée assyrienne. Lorsque les Israé­

lites pénétrèrent dans la terre de Canaan sous la conduite

de Josué, le successeur de Moïse choisi par Dieu, ils reçu­

rent l’ordre d’anéantir non seulement les hommes et les

femmes, mais aussi les enfants. Quand j’ai lu l’histoire de

Josué à mon fils de six ans, il a dit : « Dieu a commandé

ces choses avant d’être devenu chrétien. » Nous pouvons

sourire de cette explication enfantine, mais il fut un temps

où la cruauté était attribuée à Dieu, par contraste avec le

Christ qui révélait son amour. Pourquoi cette diffé­

rence ?

Et pour compliquer le tout, l’Église a introduit dans son

arsenal de vérités toutes sortes de dispositifs matériels et

de rites, comme le remarque le cardinal Newman : « Utili­

sation de temples - ceux-ci dédiés à des saints particu­

liers, et ornés à l’occasion de branchages ; encens, lampes

et cierges ; ex-voto pour les guérisons ; eau bénite ; refu­

ges ; jours saints et temps ; usage de calendriers, proces­

sions, bénédictions des champs ; vêtements sacerdotaux,

tonsure, anneau de mariage, se tourner vers l’est ; à une

date plus tardive, les images, peut-être aussi le chant ecclé­

siastique et le *Kyrie eleison.* Toutes ces choses sont d’ori­

gine païenne, mais sanctifiées par leur adoption par

l’Église. »

Et ainsi, nous reconnaissons qu’il n’est pas facile pour

un athée de venir à Dieu. Nous comprenons bien l’athée.

Il n’est pas le seul à se poser des questions difficiles sur

Dieu. Les croyants, même les saints, l’ont plus interrogé

que les athées ne l’ont jamais fait. Sainte Thérèse d’Avila,

un des docteurs de l’Église catholique, remarquant les

nombreuses afflictions qui arrivent aux fidèles, dit dans

une prière : « Oh, mon Seigneur, qu’il est vrai de dire que,

sitôt que quelqu’un vous rend un service, vous le récom­

50

pensez par quelque grande tribulation. » Job et David se

plaignaient à Dieu de cette injustice.

Les chrétiens préfèrent ne pas affirmer qu’ils ont toutes

les réponses et toute la lumière ; à côté de la lumière et

des ténèbres, ils reconnaissent l’existence d’une zone de

pénombre. Lorsque Jésus parle *de pleine lumière,* il parle

seulement de *la lumière brillante d’une lampe* (Luc 11,

33), non de projecteurs ou de rayons laser.

Le christianisme est sous la perpétuelle tension de pro­

blèmes insolubles. Chaque chrétien est un porteur de

croix. S’il n’a pas d’autres croix, il porte des questions

lancinantes qui l’oppressent jusqu’à son dernier souffle.

Aux plus difficiles, il ne cherche même pas de réponse,

sachant que les réponses ne sont pas de ce monde.

Caïphe, le grand prêtre, juge de Jésus, lorsqu’il est en

face de témoins qui se contredisent l’un l’autre, a la

sagesse d’interroger directement Jésus. C’est aussi la seule

solution à notre problème. Jésus est vivant aujourd’hui

et on peut l’interroger. Posez-lui directement vos ques­

tions.

C’est ce que j’ai fait, et j’ai reçu une étonnante réponse :

« Il est évident que Dieu n’existe pas. Comment un Dieu

tout-amour et tout-puissant aurait-il ordonné, ou même

seulement permis, les camps d’extermination d’Ausch­

witz et les Goulags ? Mais les hommes n’arrivent à la

vérité qu’en abandonnant l’évidence. Il est évident que la

terre tourne autour du soleil. Toute l’expérience de l’hu­

manité le confirme. Cependant, nous n’avons découvert

cette vérité qu’en mettant en question ce qui était évident.

Il est également évident que nous vivons dans un monde

matériel. La vérité est que nous vivons dans un espace

vide dans lequel des particules élémentaires tourbillon­

nent à des distances considérables les unes des autres,

relativement à leur taille, comme est la distance de la terre

au soleil. Il pourrait donc être évident que Dieu n’existe

pas, mais cherchez la vérité hors de l’évidence. »

51

A présent, il devrait être évident que j’ai fait mention

de beaucoup d’arguments que les athées n’invoquent

jamais. Je l’ai fait poussé par mon amour pour eux. La

vérité est que beaucoup d’athées n’ont pas du tout d’argu­

ments. Jonathan Swift écrivait : « Il est inutile pour nous

d’essayer de raisonner un homme au sujet d’une chose

sur laquelle il n’a jamais raisonné. » Donc, je ne répondrai

pas à tous les arguments athées énumérés ci-dessus.

Il semblerait que certains hommes sont athées par

hasard comme d’autres sont croyants par hasard. En effet,

souvent les athées nient moins Dieu qu’ils ne se sentent

reniés par Dieu. Ils cherchent des raisons à leur tragique

situation. Ils sont comme le renard de la fable de La Fon­

taine qui, voyant des grappes qu’il ne peut atteindre, rai­

sonne ainsi : « Elles sont sûrement acides, je n’en ai pas

envie. » Beaucoup nient Dieu parce qu’ils ne peuvent l’at­

teindre.

Ainsi, je dirai simplement : Dieu existe. Nous devons

répéter cela à cause de la pauvreté de notre langage

humain, tout en réalisant que dire « Dieu existe » est une

tautologie.

Simone Weil, qui était judéo-chrétienne, et qui fut un

grand penseur de notre temps, disait : « Si sur une île

complètement séparée du reste du monde, ne vivaient

que des aveugles, la lumière serait pour eux ce que le

surnaturel est pour nous. Nous pouvons supposer que la

lumière ne serait rien pour eux. Dans leur physique, il n’y

aurait pas de place pour la théorie de la lumière, et cette

physique leur expliquerait pleinement le monde. Étant

donné que la lumière ne frappe pas, n’est pas un fardeau,

ne peut être mangée, pour eux elle n’existerait pas. » Oui

ou non l’aveugle pourrait-il réaliser que seule la lumière

explique le fait que les plantes et les arbres croissent vers

le ciel en dépit de la loi de la pesanteur ? Sans la lumière,

nous ne pourrions pas manger.

52

Au cinéma, on peut passer des heures à suivre sur

l’écran le déroulement de quantités d’événements. Si la

lumière s’éteint subitement, il n’y a plus d’événements.

Bien que la lumière n’ait rien à voir avec l’action qui se

déroule dans le film, sans lumière, il n’y a plus d’action.

L’aveugle a quatre sens au lieu de cinq comme les autres

hommes. Se pourrait-il que les athées manquent d’un sens

possédé par les croyants ? Pour l’aveugle, la lumière

appartiendrait à un royaume métaphysique. Pour un

athée, la croyance en l’existence de Dieu, qui est aussi

naturelle au croyant que l’existence de toutes les autres

choses, pourrait également relever du domaine métaphy­

sique.

Les croyants ne considèrent pas Dieu comme une sorte

d’agent d’assurance les garantissant contre les maux de la

vie. Dieu leur propose un défi : celui de l’imiter en amour

et en don de soi. Il n’est jamais une panacée contre le mal

ni une solution à tous les problèmes. Étant amour et

vérité, il appelle les hommes à une grande aventure :

atteindre les sommets et y entraîner les autres. La religion

appelle au combat et au sacrifice. Une religion qui n’em­

brasse pas le tragique de l’existence n’est pas une religion.

Certains individus sont athées parce que beaucoup de

chrétiens n’ont pas vécu comme il faut dans leur religion.

Le Concile Vatican II disait que, parfois, les croyants por­

tent la responsabilité de l’apparition de l’athéisme.

Nous ne méprisons pas l’athée, surtout parce qu’il ne

peut pas s’appeler lui-même ainsi sans conviction pro­

fonde. Quelqu’un peut se considérer comme athée alors

qu’il affirme Dieu par la façon absolue dont il se soumet

aux exigences morales, ou par son amour ou son dévoue­

ment pour les pauvres, par contraste avec les prétendus

croyants qui nient Dieu dans leur manière de vivre.

53

Cela dit, nous adjurons en même temps les athées de

laisser de côté leur petit « moi » s’ils désirent comprendre

la vérité. Le « moi » n’a pas de place dans la recherche de

la vérité.

Quel microbe - s’il était capable de penser - s’allierait

avec Pasteur ? Il le regarderait plutôt comme une sorte de

Hitler. Mais si ce même microbe pouvait comprendre que

son utilité dans l’expérimentation animale et sa destruc­

tion potentielle sont nécessaires pour qu’après il y ait

un monde meilleur, il accepterait volontiers son sort.

Nos souffrances seraient-elles un sacrifice essentiel à

une cause supérieure ? Mieux encore, la souffrance tem­

poraire dans ce pauvre monde nous rendrait-elle capables

de réaliser toutes les joies et les bienfaits de ce sacrifice

dans une existence surnaturelle dont nous devenons ainsi

une part ?

Je peux comprendre un tel Dieu et l’adorer non seule­

ment dans son œuvre de création, mais aussi de destruc­

tion. Nous l’adorons comme celui qui tue et fait vivre (1

Sam 2, 6), qui détruit et construit, dans le processus de

montée vers son royaume éternel et glorieux que nous,

croyants, qui souffrons aujourd’hui, partagerons un jour.

On peut accepter et s’amuser de la réflexion d’un enfant

qu’on force à manger des carottes et des pois parce qu’ils

contiennent des vitamines : « Pourquoi Dieu n’a-t-il pas

mis les vitamines dans les bonbons et les glaces ? » On

peut excuser un enfant de ne pas comprendre ce qui est

enjeu. Mais les adultes ne devraient pas confondre le bon

et l’agréable.

De fausses conceptions se font jour quand on n’admet

que l’existence de cette vie. C’est comme si un des mil­

lions d’infortunés du Bangladesh soutenait : « La seule

vie, c’est celle où on est privé de nourriture. Il ne peut y

avoir de vie meilleure. » Ou comme si un embryon dans

le ventre de sa mère estimait : « Cet endroit sombre est

54

toute l’existence. Il n’y pas de vie en dehors de ce cocon

où l’on baigne dans l’eau. »

Nous sommes désespérés lorsque nous limitons notre

existence à la prison étroite que nos sens perçoivent et

que seule notre raison appréhende. Alors, non seulement

nous doutons de la possibilité d’une autre vie, mais nous

cessons même de la désirer, exactement comme un

homme qui fait la grève de la faim perd la sensation de

faim après les cinq ou six premiers jours.

Une histoire indienne raconte qu’un esclave très pieux

avait reçu d’un ange une bague permettant de vivre éter­

nellement. Mais sa vie d’esclave était si dure que l’homme

ne souhaitait pas la voir se prolonger, aussi offrit-il la

bague au roi. Les soucis du gouvernement de l’empire

étaient si lourds que le roi ne pouvait supporter la pensée

d’une vie éternelle, aussi donna-t-il la bague en présent à

sa femme. Or sa femme était malheureuse. Elle aimait un

officier qu’elle ne pouvait épouser puisqu’elle était liée à

l’empereur. Alors elle donna la bague à l’officier, mais la

vie de celui-ci n’était pas agréable. Il avait prétendu aimer

la reine, ce qui lui procurait des avantages, alors qu’en

réalité, il aimait une autre femme. Aussi offrit-il la bague

à un esclave, celui-là même à qui l’ange l’avait d’abord

donnée.

Dans ce petit récit où ironie et frustration se mêlent,

chaque personnage avait une image déformée de la vie.

Chacun était pris dans un tissu de soucis, et croyait

- comme Bouddha le pensait aussi - que la vie ne peut

être que malheureuse et que l’état idéal est de cesser d’être,

de connaître le Nirvana.

Nous avons l’assurance qu’il y a une autre vie, car,

même si nous ne pouvons pas le voir, il existe un Dieu

qui peut la donner.

Les chrétiens savent que Dieu demeure caché, bien qu’il

55

se soit révélé dans la Bible. Le mot « révélation » a deux

sens en latin : « découvrir », et « voiler à nouveau ». Les

chrétiens pressentent la gloire derrière le voile.

Les laquais sont souvent mieux habillés que les princes.

Pour la plupart des gens, ce qui est réel et palpable est

plus attirant qu’un Dieu invisible. C’est ainsi que naît

l’idolâtrie. Mais nous ne voulons pas nous laisser séduire

par la simple réalité, pour palpable et belle qu’elle soit.

Nous cherchons l’invisible qui a vêtu le visible avec tant

de splendeur.

Nous sommes heureux du peu que nous savons de lui.

Saint Bonaventure disait : *« Quod de Deo scire possumus,*

*quid non fit, non quid fit. »* Nous ne pouvons connaître

de Dieu que ce qu’il n’est pas, non ce qu’il est.

D’autres penseurs ont été amenés à la même conclu­

sion. Nicolas de Cusa disait : « L’intellect sait qu’il est

ignorant de Toi parce qu’il sait que Tu ne peux être connu,

à moins que l’inconnu puisse être connu, et l’invisible vu,

et l’inaccessible atteint. » Et encore : « Si quelqu’un vou­

lait énoncer un concept par lequel Tu puisses être com­

pris, je sais que ce concept ne serait pas de Toi, car tout

concept finit à la porte du paradis... De même, si quel­

qu’un voulant parler de Toi désirait trouver un moyen

pour Te faire comprendre, cet homme serait encore loin

de Toi... aussi loin que Tu es l’absolu au-dessus de tout

concept que l’homme puisse imaginer. »

Teerstegan écrivait: «Un Dieu que l’on comprend

n’est pas un Dieu. Vous ne devez pas donner sur lui des

explications si plausibles qu’elles chasseraient le mystère

qui vous entoure. »

Pascal écrivait : « Si seulement les athées voulaient au

moins apprendre la religion qu’ils combattent avant de la

combattre. Notre religion ne se vante pas d’avoir une vue

si claire de Dieu qu’elle le voie sans voile. Nous affirmons,

au contraire, que les hommes sont dans l’obscurité et loin

de Dieu, qu’il est caché à notre connaissance, que même

le nom qu’il a dans l’Écriture cache Dieu. Nous connais­

sons seulement en partie (1 Thess 6, 16). L’obscurité dans

laquelle se trouvent les athées et dont ils se plaignent à

l’Église confirme une affirmation de l’Église. »

Augustin, tandis qu’il arpentait la plage en méditant sur

son traité de la Trinité, s’impatientait parce qu’il ne parve­

nait pas à concevoir clairement une ligne de pensée qui

le harcelait. Tandis qu’il marchait, il remarqua un enfant

qui pleurait amèrement et, oubliant ses propres ennuis, il

s’arrêta pour lui demander la cause de ses larmes. L’enfant

répondit : « C’est parce que je ne peux déverser tout

l’océan dans ce trou que j’ai creusé dans le sable. » Le

saint avait la réponse qu’il cherchait : « Comment un

homme peut-il espérer comprendre la nature d’un Dieu

infini avec son esprit fini ? »

Bultmann, le théologien allemand bien connu écrivait :

« L’homme qui désire croire en Dieu, doit réaliser qu’il

ne possède rien sur quoi fonder sa foi. »

Le christianisme dit que Dieu est au-delà de nos percep­

tions finies. Ceux qui se plaignent de ne pouvoir tenir

Dieu dans leurs mains confirment notre dogme. Il est

donc aussi fou de nier l’existence de Dieu que de nier

l’existence d’un cerveau sous prétexte qu’il est impossible

de le sentir ou de le tenir dans nos mains.

Bien qu’aucun homme n’ait vu Dieu, tout vient de lui,

est pour lui, est en lui. Nous comprenons qu’il ne peut

entrer dans nos catégories rationnelles, ce qui peut expli­

quer pourquoi l’athéisme est si répandu. Mais le fait qu’un

être n’agit pas selon notre raison ne prouve pas qu’il

n’existe pas. Saint Paul parle audacieusement de la folie

de Dieu, mais sait qu’il est et il L’aime comme II est.

Il est toujours présent, même si beaucoup de ses enfants

meurent dans la douleur. Et les chrétiens sont fidèles

envers lui, même si apparemment il les oublie. Job dit :

*Même s’il me tue, je croirai encore en lui. Je sais que mon*

*rédempteur est vivant.* Il savait qu’il vaut mieux traiter

avec un Dieu aimé qu’avec un Dieu non aimé. Les êtres

humains eux-mêmes sont sensibles à l’amour. Mais la

57

différence est que Dieu *est* amour. Aussi, les chrétiens

aiment Dieu, non à cause de ce qu’ils peuvent obtenir de

lui — succès, dons, santé. Ils l’aiment pour ce qu il est.

Dans le film *Dieu est un monstre,* Ingrid Bergman

disait : «Je cherchais un Dieu qui m’aimât. C est seule­

ment quand je me suis vue dans la même situation que

celui qui disait sur la croix : Mon Dieu, mon Dieu, pour­

quoi m’as-tu abandonné, que j’ai su que Dieu existait. »

Dieu a montré à travers le Christ qu’il est amour, qu’il

se sacrifie lui-même et qu’il est impartial. Le chemin pour

le reconnaître n’est pas d’essayer - si souvent en vain -

d’obtenir quelque chose de lui, mais de renoncer à tout

ce qui n’est pas lui.

Il n’y a que quatre solutions au problème de l’origine

de l’univers :

1. La solution bouddhiste : l’univers est une illusion.

Ce qui ne résout pas le problème. Qui a créé l’illusion ?

Comment a-t-elle pu exister ? Comment se fait-il qu’il y

ait un esprit pour entretenir cette illusion, et - plus éton­

nant encore - un esprit assez grand pour découvrir que

l’univers est illusoire ?

1. Autre conception : l’univers est sorti spontanément

du néant. Mais le néant qui engendre un monde n’est pas

le néant.

1. L’univers a toujours existé. Mais cela serait contraire

à la seconde loi thermo-dynamique. Un tel univers aurait

dépéri en raison de la croissante entropie, et tout serait à

la même température parce que le rapport d’énergie inu­

tile à énergie utile est en constante progression.

1. L’univers a été créé. Il y a un Dieu, et, quand il l’a

voulu, quelque chose de lui a explosé dans ce que les

astronomes aiment appeler le « Big Bang » (grande déto­

nation) où la matière, l’espace, le temps, les lois physiques

elles-mêmes ont bondi dans l’être.

58

Nous savons aujourd’hui que l’univers n’a pas toujours

existé. On reconnaît qu’il a eu un commencement et qu’il

aura une fin. Comment cela se produira-t-il ?

Une harpe peut-elle exister sans un créateur ? Encore

moins le gazouillement d’un oiseau ? Les savants pensent

maintenant qu’ils pourront arriver à synthétiser un virus.

Ils croient qu’ils auront ainsi créé la vie à partir de particu­

les non vivantes. Mais leur affirmation ne tient pas. Pour

synthétiser la vie, ils ont besoin d’objets matériels, d’une

connaissance de la chimie et de la physique, et de la créati­

vité de l’homme. Sans ce dernier, rien ne pourrait être

réalisé. Les briques à elles seules ne peuvent constituer

une maison. Un architecte, un plan sont d’abord nécessai­

res.

La matière ordinaire comprend un mélange équilibré

de protons et d’électrons qui représentent les forces d’at­

traction et de répulsion. Ces particules s’équilibrent si

parfaitement que nous ne sentons pas les terribles forces

en travail.

Le professeur R. Feymann de l’institut Californien de

Technologie a écrit : « Si vous vous teniez debout à la

distance d’un bras de quelqu’un et que chacun de vous

ait 1 % de plus d’électrons que de protons, la force de

répulsion serait si terrible que cela suffirait pour soulever

un poids égal à celui de la terre. » Qui a équilibré si parfai­

tement ces particules ? Et comment pourrions-nous expli­

quer ce qui arrive dans la vie sans au moins postuler un

Dieu ?

Le darwinisme ne peut pas expliquer l’évolution. Quel

bénéfice l’évolution tire-t-elle de la belle musique ? Les

êtres peuvent vivre sans elle. Alors comment le canari,

l’alouette et le rossignol ont-ils surgi? Dans la nature,

comme dans la vie des hommes, on voit que de l’énergie

est consacrée à ce qui n’est pas nécessaire pour la survie

biologique.

Selon le darwinisme, la parole humaine est le résultat

de mutations dues au hasard. Mais pour qu’un homme

59

parle, de grands changements ont dû se produire simulta­

nément dans le cerveau, le cou, les mâchoires, la bouche,

la langue. Quelle est la probabilité d une telle coïncidence

fortuite ?

George Gallup, doyen des statisticiens américains, écri­

vait qu’il pouvait prouver Dieu statistiquement. Par

exemple, prenez le corps humain seul avec ses milliers de

vaisseaux sanguins. Quelqu’un prétendrait-il que le sys­

tème de communication des États-Unis a surgi spontané­

ment ? Cependant, ces vaisseaux sanguins avec leurs fonc­

tions bien ordonnées sont beaucoup plus sophistiquées.

La prétention que ce réseau corporel - pour ne mention­

ner que les systèmes humains - existe par hasard, est une

monstruosité au point de vue statistique. Un orme pro­

duit 295 362 quintillions, 11 136 quatrillions, 1 milliard

584 millions de graines, ce qui signifie six sextillions à la

quatrième génération, assez pour remplir le système

solaire rien qu’avec des ormes.

Une morue peut pondre 9 millions d’œufs. Dieu dit dans

la Bible : *Que les eaux grouillent d’un grouillement d’êtres*

*vivants* (Gen 1, 20). Dieu n’est pas moins beau révélé dans

la nature et la vie qu’il ne l’est dans les énoncés de la Bible.

Les forces, la matière et les lois dans les cieux sont comme

celles de notre planète. Des expériences faites sur la terre

donnent des renseignements sur les étoiles. Dieu a fait un

univers que nous sommes capables de comprendre. Eins­

tein disait : « La chose la plus incompréhensible dans l’uni­

vers, c’est qu’il soit compréhensible. » Dans son discours

à la remise du Prix Nobel 1969, Max Delbruck disait : « La

vérité, mes enfants, est que nous participons tous à un

spectacle de marionnettes, de pantins. Le plus important

dans un tel jeu est de conserver dans l’esprit l’idée de l’au­

teur. » Pascal remarquait très justement dans ses *Pensées :*

« La nature a certaines perfections pour montrer qu’elle

est l’image de Dieu, et certains défauts pour montrer qu’elle

n’est que son image. La nature est ainsi faite qu’elle révèle

partout un Dieu perdu. »

60

Alors, cherchons le Grand Dieu que nous avons perdu,

celui qui a fait de rien l’univers. Car il est significatif que

l’univers parle non seulement de Créateur, mais aussi du

néant d’où il a été tiré. Dans une cuillère à thé d’eau, il y

a approximativement autant de molécules qu’il y a de

cuillères à thé d’eau dans l’Atlantique. Aucune calcula­

trice fabriquée par l’homme ne pourrait calculer leur

nombre. D’autre part, si nous pouvions mélanger ensem­

ble autant d’atomes de fer qu’il y a d’habitants aux États-

Unis - environ deux cents millions - nous obtiendrions

une chaîne qui n’aurait pas plus de deux centimètres de

long. Si votre esprit rechigne à cela, considérez le fait que

l’atome peut être encore divisé et qu’il consiste principale­

ment en espace vide, exactement comme les molécules

qui sont faites d’atomes. Mais nous avons simplement

ouvert la porte à la complexité. Au milieu de notre siècle,

on pensait que l’atome était comme un système solaire :

au milieu, un noyau fait de protons et de neutrons, avec

des électrons tournoyant comme des planètés autour de

ce « soleil » nucléaire. Les protons, les neutrons et les

électrons en diverses combinaisons, dépendant de l’élé­

ment qu’elles constituaient, expliquaient tout le mystère

de la matière. L’atome - qui signifie en grec l’indivisible -

avait été divisé. Il semblait que nous avions épuisé là

notre recherche. Les trois constituants de l’atome étaient

fondamentaux et indivisibles.

Dix ans après, on découvrait environ cent autres parti­

cules élémentaires. Un véritable jardin zoologique de par­

ticules. A ce moment-là, deux savants de l’institut de

Technologie de Californie - Gell-Mann et Zweig - remar­

quaient qu’elles avaient toutes quelques types communs

que l’on pourrait mieux expliquer en supposant que les

entités, qui portent toujours le nom incorrect de particules

élémentaires, n’étaient pas du tout élémentaires. Elles doi­

vent leur diversité aux différentes combinaisons de cinq

plus petites choses appelées « quarks ». Actuellement, cel­

les-ci sont considérées comme les ultimes constituantes

61

de la matière. On a donné à chacune un nom, mais ce

n’est plus mésons ou leptons, comme pour les particules

« élémentaires ». Ces noms semblaient inadaptés à ces

nouvelles découvertes. Les noms donnés par des savants

aux quarks sont extraordinaires, pour ne pas dire davan­

tage : charme, vérité, beauté, couleur, parfum. Comme les

glaces à la crème, les quarks ont trois sortes de parfums.

Il y a également des antiquarks, comme pour chaque par­

ticule élémentaire il y a une antiparticule. Où est Dieu, il

y a aussi le démon ; sans un antichrist, il n’aurait pas pu

y avoir de Christ. Pour quelqu’un connaissant la physique

cela devrait s’expliquer de soi-même.

Gell-Mann et Zweig savaient beaucoup de choses au

sujet du quark - sauf s’il existait réellement. Postuler son

existence était très utile pour les opérations mathémati­

ques, exactement comme l’hypothèse « Dieu » explique

nombre de choses dans l’univers. Alors, pourquoi ne pas

partir d’une hypothèse ? Ces deux savants travaillaient

sur les quarks bien avant de savoir si c’était seulement

des fonctions mathématiques ou des entités réelles.

Aujourd’hui, il y a une preuve sans équivoque de leur

existence. Vous pouvez avoir une certitude sans équivo­

que de l’existence de Dieu. On a découvert dans l’espace

de nouveaux quasars et pulsars, et on peut entendre le

bruit de fond de l’univers, le bruit du « Big Bang » de la

création.

Eh bien ! tirons-en maintenant une analogie : il y a

beaucoup de non-croyants, beaucoup d’athées dans le

monde. Le mot vient du grec « a » qui remplace « non »

et « thée » qui vient de « théos », « Dieu ». L’athée est un

homme qui croit qu’il n’y a pas de Dieu. Mais jusqu’en

1960, tous les gens étaient a-quasariens et a-pulsariens.

Ces entités existaient certainement bien qu’ignorées de

tous. Puis elles ont été découvertes, et il n’y a plus de non-

croyants.

Vous pouvez aussi découvrir Dieu, et alors vous n’êtes

plus non-croyants.

62

Laplace - qui était un chrétien croyant - disait : « Je

n’ai pas besoin de l’hypothèse Dieu » pour expliquer l’uni­

vers tel qu’il était connu alors. Mais depuis cette époque,

il est devenu de plus en plus compliqué. Les atomes

« indivisibles » constitués de particules élémentaires, cel­

les-ci constituées de charme, beauté, vérité. La prochaine

question pour la science - non pour la théologie - sera

de dire ce que sont vérité, beauté, charme. Les chercheurs

pourraient regarder dans la Bible et trouver que ce sont

les anciens noms du Christ. Notre époque n’est plus celle

de Laplace. Nous avons besoin de l’hypothèse Dieu.

Il y a peu de distance entre la complexité de la nature

et son apparente intelligence. Maeterlinck écrivait dans

son *Intelligence des fleurs :* « Quand réussirons-nous à

construire un parachute aussi rigide, aussi fin et aussi sûr

que celui du pissenlit ?... Les différents développements

des fleurs par imprégnation, etc., suivent exactement la

ligne de nos inventions et de nos progrès. Une combinai­

son maladroite est remplacée par une plus simple... Il

semblerait vraiment que les idées viennent aux fleurs de

la même manière qu’à nous... Les fleurs tâtonnent dans

la même obscurité, rencontrent les mêmes obstacles. Elles

sembleraient posséder notre patience, notre persévérance,

notre égoïsme, la même intelligence variée et diversifiée,

presque les mêmes espoirs et les mêmes idéaux. Elles

combattent comme nous contre un grand entourage indif­

férent qui finit par les aider. » Mais de peur de nous laisser

emporter par l’enthousiasme de Maeterlinck, souvenons-

nous que l’homme doit jardiner les fleurs.

Dieu nous a fourni un monde inachevé pour que nous

puissions partager la joie de la création. Il a fait des riviè­

res pour que nous ayons à jeter des ponts. Il a donné des

forêts, des matières premières, des produits non terminés,

63

toutes sortes de possibilités pour nous de perfectionner

ce qu’il nous a donné. Mais l’homme peut seulement réa­

ménager. Il ne peut pas créer. Il n’y a qu un seul choix

réel laissé à l’homme qui réfléchit : ou nous vivons dans

un univers mort-né, avorté, absurde, dans lequel les

efforts de tous les hommes sont étouffés, se révèlent vains

et ne riment à rien, dans lequel même les efforts des athées

seront oubliés quand l’univers s’évanouira ; ou bien l’uni­

vers vient d’un Dieu prudent et a comme but un beau

royaume de paix, d’amour et de sérénité. Confronté à un

tel choix, seul le fou peut dire : « Il n’y a pas de Dieu. »

Alphonse de Liguori, dans son *Dialogue* entre un prêtre

chrétien et un croyant écrivait : « Les hommes, les ani­

maux, la mer, les montagnes, les plantes, etc., sont tous

certainement des créatures faites dans le temps qui ont

tiré leur existence d’un premier principe, car n’ayant pas

toujours existé, elles ne pouvaient s’être donné à elles-

mêmes cet être qu’elles n’avaient pas auparavant. Ce qui

n’existe pas ne peut rien faire. C’est pourquoi elles doivent

avoir obtenu leur existence de quelque autre source. Et

cette source doit avoir tiré son existence d’elle-même pen­

dant un passé sans commencement. Autrement, si elle

avait été produite par quelque autre chose, cela n’expli­

querait rien ; ce serait une créature comme toutes les

autres choses. Ce dont nous parlons est le premier prin­

cipe.

« Ce premier Principe, nous l’appelons Dieu ; et lui,

comme le seul qui tire son existence de lui-même, possède

toutes les perfections possibles. En effet, si on le suppose

ne dépendant de personne, il n’y aurait personne qui

pourrait partager avec lui des perfections qu’il possède ou

lui assigner son rôle ; car son rôle est de donner à toutes

choses leurs rôles respectifs et les perfections correspon­

dantes. Nous devons donc conclure qu’il est un Dieu

64

d’une infinie sagesse, qui connaît toutes choses présentes,

passées et à venir, les choses qui seront et les choses qui

sont possibles ; il est aussi un Dieu tout-puissant qui peut

faire tout ce qu’il veut ; il est le seul infiniment bon, étant

infiniment saint et juste... Si ce monde avait émergé de

la matière (seule) et qu’il soit venu à l’existence par les

pouvoirs qui appartiennent à cette matière, laquelle est

dépourvue d’esprit, alors nous pourrions dire que tout est

arrivé et continue d’arriver par hasard. Mais nous voyons

dans ce monde un ordre qui ne pourrait surgir avec tant

de beauté et de stabilité, ni être conservé ainsi, sans un

esprit infiniment sage. Nous voyons le soleil faisant logi­

quement sa course chaque année et chaque jour. Nous

voyons les animaux qui produisent toujours leur propre

espèce. Nous voyons les arbres qui portent toujours les

mêmes fruits et toujours aux mêmes saisons. Qui pourrait

croire, que le hasard, qui n’a pas d’esprit, aurait façonné

ce monde et y aurait maintenu un ordre stable ? Car son

maintien dans l’ordre a requis et continue de requérir une

grande intelligence.

« Ceux qui nient Dieu pourraient répondre que tout cet

ordre est le travail de la nature même du monde. La

réponse est que : ou la nature n’a pas d’esprit - et je répète

qu’une nature sans esprit n’aurait jamais pu produire ce

monde dont le façonnement demandait une très grande

intelligence - ; ou bien la nature (dont ils parlent) a un

pur, parfait esprit - et je réponds qu’une telle Nature est

ce Dieu lui-même qui a créé le monde et que nous ado­

rons. »

Liguori dit plus loin : « Qu’avons-nous dans l’esprit en

employant le mot Dieu ? Nous cherchons un être suprê­

mement parfait. Nous ne pouvons penser à rien de mieux.

Si Dieu doit être le suprême Seigneur de tout, il doit avoir

une sagesse sans bornes, une puissance sans bornes, et

toutes les autres perfections, et celles-ci doivent être toutes

infinies.

«Si nous voulons supposer qu’il y a de nombreux

65

dieux, ou ces dieux ne sont pas tous égaux, chacun indé­

pendant — ne dépendant pas d’un autre ; ou 1 un d eux est

suprême, indépendant, le plus parfait, et les autres dépen­

dent de lui, et sont donc moins parfaits. Si nous suppo­

sons qu’ils sont tous égaux et indépendants, nous devons

dire qu’aucun d’eux n’est le vrai Dieu ; car aucun d’eux

ne serait suprêmement parfait comme Dieu doit l’être.

Car, avant tout, comme nous le disions, être dieu signifie

être le plus élevé en perfection... Si Dieu est ce plus élevé,

il doit être l’unique et ne pas avoir d’égaux. Autrement,

si nous voulions admettre deux êtres suprêmes, aucun ne

saurait être suprême et donc aucun ne saurait être dieu...

C’est pourquoi Tertullien disait : “Si Dieu n’est pas un,

Dieu n’existe pas. Car pour qu’il soit vraiment Dieu, il

ne doit y avoir personne d’autre suprêmement grand ; car

si cela était, quelqu’un l’égalerait, et si quelqu’un l’égalait

il ne saurait être suprême” *(Contra-Marcionem, L. I, c. 3).*

En outre, s’il y avait plus d’un dieu (suprême), aucun de

ces dieux ne saurait être suprêmement puissant car si l’un

d’eux voulait faire quelque chose librement et sans être

gêné, alors ou les autres pourraient l’empêcher ou ils ne

le pourraient pas. S’ils pouvaient l’empêcher, il ne serait

pas suprêmement puissant. En outre, aucun ne pourrait

être toute sagesse et toute connaissance, savoir toutes cho­

ses, car si l’un d’eux ne pouvait cacher un secret, il ne

serait pas suprêmement puissant. D’autre part, s’il pou­

vait le cacher, les autres ne posséderaient pas toute la

connaissance.

« Plus encore, cette vérité qu’il y a un seul Dieu qui

régit le monde peut être détectée lorsqu’on voit ici-bas

une telle harmonie uniforme et constante... Ce qui nous

permet de percevoir qu’il y a un seul Souverain qui

ordonne tout. »

☆

Feuerbach, un des maîtres de Marx, déclarait que c’était

66

Luther qui l’avait conduit à cette étonnante intuition que

l’homme crée Dieu, comme il voudrait l’avoir, plutôt que

Dieu ait créé l’homme à son image. Feuerbach disait sou­

vent de lui-même avec humour : «Je suis Luther n° 2. »

Sa justification était l’affirmation de Luther que « la foi

est le créateur de la divinité ». Mais il omettait de citer

toute la remarque de Luther : « La foi est le créateur de

la divinité, non en sa personne, mais sur la terre. »

Le reflet du soleil sur un lac prouve l’existence du soleil.

De même, le reflet de Dieu dans un cœur humain paisible

prouve l’existence de Dieu. L’homme à travers son sys­

tème de pensées et de sentiments crée le Dieu intérieur,

exactement comme une certaine disposition des molécu­

les de la surface d’un lac crée un soleil parfaitement visible

dans l’eau. Mais ceci ne prouve pas, comme le conjonctu-

rait Feuerbach, la non-existence de Dieu.

C’est le Dieu réel qui a inspiré les plus grandes œuvres

de l’art et de la littérature. Qu’auraient été Dante, Michel

Ange, Raphaël et Bach s’il n’y avait pas eu de Dieu pour

leur inspirer leurs plus grandes réalisations et bénir les

œuvres consacrées à la gloire de son nom ? Lénine disait :

« Vous ne pouvez pas être communiste sans vous appro­

prier toutes ces richesses que l’humanité a élaborées»,

mais il n’incluait pas les richesses religieuses.

Un idéal n’est que le sens le plus profond d’une réalité

future. Et l’idéal de la religion, de l’union avec le Dieu

invisible, est l’anticipation de la réalité spirituelle. Lodge

concluait : « Nos plus hautes pensées sont vraisemblable­

ment celles qui sont le plus près de la réalité. Elles doivent

être des étapes vers la vérité, autrement elles ne nous

seraient pas venues, et n’auraient pas été reconnues

comme les plus hautes. »

Nous pouvons faire confiance à l’économie de la

nature. Elle ne gaspille jamais son matériel. Elle n’a pas

donné au bœuf dans les champs ou au poisson dans l’eau

des espérances au-delà de leurs limites. Pourquoi alors

aurait-elle prodigué à l’homme la richesse sans bornes de

67

l’espérance,’de l’aspiration spirituelle, de la foi ? Pouiquoi

un être fini demeurant dans le temps et dans 1 espace,

aurait-il pensé à inventer un être éternel ? Pourquoi 1 es­

prit des pécheurs aurait-il inventé une religion qui dit aux

hommes de ne pas pécher ?

La foi ne pourrait exister sans un Dieu qui l’accorde.

L’existence de la foi en un Dieu mystérieux est elle-même

un mystère, un miracle, car nombreux sont les facteurs

qui paraissent la contredire.

Pendant des siècles, les chrétiens ont chanté : « Jésus

conduira son armée de victoire en victoire », bien que

l’Église ait subi et continue de subir de terribles défaites.

Les chrétiens, alors qu’ils sont partagés en centaines de

dénominations qui toutes chantent : « Choisis de toutes

les nations, mais un sur toute la terre », affirment ainsi

une foi que la réalité contredit. Ils croient ce qui paraît

absurde à la raison, ce qui signifie que la foi elle-même

est une autre réalité, un autre moyen de connaissance que

la pensée.

La Bible appelle la foi une substance (Heb 11, 1). Elle

n’a pas besoin d’évidence. La foi est elle-même l’évidence

de l’existence de Dieu. Il n’y a pas d’autre voie pour expli­

quer pourquoi les hommes qui vivent dans un monde

mauvais croient en un Dieu bon. La foi, pas plus que

l’amour n’a besoin de connaissance garantie. Un Roméo

n’a pas besoin de preuve que Juliette répond bien à ce

qu’il lui faut. Juliette elle-même incarne la preuve.

Puisque l’œil a ses limites, la science a cherché de nou­

veaux moyens pour voir. La vision a été élargie par des

lentilles grossissantes, les rayons X, les microscopes élec­

troniques, etc. Nous assistons maintenant à l’explosion

d’un nouvel arsenal optique que les techniciens sont seuls

à comprendre. Par eux, nous voyons des réalités existant

au-delà de la capacité de l’œil. La foi n’est qu’un autre

moyen de voir plus loin ce que l’œil humain ne peut

atteindre. Par la foi, on voit le monde de Dieu.

Comme l’amour, la foi n’a pas besoin de formulation

68

scientifique. La science est-elle rejetée parce qu’une per­

sonne qui tombe amoureuse ne commence pas par peser

et par mesurer l’être aimé, ni ne s’enquiert de son groupe

sanguin, de son métabolisme de base, de l’équilibre de ses

hormones, des bactéries de ses intestins ? Laissons la

science médicale faire cela ! En christianisme, une théolo­

gie scientifique est inutile. Croyez simplement en Dieu,

sans permettre à la logique et à la science de poser des

questions savantes. Vous ne le regretterez jamais.

Lorsque j’étais dans une prison communiste, un officier

armé d’un bâton de caoutchouc me menaça : « N’essayez

pas de parler encore de Dieu dans la prison ou vous serez

battu. Quelle preuve avez-vous que Dieu existe ? » Je

répondis : « Il est difficile d’apporter des preuves à un

homme qui a un bâton à la main. Le bâton peut fendre

la tête qui contient la preuve. Laissez-moi vous demander

seulement une chose : moi-même, j’ai connu d’innombra­

bles athées qui, sur le point de mourir, regrettaient de ne

pas avoir cru et qui alors se repentaient. A leurs derniers

moments, ils criaient “Dieu” ou “Jésus” ou “Marie” ou

“Mahomet”. Pouvez-vous imaginer un croyant mourant

avec le regret d’avoir été croyant et implorant “Darwin !”,

“Marx !”, “Voltaire !”... “Venez et libérez-moi de la foi” ?

L’homme est mené par ses propres pensées. Mais sur

laquelle d’entre elles devrait-il compter? Comme toute

chose, la pensée a ses hauts et ses bas. Parfois, nous som­

mes sur les sommets, à d’autres moments dans les abîmes

ou simplement stupides. Donc nous devons faire

confiance à la pensée quand elle est dans sa meilleure

forme. Ce qui se produit dans ce que le philosophe alle­

mand Jaspers appelle “situations limites”, c’est-à-dire,

quand l’âme s’extasie en voyant la beauté ou cherche ins­

tamment des réponses lors d’un grand danger, comme

celui de passer dans un autre monde. Il n’y a pas d’athée

69

à ce moment-là. Quand un homme voit la mort appro­

cher, il est accablé par l’angoisse. Il entre dans le grand

mystère. Les croyants ne renoncent pas à la foi à ce

moment-là, mais les athées renoncent souvent à leur

incroyance, car il est juste de croire. »

Ce jour-là, je n’ai pas été battu.

☆

Je crois que Dieu est, et qu’il mérite toute notre

confiance. Je pense pour cela à un argument qui pourrait

susciter une réponse cocasse. La Bible se dit inspirée par

Dieu. Cependant, ce Dieu est très étrange. Il a inspiré aux

auteurs bibliques d’inclure dans leurs livres des chapitres

entiers contenant des murmures contre lui, comme s’il

invitait les hommes à se défouler en déversant leurs plain­

tes à son égard. Il suffit de lire Job 16, 11-14 ; le Psau­

me 88, Les Lamentations 3, et d’autres passages sembla­

bles de l’Écriture. Dans ces passages, il y a rarement un

mot pour défendre Dieu.

Voyons ces mots du prophète Jérémie (Lamentations 3,

1-16):

*Je suis l’homme qui a vu la misère*

*sous le bâton de sa fureur ;*

*c’est moi qu’il a conduit et fait marcher*

*dans les ténèbres et sans lumière ;*

*contre moi seul et sans cesse*

*il porte la main tout le jour.*

*Il a consumé ma chair et ma peau,*

*il a brisé mes os.*

*Il a bâti contre moi, il m’a investi*

*de peine et de misère ;*

*il m’a fait habiter dans les ténèbres*

*comme les morts à jamais.*

*Il m’a emmuré pour que je ne puisse sortir,*

*il a alourdi ma chaîne;*

*j’ai beau crier et implorer,*

70

*il ferme l’accès à ma prière ;*

*il a muré mes voies avec des pierres de taille,*

*il a bouleversé mes sentiers.*

*Il est pour moi un ours aux aguets,*

*un lion en embuscade ;*

*il a détourné mes voies et m’a mis en pièces,*

*il a fait de moi une désolation ;*

*il a bandé son arc et m’a placé*

*comme une cible pour sa flèche.*

*Il a percé mes reins*

*des fils de son carquois ;*

*je suis devenu la risée*

*de tout mon peuple,*

*leur chanson tout le jour ;*

*il m ’a rassasié d’amertume,*

*et m’a abreuvé d’absinthe.*

*Il a fait broyer*

*du gravier à mes dents,*

*m’a enfoncé dans la cendre.*

Voilà comment un prophète de Dieu se plaint. Il fait

de la propagande contre son Dieu, et Dieu à son tour

publie cela à travers le monde. Un Dieu qui permet à un

prophète dans son Livre Saint de le décrire comme quel­

qu’un qui *était pour moi un ours aux aguets, un lion en*

*embuscade* est sûrement digne de confiance. Il ne me

cachera pas la vérité.

Si vous savez peu d’autres choses sur Dieu, écoutez la

voix intérieure appelée conscience. C’est un avertisse­

ment signalant que quelqu’un regarde ce que vous faites.

Qui est ce quelqu’un ? La contrition est une des preuves

de l’existence de Dieu. Les athées aussi bien que les

croyants connaissent la douleur d’avoir commis le mal.

Devant qui s’accusent-ils ? A qui s’avouent-ils coupables ?

Ils ont aussi leurs moments de soulagement quand ils se

71

sentent pardonnés. Qui pardonne ? Un coup à la porte la

nuit implique la présence de quelqu un dehors dans le

noir. La conscience prouve l’existence de Dieu.

Nous croyons aux miracles. Comme les lois de la nature

reflètent les pensées ordinaires de Dieu, les miracles repré­

sentent ses pensées exceptionnelles. Il n’est pas donné à

tout le monde de percevoir les miracles, mais tout le

monde a remarqué des coïncidences étranges. Eh bien, les

coïncidences sont de petits miracles dans lesquels Dieu

reste anonyme.

Einstein rendait visite au père du célèbre violoniste

Yehudi Menuhin, qui donnait déjà des concerts bien qu’il

ne soit qu’un enfant de sept ans. Dans une discussion

avec le père, Einstein contesta l’existence de Dieu. L’en­

fant intervint :

- Monsieur Einstein, je vais prouver son existence.

- Très bien, je t’écoute, dit, amusé, le grand savant.

Yehudi prend alors son violon et joue à sa manière

unique et magistrale. Quand il s’arrête, Einstein dit :

- Il y a un Dieu, sinon comment cet enfant pourrait-il

jouer ainsi ?

Quant à ceux qui ne reconnaissent pas les miracles, les

simples faits de la nature et les complexités de leur esprit

et de leur âme devraient suffire pour les faire s’incliner

devant Dieu.

Mais qu’ils veillent à s’incliner devant le seul vrai Dieu.

Certaines religions ont d’étranges conceptions de Dieu.

Le *Rig Veda,* livre fondamental de la religion hindoue,

contient cette ambiguïté : « D’où cette création est-elle

issue, Dieu l’a-t-il faite ou ne l’a-t-il pas faite ? Lui qui est

le plus haut surintendant de ce monde au plus haut des

72

cieux, lui seul le sait, et peut-être lui-même ne le sait-il

pas. »

Dans les textes égyptiens inscrits à l’intérieur des sarco­

phages (2250-2280 avant J.-C.), Dieu dit de lui-même :

« Je suis le créateur de moi-même en ce que je me suis

formé moi-même suivant mon désir, et en accord avec

mon cœur. »

Le livre bouddhiste *Digha Neikaya* dit que Brahma

s’imagine être le créateur, quand, en fait, le monde est

venu à l’être par l’opération de la loi naturelle - exacte­

ment comme un coq croirait que le soleil se lève parce

qu’il chante. Les textes gnostiques des troisième et qua­

trième siècles contestent que le créateur soit bon et qu’il

sache beaucoup de choses.

Ce qui choque souvent, dans beaucoup d’autres reli­

gions, c’est le fait qu’un Dieu bon et tout-puissant per­

mette la souffrance. Cependant, nous considérons qu’il

est normal que nous ne soyons pas semblables à la pierre,

au blé, à l’oiseau, à l’animal ou à l’ange. Il y a des êtres

qui ne sont pas humains, exactement comme le ciel n’est

pas terrestre. Il est normal pour nous d’entretenir nos vies

aux dépens des plantes, des fleurs, des animaux. Nous

menons le type de vie que nous aimons, même si cela

attriste les anges et Dieu lui-même. Puis nous avons l’ef­

fronterie de prétendre que les autres êtres ne devraient

pas nous toucher !

Chaque être dans le monde est à la fois proie et préda­

teur. L’homme est le plus grand prédateur de tous, et n’en

éprouve pas de remords. De quel droit réclamerait-il de

ne pas devenir la proie d’un microbe qui le tuera, ou de

ne pas être écharpé par un animal sauvage sur qui il est

en train de tirer ?

Un loup qui mange mon mouton est méchant et mérite

d’être tué. Mais si le loup ne mange pas mon mouton,

c’est moi qui le mangerai et j’en remercierai même Dieu.

Il faut déraciner de nous l’idée d’un Dieu façonné d’après

*nos* besoins et *nos* convoitises. Quand Moïse lui

73

demanda : *« Quel est ton nom ? »,* il répondit. *« Mon nom*

*est : je suis celui qui suis. » Il n 'est* pas ce que *nous* voulons

qu’il soit ou que *nous* imaginons qu’il est. Il est ce qu *il*

est. Il n’a jamais choisi que d’être. Il n’a jamais cherché

ce qu’il devrait être. A la différence des hommes, il n’est

pas en querelle constante avec ce qu’il est. Il est ce qu’il

est dans la joie, avec sagesse et intelligence.

Cependant, le Très-Haut a ses limites. La Bible dit qu’il

ne peut mentir. Dieu merci pour cette restriction en Dieu !

Il a beaucoup d’autres choses qu’il ne peut faire. Il ne peut

se suicider. Il ne peut cesser de révéler ses attributs :

amour, puissance, justice, miséricorde. Sans eux, il serait

un Dieu sur lequel on ne pourrait pas compter, quelqu’un

qui changerait d’idée à tout moment. Il est soumis à la

nécessité, mais il veut la nécessité.

Un jour, tous nous devrons forcément mourir, mais

nous pouvons accueillir la mort tranquillement ou la

maudire. Dieu ne peut ni mentir ni mourir, il veut être

ce qu’il est.

☆

Il est plus facile d’aimer certaines personnes que d’ai­

mer Dieu. Vous pouvez trouver une excuse à une per­

sonne si elle fait quelque chose de mal. Quelle excuse

trouver à Dieu quand il permet que mon destin soit mal­

heureux ? Il n’a pas besoin d’excuse, car il est ce qu’il est

sans avoir choisi d’être ainsi. Finalement le croyant trou­

vera que ce qu’il est répond à tous les besoins humains,

maintenant et pour toujours. Il est seulement nécessaire

de se conformer à son Être et à ses plans, au lieu d’essayer

de le faire correspondre, lui, aux attentes humaines. Il sait

mieux que ses créatures de quoi elles ont besoin. Il nous

donne la même liberté que celle qu’il possède. *Tel il est,*

*tels aussi nous sommes en ce monde.* Nous pouvons être

son image.

Comme Paul, nous pouvons dire : *par la grâce de Dieu,*

74

*je suis ce que je suis,* libéré de tout jugement (1 Corin­

thiens 15,10). *L’homme spirituel n’est jugé par personne*

(1 Corinthiens 2,15). Chacun d’entre nous peut devenir

enfant de Dieu, avec les prérogatives qui lui reviennent.

On allègue que la science est contradiction avec la reli­

gion. Curieusement, Albert Einstein, le plus grand savant

de notre siècle, dont l’univers porte le nom, ne veut rien

entendre de cette contradiction.

Bien qu’Einstein soit certainement loin d’être un spé­

cialiste dans le domaine religieux, il suffit, pour notre

propos, de savoir qu’il était du côté de la religion. Il

disait : « En elle, l’individu prend conscience de la vanité

des désirs et des desseins humains tout comme de la

majesté et de l’ordre merveilleux qui se révèlent dans la

nature et dans le monde de la pensée. »

Il voulait que la science et l’art servent à éveiller et à

maintenir vivants ces sentiments chez l’homme. Il écri­

vait : « La religion cosmique est dans la recherche scienti­

fique l’impulsion la plus noble et la plus puissante qui

soit. Le sentiment du mystère est ce que l’homme peut

expérimenter de plus beau et de plus profond. Quelqu’un

qui ne l’aurait jamais ressenti me ferait l’effet d’un mort,

ou pour le moins, d’un aveugle... Connaître l’existence de

ce qui - pour nous - demeure impénétrable, des manifes­

tations de la raison la plus profonde et de la plus merveil­

leuse beauté auxquelles notre raison ne peut accéder que

dans sa forme la plus primitive, cela correspond à de

l’authentique religiosité... Il est certain qu’à la base de tout

travail scientifique poussé il y a une conception de la

rationalité et de l’intelligibilité du monde tenant au senti­

ment religieux.

«Ma religiosité consiste en une humble admiration

devant l’esprit infiniment supérieur qui se révèle dans la

75

parcelle de réalité que nous pouvons appréhender à 1 aide

de notre raison si faible et éphémère. »

Le savant russe Tsiolkovskii, que l’on considère comme

un précurseur dans le domaine des communications spatia­

les, a écrit : « La raison suprême qui a gouverné, gouverne

et gouvernera l’univers ne permet rien d’imparfait. »

La science ne peut pas être en contradiction avec la

religion parce que, de toutes les disciplines, c’est elle qui

sait le mieux combien elle sait peu.

Newton écrivait : « Je ne sais pas comment le monde

me perçoit, quant à moi, il me semble que je n’ai été qu’un

enfant jouant sur la plage et s’amusant ici et là à trouver

un caillou plus lisse ou une coquille plus polie, tandis que

le grand océan de la vérité qui s’étend devant moi reste

inconnu. »

Dire que la science contredit la religion équivaut à dire

qu’un enfant de trois ans qui joue sur la plage la contredit.

Où sont en fait les affirmations anti-religieuses de la

science ? Ce n’est pas avec la science que nous discutons,

mais avec les savants. Il n’y a pas à chercher loin pour

découvrir que dans les plus grandes questions scientifi­

ques, il y a autant de théories qu’il y a de membres dans

les académies. Et ceux qui acceptent la religion n’ont pas

le monopole des bévues, des erreurs de calcul ou d’un

dogmatisme à l’esprit étroit.

Lord Kelvin, président de la Royal Society au XIXe siè­

cle, déclarait : « Des machines volantes plus lourdes que

1 air, c’est impossible. » Il écrivait aussi avec beaucoup

d’assurance : « La radio n’a pas d’avenir » et « les

rayons X se révéleront être des supercheries. » Sir Roger

Woolley, qui a été un temps astronome royal de Grande-

Bretagne, déclarait en 1956 que le voyage dans l’espace

était pure folie.

Se tromper est une caractéristique humaine que le

temps couronne. « Je passerai sous silence les nouveaux

travaux et engins de guerre, dont l’invention a atteint ses

limites, et pour laquelle le perfectionnement desquels je

ne vois plus d’espoir», écrivait Sextus Julius Frontinus,

ingénieur, à l’empereur Vespasien, au Ier siècle. Winston

Churchill n’était pas plus doué de préscience lorsque en

1939 il déclarait : « L’énergie atomique pourrait être aussi

bonne que nos explosifs actuels. Mais il est peu probable

de pouvoir produire quelque chose de beaucoup plus dan­

gereux. »

Les critiques d’art ne se sont pas montrés plus clair­

voyants que les maîtres de la guerre. Au début du

XIXesiècle, John Hunt écrivait: «Dans ses portraits,

Rembrandt n’est pas comparable à notre peintre extraor­

dinairement doué, Mr. Rippingdale. » Dans le domaine

de la finance, l’administrateur-gérant du Fonds monétaire

international pronostiquait en 1959 que « vraisemblable­

ment, l’inflation mondiale est terminée ».

Certainement, aucune personne raisonnable n’en

concluerait que nous devions abandonner la science, l’art

et la finance. Les savants ne sont que des êtres minuscules

sur un infinitésimal grain de poussière dans l’univers. Par

contraste, il y a des « quasars » qui ont un diamètre de

millions de kilomètres, des milliers de fois plus grands

que la terre. Quant à la religion révélée par le créateur des

savants et des « quasars », elle reste indemne sans se sou­

cier du nombre de savants qui, depuis des milliers de

siècles, cherchent à la contredire.

Alors où est la science pure, non religieuse ? Einstein

dit dans *Comment je vois le monde : «* Nous avons beau­

coup de difficultés à nous représenter à nous-mêmes le

monde de l’expérience sans les lunettes de la vieille inter­

prétation solidement établie (ce qui signifie conceptuelle

mystico-religieuse). De plus, il y a la difficulté de notre

langage qui est obligé de travailler avec des mots qui sont

inséparablement liés à ces concepts primitifs (par exem­

ple, religieux). »

La science elle-même est en lien si étroit avec la pers­

pective religieuse que dire : la science contredit la religion,

équivaut à : la religion contredit la religion. Il est intéres-

77

sant de noter que Newton et le baron de Marchestown,

qui établit les logarithmes, ont tous deux publié des com­

mentaires sur le livre de l’Apocalypse.

La religion peut être très sereine dans son rapport avec

la science. Un jour qu’il rendait visite au cardinal Faulha-

ber, Einstein lui demanda : « Que feriez-vous, si les

mathématiques devaient prouver que votre foi est

fausse?» Le cardinal répondit: «J’attendrais que les

mathématiciens aient découvert leur erreur de calcul. »

Supposons que la science contredise la religion : serait-il

alors incompatible d’accepter les deux ? Mais pourquoi

faut-il être conséquent? La science elle-même a cessé

d’être conséquente ; en effet, elle enseigne l’inconsé­

quence. Werner Heisenberg dit dans *Steps over thefrontier*

*(Des pas au-delà des frontières) :* « On peut probablement

dire qu’en général, dans l’histoire de la pensée humaine,

nous avons obtenu les développements les plus fructueux

là où deux manières différentes de penser se rencon­

traient. Ces différentes manières de penser peuvent avoir

leurs racines dans différents domaines de la culture

humaine ou dans différentes époques, dans des environ­

nements culturels différents, ou des traditions religieuses

différentes. Si seulement elles se rencontrent réellement,

si elles entrent en contact les unes avec les autres au moins

assez pour qu’une influence réciproque se produise, nous

pourrons espérer que de nouveaux et intéressants déve­

loppements suivront. »

L’atome est considéré, selon la nécessité, à la fois

comme une particule et comme une onde. Personne n’a

jamais vu ni localisé un atome. L’atome peut être com­

paré à un point, qui est une entité sans dimension. Un

savant vit sur deux niveaux. Dans son laboratoire, le

monde qu’il étudie est un tourbillon d’atomes, protons,

électrons, neutrons. Sa femme est aussi un ensemble de

ces choses qui certainement n’inspirent pas l’amour.

Cependant, une fois à la maison, il oublie la science, et

sa femme devient la partenaire qu’il chérit plus que tout.

78

Un savant n’a pas non plus à être scientifique dans sa

vie spirituelle. Au laboratoire, il peut rechercher la consti­

tution de la matière, et, à l’église, il peut adorer l’esprit

d’amour qui gouverne l’univers.

La science a abandonné la revendication de la cohérence.

Abandonnons-la dans les autres domaines. Un cœur peut

mélanger le Dieu à visage humain révéré dans la religion

de tous les jours avec les sublimes concepts métaphysiques

sur le Dieu insondable. Nous pouvons aussi avoir des attitu­

des morales contradictoires inspirées par l’amour.

La vérité repose sur un tabouret à quatre pieds dont la

science représente seulement un pied. Les autres sont la

raison, la foi et l’intuition. La vérité tire aussi ses sources

de l’imagination et de la perspicacité. Aussi ne sommes-nous

pas très bouleversés si, pour un temps, l’une ou l’autre bran­

che de la science paraît contredire la religion. Elle augmen­

tera en connaissance et finira par savoir mieux.

Dans l’Antiquité et dans le haut Moyen-Âge, les hom­

mes étaient loin de connaître ce qu’il savent à présent sur

l’humanité et le cosmos. Ils ignoraient comment était la

serrure, mais possédaient la clé, qui est Dieu. A présent,

beaucoup ont d’excellentes descriptions de la serrure,

mais ils ont perdu la clé. La vraie solution est l’union

entre la religion et la science. Nous devrions posséder la

serrure *et* la clé.

Il est vrai que la science avance... Mais en fait, elle

découvre ce qui a été écrit il y a des centaines ou des

milliers d’années dans la Bible. Donnons juste un exem­

ple : l’évangéliste Jean avait prédit, au chapitre 21 de

l’Apocalypse, qu’une cité, appelée Jérusalem céleste, d’en­

viron 2 500 km de hauteur, de largeur et de profondeur,

descendrait sur la terre. Pendant de nombreuses années,

la science a nié cette possibilité. A présent, nous lançons

des laboratoires spatiaux depuis notre minuscule planète,

et parlons sérieusement de « cités » de l’espace. Le livre

écrit par un pêcheur sans culture, deux mille ans aupara­

vant, était science parce qu’il était religieux.

79

2

QU’EST-CE QUE DIEU ?

Supposons donc que Dieu existe. Très bien, mais qui

est-il ? Qu’est-il ? Que pensons-nous lorsque nous disons

« Dieu »?

Une seule réponse est possible à ces questions : Dieu

est Dieu. Toute description de Dieu est simplement une

description de lui, et n’est pas Dieu. Toute énumération

des qualités de Dieu est une énumération de ses qualités,

et n’est pas Dieu. Le nom « Dieu » n’est pas Dieu, pas

plus que je ne suis pas simplement mon nom ou appella­

tion. Seul Dieu est Dieu.

Puisque Dieu est au-delà de toute nature, tout exposé

fait sur lui avec des mots applicables à d’autres natures

acquiert un sens différent. Ce qu’un prisonnier et un mil­

lionnaire appellent bonne nourriture sont deux choses

différentes. Une symphonie de Beethoven n’est pas une

bonne musique pour un primitif.

Comment Dieu est-il? Dans la Bible, il est écrit *qu’il*

*est comme une pierre de jaspe et de coraline* (Apoc 4, 3).

Si vous demandez pourquoi il est décrit comme étant une

pierre, la réponse exacte est que si une autre comparaison

avait été utilisée, vous auriez posé la même question.

Dans la Bible, Dieu est appelé un *homme,* un *guerrier,*

un *époux.* Il est comparé à un *lion lorsqu’il rugit,* etc., ceci

afin de nous montrer que Dieu ne peut être compris à la

ressemblance de quoi que ce soit.

Dans *Exodus Rabbah,* on nous apprend que quelqu’un

a demandé à Rabbi Yeshua ben Perachiah pourquoi Dieu

avait choisi de parler à Moïse à partir d’un buisson. Il

répondit : « Tout ce que Dieu fait peut être matière à

question, mais je ne vous laisserai pas sans réponse. Dieu

80

a choisi le pauvre petit buisson pour vous enseigner qu’il

n’y a pas un endroit sur la terre où il ne puisse être présent,

pas même un buisson. »

Selon la Bible, Dieu passe par différentes phases. Il peut

se réveiller, s’élever lui-même, retourner en haut (d’où ?)

chanter, crier, bénir, maudire. *Notre Dieu, il est dans les*

*deux ; tout ce qui lui plaît, il le fait* (Ps 115, 3).

Nous ne pouvons mettre en mots ce qu’il est réellement,

car tout ce que nous pourrions dire, c’est qu’il est au

centre, tandis que notre existence est à la périphérie. Le

centre d’un cercle ne peut être dessiné, car le centre réel

est en fait le centre du point qu’on dessine. Il est écrit

dans la Bible que l’homme ne devait pas manger du fruit

de l’arbre du milieu du jardin du paradis. Pouvez-vous

planter un arbre dans « le milieu » ? Le milieu sera tou­

jours dans le milieu même du plus petit endroit où quel­

qu’un plante un arbre. Nous vivons tous à l’extérieur du

milieu.

Thomas d’Aquin, dans son livre *Sentences* a été le pre­

mier à utiliser l’expression « attributs de Dieu ». Dieu a

été appelé bon, juste, puissant, etc. Tous ces noms appli­

qués à Dieu signifient une seule et même chose, mais sous

de nombreuses formes, afin que notre raison limitée

puisse le saisir de multiples manières.

Luther a essayé de répondre à la question : « Qu’est-ce

que cela signifie d’avoir un Dieu ? » ou « Qu’est Dieu ? » :

« Un Dieu est celui de qui vous pouvez atteindre et espé­

rer tout ce qui est bon, et en qui vous cherchez refuge

dans toutes sortes de besoins. Donc, avoir un Dieu ne

signifie rien de plus que croire en lui et lui faire confiance

de tout cœur. Seule la manière dont je fais confiance et

crois en mon cœur détermine si j’ai un Dieu ou une idole.

Si votre foi et votre confiance sont authentiques et droites,

vous avez votre vrai Dieu. De la même manière, si votre

confiance est fausse et injuste, le vrai Dieu n’est pas là,

car les deux - foi et Dieu - vont ensemble. Celui auquel

vous attachez votre cœur et en lequel vous vous confiez

81

est réellement votre Dieu. « Ceci n’est pas vraiment une

définition, car nous connaissons trop peu Dieu pour le

définir. » Un Dieu défini est un Dieu fini.

Nous n’avons pas vu Dieu, mais nous voyons la beauté

et la sagesse dans sa création, qualités qu il n aurait pu

communiquer si elles n’avaient pas fait partie de lui. Nous

sommes satisfaits du peu que nous connaissons. Luther

écrivait : « Celui qui croit que Dieu est courroucé a un

Dieu courroucé ; mais celui qui croit que Dieu est aimant

a un Dieu aimant. L’homme a ce qu’il croit. » Si un

homme peut se comporter de différentes manières, Dieu

encore plus. Il peut mener l’homme dans la lumière, ou

le faire marcher dans les ténèbres (Lamentations 3, 5).

Sans avoir besoin de raisonner beaucoup sur Dieu, nous

percevons ces choses par la foi, et ainsi nous sommes

satisfaits. Pourquoi devrions-nous penser à Dieu ? Un

protozoaire devrait-il penser à l’homme ? S’il avait le

moindre bout d’esprit, il saurait que sa conception de

l’homme ne peut être que fausse. Mon fils, qui avait alors

cinq ans, me demandait un jour : « Que pourrais-je bien

faire ? Je m’ennuie. » Je lui répondis : « Pense à Dieu. »

Il me dit : « Pourquoi devrais-je penser à Dieu avec ma

petite tête ? Laisse-le penser à moi avec sa grande tête. »

Nous sommes satisfaits du peu qui nous est accordé par

la foi.

La Bible dit que pour Dieu, un jour est comme mille

ans, et mille ans comme un jour. C’est parce qu’il vit dans

l’éternité. De même, dans un état d’a-pesanteur, un

gramme est comme mille kilogrammes. Un jour, le temps

ne sera plus pour nous. Nous serons avec Dieu. Alors,

nous comprendrons. Jusqu’à ce moment-là, ne l’importu­

nons pas avec des questions, surtout avec tous nos « pour­

quoi » et nos « parce que ». Puisque le monde de Dieu

est sans fin, il ne peut se diviser aisément en causes et en

effets. La question « pourquoi » appartient à un autre

domaine, et demeure donc sans réponse.

Au lieu de vous engager dans toutes ces spéculations,

82

croyons simplement. Dieu s’est révélé comme amour.

C’est vrai qu’il s’est aussi révélé comme le juge de tous,

ce qui prouve seulement qu’il est bon pour les pécheurs

de croire. Mais un des attributs de Dieu révélé dans la

Bible (Jonas 4, 2) est qu’il se repent du mal. C’est pour­

quoi, les pécheurs qui croient en lui peuvent être confiants

sachant que ses menaces de châtiment ne sont pas abso­

lues.

Au lieu de scruter des profondeurs insondables,

essayons de faire confiance à Dieu. Il devrait être possible

de découvrir comment est Dieu en regardant un croyant,

à la fois extérieurement et intérieurement. Cherchez la

personne qui est le plus semblable à Dieu - comme lui

serait s’il était sur terre - et vous saurez quelque chose de

ce qu’il est. Beaucoup ont cherché Dieu dans le ciel. Ils

ont échoué. Comment pouvez-vous réussir si vous cher­

chez quelqu’un dont vous ne connaissez ni le nom, ni le

visage, ni la maison ? Dieu vit sous divers aspects et sous

différents noms, comme quelqu’un qui ne désire pas être

découvert. Personne ne l’a jamais vu. Nous n’avons ni sa

photo, ni ses empreintes digitales. Son ancien temple de

Jérusalem n’existe plus ; de même, l’Église primitive où

tous les croyants ne faisaient qu’un cœur et qu’une âme.

Il n’y a pas la plus petite possibilité de trouver un tel Dieu.

Mais, lui, nous trouve, et il nous incite à naître de nou­

veau et à commencer une vie nouvelle, comme celle qu’il

mènerait s’il était sur la terre. Un enfant fit un jour un

dessin de Dieu. On le gronda : « Allons, c’est stupide ! On

ne connaît pas Dieu. » Il répondit simplement : « Quand

j’aurai terminé le dessin, on le connaîtra. »

Le Dieu invisible devient visible en ceux qui, par la foi,

*sont transformés en son image, allant de gloire en gloire*

(2 Cor 3, 18). Notre ressemblance avec Dieu réside dans

le fait que nous sommes aussi des créateurs. Tout homme

crée pour lui-même son entourage, le monde dans lequel

il vit, comme le ver à soie file son propre cocon. L’homme

est le créateur d’un monde bon ou mauvais. Celui qui a

83

la foi crée le meilleur monde, un ciel. Dans ce monde,

avec ses beautés et ses plaisirs, on peut être grisé de joie.

Si la création de Dieu est délectable, combien plus Dieu

lui-même, qui embrasse le charme de toute la création !

Et si la vie créée est bonne, combien plus son créateur,

lui qui a accordé à l’homme le pouvoir de créer ! Et si le

salut est bon, combien plus celui qui l’offre ! Donc,

aimons le Seul Bien qui suffit, dans lequel tout ce qui est

bon se trouve contenu. En hébreu, il est appelé *El-*

*Shaddai,* le Dieu qui suffit. Qui écartera-t-il de son

amour ? En vivant avec lui, nous jouissons de toutes les

joies de Dieu et de ses créatures. Toute joie qui n’est pas

en Dieu n’est pas pleine, car il n’y a pas de joie parfaite

en dehors de lui.

Il est seulement nécessaire d’avoir le vrai Dieu, le Dieu

qui est ce qu’il est, non ce que nos « moi » capricieux

aimeraient qu’il soit dans nos moments de folie. En

Chine, il y a des tribus qui placent des postes de télévision

devant les statues de leurs dieux pour les divertir, mais

qui mettent aussi ces dieux au rebut quand ceux-ci n’exau­

cent pas leurs prières. Le vrai Dieu demeure à des hau­

teurs inaccessibles, et le reconnaître dans toute sa splen­

deur donne une joie inexprimable.

L’expérience peut permettre d’atteindre la vérité scien­

tifique, la vérité sur l’humanité. Mais on ne peut prouver

en laboratoire, que Dieu est bonté et refuge en temps

d’affliction. Une vie sainte est nécessaire pour convaincre

les hommes qu’il est vérité.

Dans la Bible, Dieu est décrit comme ayant des ailes,

son vol a un but. Il a un plan à réaliser. Donc les vies

sans but ne peuvent le représenter. Mais celui dont le but

est de devenir saint découvrira que sa vie parle aux hom­

mes des desseins de Dieu. Il faudrait que nous ayons un

but, et que ce soit le plus haut. En tant que chrétiens

84

attendant la seconde venue du Christ, nous avons la pro­

messe que *quand il viendra, nous lui serons semblables* (1

Jean 3, 2). Ayant une telle promesse, il serait stupide

d’accepter moins, comme d’être un grand saint, ou un

génie, ou un ange.

D’illustres docteurs du christianisme, tels Origène,

Athanase, Grégoire de Nazianze, et autres, parlent de la

*Theopoiesis* (devenir Dieu) de l’homme à travers le

Christ. Le Christ, le fils éternel Dieu, a reçu sa plénitude

à travers son incarnation. Ce n’a pas été seulement un

événement historique limité, mais cela établissait une

connection permanente avec l’humanité. Quant à nous,

nous pouvons établir une connexion permanente avec lui

par le repentir, la foi, le baptême, la Sainte Commu­

nion.

Cela est certain, mais même si ce n’était qu’une mince

possibilité, elle en vaudrait la peine. Si j’étais invité à

jouer dans une loterie dont le ticket coûterait une vie

terrestre pleine de peine et de fardeaux, mais qui offrirait

la chance de gagner la vie étemelle au paradis, l’investisse­

ment en vaudrait la peine. Or, nous n’avons pas à jouer ;

nous marchons dans la certitude de la foi.

Les diamants et autres joyaux de prix sont gardés en

sûreté et exposés seulement en de rares occasions et avec

grand soin. Sont-ils moins réels, parce qu’ils sont gardés

secrets ? La foi aussi a ses mystères. La serrure qui assure

sa sécurité se trouve dans les paroles de Jésus qui disait :

*Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré, ne jetez pas vos*

*perles devant les porcs, de crainte qu’ils ne les piétinent,*

*puis se retournent contre vous pour vous déchirer* (Mat 7,

6).

Même dans ce livre, je pourrais commettre la faute

d’aller trop loin. Mais mon amour pour les athées, et mon

désir de les voir accéder au salut m’ont fait faire ce qui

85

n’est pas permis : parler de l’inexprimable et expliquer

l’inexplicable. J’ai déjà parlé d’un certain Uzza qui mou­

rut parce qu’il avait pensé qu’il devait retenir de ses mains

un objet sacré intouchable. Dieu n’a pas besoin d’être

défendu. C’est mon zèle et mon impatience de vous voir

aux côtés de Dieu qui me poussent à écrire ces lignes.

3

DIEU EST TRINITÉ

Quand on demandait à Luther ce que Dieu faisait avant

la création, il répondait sèchement : « Dieu était assis

dans une forêt et coupait des baguettes pour battre ceux

qui posent des questions stupides. » Évidemment, il ne

disait pas cela sérieusement. La seule chose que nous

sachions sur Dieu avant qu’il créât est ce qu’il a révélé

lui-même : qu’il avait un fils qu’il aimait et revêtait de

gloire (Jean 17, 5) ; et que le Saint-Esprit procédait de tous

deux. C’est ce que nous appelons la Trinité.

D’autres systèmes de pensée antérieurs au christia­

nisme ont connu Dieu comme Trinité. Les hindous le

connaissaient comme Brahma, Vichnou et Çiva - créa­

teur, protecteur et destructeur. Aristote écrivait : « La

trinité comprend un commencement, un milieu et une

fin, et il est donc un moyen d’exprimer l’idée d’accomplis­

sement. Il nous fournit aussi une forme fondamentale

pour les relations dans l’espace. » Toutefois, en christia­

nisme, le concept de Trinité est beaucoup plus élaboré.

Dieu est bonté suprême. Son nom même, « Dieu » évo­

que un être auquel on ne peut imaginer quelqu’un de

supérieur. Puisqu’il est bon, il doit manifester de l’amour.

Personne ne manifeste de l’amour s’il n’aime que lui-

même. Si Dieu est amour, il y a toujours eu l’aimant,

l’aimé et l’amour : il doit avoir été Trinité avant la créa­

tion.

Un être ne peut avoir un amour extrême que pour un

égal. Une personne ne peut aimer un chat comme elle

aime un compagnon. Dans la Trinité, la personne aimée

doit être égale au Père. Dieu ne serait pas parfait s’il ne

partageait pas avec un autre toute sa gloire. Mais il y a

87

quelque chose de plus grand et de plus exaltant que d ai­

mer seulement une autre personne ; c est de partager cet

amour réciproque avec un autre, afin que chacun partage

l’amour qu’il donne et l’amour qu il reçoit. De nouveau,

les deux communiqueraient leur gloire au troisième, et

les trois doivent être égaux. La douceur d’aimer et d’être

aimé doit être partagée par les deux avec la troisième

personne qui, à son tour, partage tout son amour. Il faut

être trois pour personnifier et communiquer l’amour par­

fait. C’est là le seul concept acceptable de Dieu.

Dieu doit être Trinité. Un concept est une image de

son objet. Quand le Père pense à sa nature divine, il pense

parfaitement. Cette idée de lui, le *Logos* (Verbe), comme

on l’appelle en grec, exprime complètement la nature de

Dieu. Le Père et le Fils s’aiment l’un l’autre parfaitement.

Saint Bernard de Clairvaux disait que le Saint-Esprit est

un baiser entre le Père et le Fils. Dire cela est le maximum

que nous puissions dire sur Dieu. Nous ne connaissons

pas la structure d’un atome. Comment pouvons-nous

connaître les détails sur la Trinité ?

Dieu est un, dit la Bible hébraïque. Un est Dieu, dit le

grec original du Nouveau Testament. Dieu est *unissime.*

L’astronomie a montré qu’il y a de nombreux soleils, mais

il ne peut y avoir beaucoup de dieux. Toutefois, l’unité

n’exclut pas la Trinité. Il n’est pas vrai que un ne peut

être égal à trois. Par exemple, il y a des spores de champi­

gnons et des micro-organismes qui, mus par des puissan­

ces invisibles, se réunissent pour former une plasmodie

de nombreuses cellules différentes qui agissent comme *un*

organisme.

☆

Parler d’unité n’implique pas qu’il n’y ait pas de tension

entre les Personnes de la Trinité. S’il n’y avait pas de

tension, pourquoi l’amour serait-il nécessaire ? L’amour

est comme un pont entre les différences. S’il n’y avait pas

88

de différences, pourquoi la question de l’unité entre les

Personnes de la Trinité serait-elle importante? L’unité

n’est à établir que là où il y a individualité.

Jésus, lé Fils de Dieu, priait son Père à Gethsémani que

la coupe amère de la crucifixion soit éloignée de lui. Mais

le Père n’a pas répondu au désir de son Fils. Le prophète

Isaïe écrivait : *Il a plu au Père de l’écraser* (Isaïe 50, 10).

Après sa résurrection, Jésus dit à ses disciples que le Saint-

Esprit ne descendrait pas sur eux tant que, lui, Jésus,

n’aurait pas quitté la terre. C’est comme si les deux s’évi­

taient ; impression sûrement fausse.

La crucifixion du Fils de Dieu sur la terre du Père a été

l’évènement le plus dramatique de l’histoire. Jésus, dans

son agonie sur la croix, criait : *Mon Dieu, mon Dieu, pour­*

*quoi m’as-tu abandonné?* Mais dans cette extrémité,

l’amour et l’unité entre les deux étaient accrues, comme

en témoignent les paroles suivantes de Jésus : *Père, entre*

*tes mains, je remets mon esprit.*

Père, Fils et Saint-Esprit sont égaux, mais non identi­

ques. Il y a une différence entre « rempli de Dieu », « rem­

pli du Christ », et « rempli de l’Esprit ». Une personne

remplie de Dieu embrasse l’univers entier. Dans une per­

sonne remplie du Christ, ce n’est pas simplement Dieu

qui est un, mais Dieu plus l’homme sont un. Tandis que

Dieu est pure unité, le Christ est l’intermédiaire entre

deux parties. Angélus Silesius écrivait: «Dieu sans

l’homme n’est pas un. » La personne remplie du Christ a

ses limites historiques. Elle est liée à un épisode de l’exis­

tence de la terre : la vie du Christ.

Après sa résurrection, il demanda à deux disciples qui

allaient vers Emmaüs : *Qu’est-il arrivé à Jérusalem ces*

*derniers jours ?* Beaucoup de choses étaient arrivées. Les

vents avaient soufflé, la nature avait été bouleversée, il y

avait eu un tremblement de terre, une obscurité sinistre

avait enveloppé le pays. Des enfants étaient nés, des gens

étaient morts, des hommes avaient travaillé dans leur

boutique, des femmes avaient préparé les repas. Jérusa­

89

lem avait été remplie de visiteurs, tous engagés dans ces

événements. Mais ces disciples étaient remplis du Christ.

Aussi, interrogés sur ce qui s’était passé à Jérusalem, ils

ne parlent que de ce qui était arrivé à Jésus.

Le Christ est un être constitué de nombreux individus.

La Bible dit que chaque croyant est un membre de son

corps. Ainsi Dieu est une nature en trois Personnes, et

tout chrétien est un de ses points de conscience.

L’homme rempli du Saint-Esprit n’est absorbé que par

les choses du Saint-Esprit. La Bible parle de sa marche

vers la lumière en montrant les fruits de l’Esprit : amour,

joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans

les autres, douceur, maîtrise de soi. Contre de telles cho­

ses, il n’y a pas de loi, écrit saint Paul (Eph 5, 8-9 ; Gai

5, 22-23).

*Dieu créa l’homme à son image... homme et femme il*

*les créa* (Gen 1, 27). Il est la source de ce qui est le plus

haut et le meilleur dans la femme aussi bien que dans

l’homme. Dieu a doté chacun de caractéristiques propres.

Dans l’épître de saint Jacques (1, 18), le mot grec *apegne-*

*seu -* enfanter - est employé par Dieu, bien que dans cette

langue ce mot soit strictement utilisé en référence à la

mère. Ici, nous avons une expression féminine pour Dieu.

Il est un Père, mais pas seulement un Père. Le prophète

Isaïe (49, 15) compare Dieu à une mère dans ces paroles

inoubliables : *Une femme oublie-t-elle son petit enfant,*

*est-elle sans pitié pour le fruit de ses entrailles ? Même si*

*les femmes oubliaient, moi je ne t’oublierai pas.*

90

4

AVANTAGES DE CROIRE

La foi en Dieu change complètement l’attitude d’un

homme tant à l’égard de la vie que de la mort.

Dans la Grèce antique les Spartiates étranglaient leurs

enfants peu vigoureux. Nietzsche, qui devint le philoso­

phe favori de Hitler et de Mussolini, s’en prenait aux

hôpitaux et aux orphelinats. Hegel disait que les hommes

ont un droit indiscutable à mettre fin à la souffrance par

la mort. Aujourd’hui, le sujet de l’euthanasie est très à

l’ordre du jour. S’il pouvait être prouvé que l’univers est

sans Dieu, Nietzsche et Hegel auraient raison.

Dans ma jeunesse, j’étais très sûr qu’il n’y avait pas de

Dieu, mais cela m’attristait. Je souhaitais qu’il y eût un

Dieu et je considérais comme un malheur qu’il n’en exis­

tât pas. La raison de cela, je la découvris plus tard : c’est

qu’une personne qui sait que Dieu existe, se sent à l’abri,

protégée. Dans la Bible, le nom de la montagne de Dieu

est *Sion* qui signifie justement « abri ».

Selon le degré avec lequel les athées ressentent eux-aussi

ce sentiment d’être protégés, ils sont inconsciemment

tournés vers Dieu et le désirent. Mais ils n’ont pas les

nombreuses et grandes grâces surnaturelles que procure

la foi. La foi, sans laquelle il est impossible de plaire à

Dieu et de jouir de la communion avec ses autres enfants,

marque le début du salut de l’homme. La foi en Dieu fait

entrer dans le royaume du pardon.

Un individu adulte qui meurt sans foi ne peut être

sauvé, selon la loi ordinaire de Dieu ; il se livre lui-même

au feu de l’enfer. Par contre, avec la foi en Dieu, il jouit

de la paix de l’esprit et des réponses à ses nombreuses

questions sur le sens de la vie, de ce qui vient après.

91

Quand il a fait une fois l’expérience de ce que signifie

croire en un Dieu bon, son désespoir disparaît complète­

ment. En effet, pour un croyant, désespérer est un péché,

car il apprend à accepter sa vie telle qu elle est, sachant

que derrière l’obscurité inconnue, Dieu se tient dans 1 om­

bre, veillant sur les siens.

La croyance en ce Dieu bon dispose à le louer continuel­

lement, et le mécontentement devant les malheurs de la

vie fond comme la rosée du matin. Les peines sont permi­

ses par un Père sage et bienveillant que nous ne pouvons

pas comprendre actuellement. C’est tout.

En croyant en Dieu, un homme du rang le moins élevé,

bien que méprisé par les autres hommes, sait qu’il est

respecté par l’Être le plus haut dans l’univers, et donc

qu’il peut conserver l’estime de lui-même.

En croyant en Dieu, un homme sait que son prochain

est comme lui créature de Dieu. Donc qu’il a aussi un

titre à être aimé et respecté. Personne ne pourrait nous

persuader que « tous les hommes descendent du singe ;

par conséquent aimons-nous les uns les autres ». Staline,

admirateur de Darwin, tirait la conclusion logique de son

livre : « L’homme est le résultat d’une féroce bataille pour

la survie contre les autres espèces. Dans cette bataille, le

plus impitoyable a survécu. Aussi qu’on me laisse être

sans pitié. » La foi en un Dieu d’amour, notre commun

créateur, est la condition de notre amour les uns pour les

autres. La foi en ce Dieu rend vertueux.

On raconte qu’une femme pécheresse voulut entraîner

Ephrem à la prostitution. Pressentant ses mauvaises

intentions, le saint lui dit :

- Viens avec moi.

Quand ils furent parvenus à un endroit où il y avait

beaucoup de monde, il lui dit :

- Maintenant, tu peux faire ce que tu veux.

-J’aurais honte de faire cela devant tant de monde,

répondit-elle.

- Si nous avons honte devant les hommes, combien

92

plus devrions-nous être honteux devant Dieu qui voit

même les choses cachées dans l’obscurité, répartit

Ephrem.

La femme se repentit et abandonna ses mauvaises

intentions.

On suppose souvent que lorsque les gens cessent de

croire en Dieu, ils ne croient plus en rien. Hélas, c’est pire

que cela ! Quand ils ne croient plus en Dieu, ils croient

en n’importe quoi. Ils croient en des monstres comme

Staline, Hitler, Mao. La Révolution française a remplacé

l’idée d’un Dieu saint par celle d’une humanité sainte.

Les Soviets ont banni l’idée de Dieu, et ils ont déifié la

classe ouvrière. Les hommes se rebellent toujours contre

leur Dieu. Le peuple choisi, qui connaissait le vrai Dieu,

a refusé le Christ. Les révolutionnaires français, adora­

teurs de l’humanité, ont tué des hommes en masse ; les

communistes russes ont tué les travailleurs par centaines

de mille.

93

5

NOTRE RELATION AVEC DIEU

Dieu existe, et je suis une part de sa vie. En dehors de

Dieu, l’homme n’a pas de sens, exactement comme un

rein en dehors du corps humain n’est plus bon qu’à don­

ner aux chiens. En un sens, Dieu se multiplie dans ses

enfants. La beauté de la Joconde de Léonard de Vinci

n’aurait jamais été appréciée par l’humanité sans ses

multiples reproductions. La Bible non plus n’aurait eu

aucun impact, sans ses millions de transcriptions, traduc­

tions et éditions. De même, Dieu se révèle par ses enfants

dispersés dans le monde. Nous sommes les porteurs du

nom de notre Père. Nous pouvons laisser son nom dans

l’ombre ou le faire briller. Un croyant a donc reçu un

grand appel. Mais Dieu sait que nous sommes faibles, et

il ne réclame pas de nous l’impossible. Il nous demande

seulement de faire ce que nous pouvons, et de prier pour

ce que nous ne pouvons pas réaliser. Sa gloire peut briller

même à travers notre faiblesse.

La vie chrétienne est une vie d’obéissance. Puisque

notre connaissance est si limitée, nous rendons gloire à

Dieu pour toutes les choses créées, ainsi que pour les

circonstances adverses. Ce qui produit en moi un déplai­

sir pourrait, après tout, plaire à Dieu. La crucifixion est

parmi les choses les plus terribles qui puissent arriver à

un être humain, cependant il plut au Seigneur *d’écraser*

Jésus (Is 53, 10). Il savait ce qu’il y aurait après la cruci­

fixion : une glorieuse résurrection et le salut de l’huma­

nité.

Aussi gardons-nous le calme, même dans les tremble­

ments de terre ou quand des milliers d’hommes sont tués

autour de nous. Les croyants pouvaient être paisibles

94

même dans les camps de la mort comme Auschwitz. Les

voies de Dieu sont étranges et mystérieuses, mais nous

savons qu’il peut écrire droit sur des lignes courbes. Aussi,

notre principale préoccupation est-elle de chercher sa face.

Imaginons que l’Être le plus parfait, le plus aimant et le

plus juste est devant nous, et considérons avec quelle

tendre expression d’amour il -nous écoute.

Si parfois son visage est triste, cela ne doit pas être parce

que *vous* l’avez peiné. Il pourrait être affligé à cause de ce

qui arrive dans un de ses nombreux royaumes, et non

parce que *votre* relation avec lui est tendue ou troublée.

Ne commencez pas à jouer aux devinettes. Il est impor­

tant de ne pas nous égarer en croyant que la tension du

monde est la voix de Dieu. Le pasteur d’une église offi­

cielle de Russie, souffre-douleur des communistes, pré­

tendait que lorsqu’il était en prison pour avoir travaillé

dans l’Église du Silence, Dieu lui avait parlé, lui disant

qu’il pourrait faire davantage en transigeant avec les com­

munistes.

Et ainsi, au lieu de conjecturer ou de mal interpréter

lorsque vous voyez la tristesse de Dieu, prenez sur vous

de le réconforter. Un bon chrétien est une personne qui

fait en sorte que Dieu chante de joie (Soph 3, 17). Il fait

chanter Dieu, même quand lui, le chrétien traverse une

vallée sinistre.

Dieu est amour. S’il connaissait une solution certaine

à vos problèmes, il les résoudrait. S’il connaissait une

parole qui puisse vous aider immédiatement, sûrement il

la dirait. Si vous n’avez pas de solution et ne pouvez pas

trouver le mot juste, sachez que le moment de la solution

n’est pas encore arrivé. Même Dieu ne peut faire qu’un

embryon de trois mois devienne l’espace d une nuit un

nouveau-né plein de santé. Ainsi, jusqu à la plénitude des

temps, nous laisse-t-il, dans sa divine Providence, patien­

95

ter, attendre dans la foi et être une joie pour lui.

Dieu et le croyant sont deux esprits vivant en un seul

corps. C’est presque comme la Vierge Marie portant le

divin Enfant en son sein. Comme toute femme enceinte,

elle devait éviter d’être triste et troublée, car de telles

dispositions peuvent avoir un effet dommageable sur le

psychisme de l’enfant.

Nous devons traiter Dieu délicatement. Souvent, il

nous paraît paradoxal. En fait, la personne qui ignore cette

ambiguïté ne connaît absolument pas Dieu. Le croyant

fait donc confiance à Dieu même quand il semble le

conduire dans une mauvaise direction. Sur quels critères

peut-on juger Dieu ? Il est Dieu et non homme. Nos

déceptions sont les moments où notre foi est testée.

Les gens d’aujourd’hui portent aux nues les peintres

modernes, les chanteurs de rock-and-roll, qui donnent de

l’homme l’image qu’il aurait eue si le démon l’avait créé.

Il est bien préférable de louer Dieu. En louant Dieu, nous

devenons capables de louer les hommes. C’est l’huile qui

lubrifie le mieux les relations entre les hommes.

Quand Dieu fait briller sur vous sa face, remarquez

comme il est fréquent que son regard soit élogieux et

combien cela vous réconforte. Le mot hébreu pour

« face » est un pluriel, *panim.* Les païens ont assez d’intui­

tion pour montrer dans leurs temples des dieux à plu­

sieurs faces. Si, parfois, Dieu paraît vous regarder avec

colère, ne désespérez pas. Sachez qu’il a aussi une face

d’amour momentanément détournée. Louez-le et déter-

minez-le à se tourner vers vous et à chanter.

Jésus, le Fils de Dieu, afin de nous sauver de nos péchés,

a laissé son corps être brisé pour nous. A travers l’histoire,

des milliers de chrétiens ont donné leurs corps à briser

pour montrer aux hommes que l’amour est la meilleure

interprétation du mystère de Dieu et de son silence, et

qu’il mérite qu’on lui fasse confiance.

☆

96

Nous lui disons: *Que ton nom soit sanctifié;* lui, en

retour, désire ardemment que nous soyons saints pour

qu’il puisse sanctifier notre nom. Nous lui disons : *Que*

*ton règne vienne,* Il répond que le royaume des cieux est

à nous. Nous prions : *Que ta volonté soit faite sur la terre*

*comme au ciel,* Il permet que nos désirs soient comblés.

Nous lui demandons notre pain quotidien. Il nous

demande le pain de nos sacrifices. Nous implorons : *Ne*

*nous soumets pas à la tentation.* Il réclame que nous ne

le tentions pas. Nous disons : *Délivre-nous du mal.* Mais

les anges chantent : *Le salut à notre Dieu qui siège sur le*

*trône* (Apoc 7, 10). Il veut que nous nous débarrassions

des choses qui nous embrouillent en ce monde.

Donc, notre relation avec lui doit être celle de l’amour.

Dieu apparaît à Abram et lui dit : *Je suis ton bouclier, ta*

*récompense sera très grande,* ce à quoi Abram réplique :

*Mon Seigneur, que me donneras-tu ?* (Gen 15, 1.2).

Ne réduisons pas notre relation à un niveau commer­

cial. Dieu est digne d’amour. Saint Bernard de Clairvaux

disait : « La mesure d’aimer Dieu est de l’aimer sans

mesure. » *Nous avons été créés pour son plaisir* (Apoc 4,

11). Donnons-lui du plaisir.

Personne ne peut aimer Dieu vraiment s’il aime les

choses qu’il défend. Si vous avez une mauvaise maladie

contagieuse, vous protégerez ceux que vous aimez d’un

contact avec vous. Puisque toute rencontre de Dieu avec

un pécheur rabaisse Dieu, un vrai croyant prend soin de

ne pas trop gêner Dieu par sa présence. Nous l’aimons de

tout cœur, donc nous le laissons seul. La fiancée dans le

cantique de Salomon dit à son fiancé céleste : *Sois sembla­*

*ble à une gazelle, à un jeune faon sur les montagnes*

*embaumées* (Cant 8,14). Elle ne lui demande pas de rester

continuellement avec elle, pour qu’elle puisse lui prodi-

97

guer ses caresses. Mais sûrement, il nous faut des

moments d’intimité et d’entretien sérieux avec lui.

Dieu sait tout, ce qui signifie qu’il sait tout ce qui appar­

tient au domaine de la connaissance. Il voit tout ce qui

appartient au domaine de la vue. Mais que dire des surpri­

ses? Serait-il parfait, s’il n’avait pas la joie des surprises,

et s’il n’avait pas d’urgences réclamant qu’il prenne de

nouvelles mesures ?

On peut, d’une certaine manière, observer les choses et

connaître l’enchaînement des causes dans lesquelles elles

sont engagées, mais toutes les choses n’ont pas une cause.

Heisenberg a introduit dans la physique la notion d’indé­

terminisme. Jésus dit de ses opposants : *Ils m'ont haï sans*

*cause* (Jean 15, 25). Toute action humaine n’a pas forcé­

ment une cause. Il y a certaines choses que *nous* devons

dire à Dieu. Même s’il sait toutes choses, il est heureux

de connaître notre opinion en la matière. Il désire aussi

que l’être humain siège avec lui sur son trône d’où il a

créé les univers et les dirige (Cant 3, 21). La vie avec Dieu

nous donne une riche amitié avec l’Être le plus grand.

98

6

EXPOSITION SYSTÉMATIQUE DES PREUVES

DE L’EXISTENCE DE DIEU

Certains théologiens ont l’étrange conviction qu’il n’y

a à peu près pas de preuves en matière de foi sont rares.

Ils ignorent ces preuves, c’est tout. Le temps est venu de

réaffirmer systématiquement les preuves de l’existence de

Dieu. Sur certaines de ces preuves, j’insisterai ; pour d’au­

tres, je les énumérerai seulement.

1. **L’argument cosmologique, ou l’argument de l’effet à la**

**cause**

Toute construction est la preuve de l’existence d’un

maître bâtisseur, d’un architecte. Même si l’on ne connaît

pas l’architecte, le simple fait de l’existence du bâtiment

suffit à prouver qu’il existe. Nous vivons tous dans une

énorme maison, la maison appelée cosmos. L’effet - le

monde - est la preuve de l’existence d’une cause effi­

ciente, un sage architecte.

Aujourd’hui, avec les horloges atomiques, il nous est

possible d’observer jusqu’aux moindres irrégularités de la

rotation de la terre. On a constaté que ce mouvement se

ralentit. Les astronomes ont noté, que, en remontant le

temps, on remarque que la longueur du jour diminue de

0,002 secondes par siècle ; ce qui signifie que, en allant

vers le passé, le jour décroît d’une seconde tous les cin­

quante mille ans. En comptant à rebours jusqu’au jour

d’une longueur zéro, les savants déclarent avoir découvert

l’âge de la terre : 4 millions et demi d’années. Le premier

« Big Bang » qui a fait naître l’univers, s’est produit long-

99

temps avant cela. Il ne s’agissait pas d une explosion dans

le sens ordinaire du terme : une matière se dilatant dans

un espace déjà existant. Le temps et l’espace sont des

attributs de la matière. Dans la première explosion primi­

tive, le temps, l’espace, la matière et toutes ses lois et ses

forces sont apparus en même temps. L’esprit humain ne

peut scruter cela, ni le langage humain le formuler.

Cependant, étant donné la théorie, il a fallu que quel­

qu’un produise l’explosion primitive. La question posée

par Augustin : « Que faisait Dieu avant de créer l’uni­

vers ? », est une mauvaise question, et n’a donc pas de

réponse. Il n’y avait pas « d’avant ». Le temps est apparu

avec la matière. Avant, il y avait Dieu, l’Éternel, sans

temps, sans espace. Considérons les miracles de sa créa­

tion ; regardons l’une de ces plus petites parties, le soleil.

Si son rendement énergétique s’élevait de quelques

degrés, la température augmenterait sur la terre, faisant

fondre les glaciers, s’élever le niveau des mers, qui inonde­

raient le sol. La vie humaine cesserait. Par contre, si le

soleil diminuait son rendement de quelques degrés, les

continents se couvriraient de glaciers et l’humanité serait

congelée. Qui a fait que le soleil se trouve juste à la tempé­

rature voulue ? Les briques s’encastrent-elles par hasard

les unes dans les autres pour former une maison ? Les

roues, les vis et les leviers se réunissent-ils par hasard

pour former une montre ? Absurde, dites-vous. Sûrement,

il y avait une intelligence derrière la maison et la montre.

L’esprit derrière le soleil, c’est Dieu. Si l’argent et l’éner­

gie intellectuelle dépensés pour répandre l’athéisme

étaient employés à de nouvelles découvertes scientifiques,

la lumière et la chaleur du soleil pourraient être utilisées

pour résoudre les problèmes urgents du monde. L’énergie

solaire est la plus précieuse source de vie. La photosyn­

thèse dans les plantes ne retient qu’un dixième de 1 % de

l’énergie disponible ; le reste se\* dissipe. Mettons cela en

termes de finances. Il faut la valeur de 150 000 francs de

soleil pour produire une énergie de 10 francs. L’énergie

100

annuelle de l’homme utilise juste la valeur d’une heure

de toute la clarté du soleil baignant la terre. Pour nous,

Dieu a pourvu la terre de richesses si nous voulons bien

utiliser ses dons.

Voyons un autre des petits miracles de Dieu : l’eau.

C’est une des molécules les plus simples, composée d’un

atome d’oxygène et de deux atomes d’hydrogène. Son

poids moléculaire est 18. Par comparaison : une molécule

d’insuline contient 777 atomes et son poids moléculaire

est 5 733.

L’esprit qui a fait l’eau si simple doit être incroyable­

ment avisé. Cette simplicité permet à l’eau de passer libre­

ment à travers les membranes des cellules vivantes - pro­

cessus impossible pour de grandes molécules. L’eau a

d’extraordinaires propriétés de solvant. Les substances ne

peuvent passer à l’intérieur et à l’extérieur des cellrries

vivantes que dissoutes dans l’eau. C’est ainsi qu’elles trou­

vent la nourriture nécessaire à leur vie et éliminent les

déchets. Afin de servir le mieux possible l’humanité, l’eau

n’a ni un goût agréable qui en ferait un objet de convoitise,

ni un mauvais goût qui entraînerait son rejet. Les deux

composants les plus semblables à l’eau du point de vue

de leurs structures moléculaires, l’hydrogène sulfuré (H2S)

et l’ammoniaque (NH2) sont tous deux des gaz irritants,

désagréables au goût et à l’odorat et toxiques pour les

cellules vivantes (Résumé de *Signs of the Times,* novem­

bre 1980).

Maintenant, regardons la plus grande merveille:

l’homme. Les soixante trillions de cellules du corps

humain concourent à faire de lui une personnalité unique.

Il n’y a pas deux individus semblables. Même les

empreintes digitales sont uniques. Si une empreinte digi­

tale est endommagée, les sillons seront reconstitués selon

leur modèle antérieur.

Pensez aux poumons avec leurs millions d’alvéoles, ou

considérez la capacité de l’os à se réparer lui-même après

une fracture. Le fémur est comme un cylindre creux.

101

Pourquoi? Les ingénieurs savent maintenant que cette

configuration est le modèle le plus efficient pour fournir

le maximum de force avec le minimum de matériel. Chez

les femmes, vers la fin de la grossesse, les ligaments du

bassin se détendent pour rendre l’accouchement plus

facile. Quel esprit a pourvu à cela ?

Les os d’un homme pèsent environ 36 kg, répondant

ainsi aux besoins structurels du corps humain. Des barres

d’acier d’une dimension comparable pèseraient vingt fois

autant.

Comment se fait-il que l’amas de cellules vivantes

appelé « œil » peut voir aussi bien que la plus coûteuse

des caméras ? Cette caméra est-elle le résultat fortuit d’un

processus évolutif, ou bien chaque caméra a-t-elle été vou­

lue par un être intelligent ?

Qui a fait la mémoire, qui peut, à la commande, faire

sortir des visions du passé des billions de particules en

dépôt dans « l’ordinateur » de chaque homme ? Qui a fait

l’imagination, ce pouvoir qui fait naître la joie même dans

les circonstances les plus pénibles, et qui peut même

concevoir un monde sans Dieu, si on en a envie ?

Les deux tiers du corps humain sont composés d’eau.

Le corps contient plus de deux millions de glandes sudori-

pares qui exsudent les déchets avec l’eau qu’elles dégagent

pour rafraîchir le corps.

Pensez au miracle de la lecture : les yeux saisissent plu­

sieurs lettres à la fois. Ils coupent les coins, comblent les

vides. Ils saisissent vingt lettres à la fois. Un bon lecteur

passe quatre centièmes de seconde sur chaque lettre. Un

chercheur, le Dr Raymond Briggs dit : « Un ordinateur

calculerait que l’œil ne peut pas lire. »

Et que dire de l’anatomie humaine dans les autres

détails ? Qu’arriverait-il si le nez pointait vers le haut et

non vers le bas? On pourrait se noyer sous un orage.

Avaler suppose une extraordinaire coordination de l’œso­

phage et de la trachée artère, cependant avaler ne

demande aucun effort de concentration ou de pensée. On

102

pourrait s’émerveiller sans fin de la structure et des fonc­

tions du corps humain.

Personne ne croirait qu’une montre existe sans un hor­

loger, mais le corps - pour ne pas dire l’univers - porte

en lui infiniment plus d’indications sur l’intelligence de

son fabricant qu’une montre.

Qui a déterminé qu’il y aurait des micro-organismes

qui produiraient antibiotiques, vitamines, vaccins, hor­

mones ? Ces organismes fournissent mécaniquement de

l’alcool éthylique, de l’acide citrique et des acides aminés.

Ils produisent aussi l’insuline, l’interféron, font croître les

hormones, et filtrent les métaux de minerais pauvres,

notamment l’uranium et le cuivre. Apprendre à faire tra­

vailler les micro-organismes pourrait nous libérer de

notre dépendance vis-à-vis du pétrole. Seul un sage créa­

teur pouvait avoir fourni une telle armée de travailleurs

gratuits qui œuvrent pour nous.

Qui a décidé que les fourmis partant à la recherche de

leur nourriture devaient laisser une traînée odorante pour

leurs compagnes ?

Il y a 50 000 sortes d’araignées, certaines assez grosses

pour manger une souris, d’autres à peine visibles à l’œil

nu. Certaines araignées peuvent filer un fil de soie d’un

millionième de pouce (= 25 mm) de diamètre. Qui leur a

appris à tisser leurs toiles, qui en dépit de leur élasticité,

ont une force de tension bien supérieure à celle de l’acier ?

Un savant américain rapportait que des araignées écloses

dans de petites boîtes pouvaient parfaitement filer des

toiles quand elles étaient transférées dans de plus grandes

cages. Le fait que, durant leur enfance, elles avaient été

nourries par leur gardien sans avoir eu besoin de filer

n’avait pas affecté leurs aptitudes. Les araignées, emme­

nées dans des satellites, sont capables de tisser leur toile

en apesanteur. Leur capacité à tisser est préprogrammée.

Qui est le programmeur ? Mais le fait est que la plupart

des araignées ne tissent pas de toiles, ce qui signifie qu’el­

les n’ont pas besoin de le faire. S’il en était autrement,

103

peut-être la lutte pour l’existence durant des millions

d’années d’évolution expliquerait-elle que seules les arai­

gnées qui savaient le mieux filer aient survécu. Mais celles

qui ne savaient pas filer ont aussi survécu. Comment

expliquer cela ? En outre, comment les araignées attra­

paient-elles des insectes dans leurs toiles, qui, encore très

imparfaites, avaient besoin d’un autre million d’années

d’évolution ?

William Gertsch, auteur de *American Spiders,* écrit :

« La toile circulaire semble se tenir seule comme une glo­

rieuse création, une incroyable nouveauté dessinée par

des artisans supérieurs » *(The Pentecostal Light,* septem­

bre 1980).

S’il n’y a pas d’esprit derrière la création, comment se

fait-il que l’atmosphère convienne exactement à notre

appareil respiratoire et de plus, empêche exactement la

terre d’être rôtie le jour et glacée la nuit ? Que la tempéra­

ture demeure exactement ce qu’il faut pour maintenir la

vie ? Qu’il y ait une couche d’ozone qui puisse exactement

filtrer les rayons cosmiques mortels de l’espace ? Com­

ment se fait-il qu’il y ait juste la quantité nécessaire d’oxy­

gène autour de nous, et le mélange voulu de gaz pour que

nous puissions respirer? John Meldou, dans son livre

*Why we believe in création, not in évolution (Pourquoi*

*nous croyons en la création, non en l’évolution),* souligne

le drame de centaines de bébés rendus aveugles dans leurs

couveuses avant qu’on ait réalisé que le coupable était un

excès d’oxygène. C’étaient des hommes qui avaient com­

mis cette erreur, pas Dieu.

L’inclinaison de la terre est de 23,5 degrés, exactement

ce qu’il faut pour empêcher l’alternance de la glace et des

inondations, de la chaleur torride et du gel. La vie

humaine ne serait pas possible, par exemple sur Mercure :

où la température monte jusqu’à 440° Celsius d’un côté,

tandis que de l’autre, elle descend en-dessous de zéro. Il

y a toujours un côté tourné vers le soleil, pendant que

l’autre est plongé dans le froid et l’obscurité. Par contraste,

104

la terre est exactement à la distance voulue du soleil pour

recevoir sa lumière, sa chaleur et pour que la vie puisse

s’y maintenir.

Une empreinte de pas ou une empreinte digitale suffit

parfois pour permettre à la police de trouver un suspect ;

mais l’univers entier, avec toutes ses merveilles, ne suffit

pas à un athée pour découvrir celui qui l’a marqué de son

empreinte de sagesse. Cet athée est à la fois aveugle et

sourd. Et de même qu’un sourd n’a rien à écrire sur la

musique, et un aveugle rien à dire d’un tableau, il n’est

pas juste pour les athées de parler de choses qui leur sont

cachées. Darwin, le grand favori des athées, dit de

l’athéisme : « L’impossibilité de concevoir que ce mer­

veilleux univers a surgi par hasard me semble le principal

argument pour l’existence de Dieu. »

Un athée affirmait un jour que l’univers était apparu

comme le résultat de forces aveugles. Quelqu’un qui avait

entendu, lui répondit :

- C’est une véritable absurdité !

L’athée fut offensé :

- Vous devriez vous rappeler que vous parlez à un doc­

teur en philosophie.

- Quoi ? Un doctorat, ce n’est qu’un événement du

hasard, répondit l’autre.

- Mais j’ai travaillé pendant des années sur ma thèse !

- Si vous pensez que votre esprit était nécessaire pour

votre thèse, combien plus l’intelligence était nécessaire

pour l’univers !

La plus merveilleuse preuve de l’existence de Dieu,

c’est l’univers lui-même.

1. **L’argument tiré de l’existence de la notion de Dieu dans**

**notre esprit**

Le philosophe anglais Roger Bacon disait : « Il n’y a

rien dans notre intelligence qui ne soit d’abord passé par

105

nos sens ! » Il n’existe pas dans notre esprit de concept

qui ne réfléchisse pas la réalité d’une façon autre, qu’elle

soit fidèle ou déformée.

Un sauvage dans la jungle ne peut avoir la notion de

« télévision », parce que cette réalité n’existe pas dans son

monde.

La grande majorité de l’humanité a, en tout temps, cru

d’une certaine manière en Dieu. Même si des individus

n’ont pas cru en lui toute leur vie, ils ont cru en lui à un

certain moment de leur vie. Si l’humanité n’avait pas eu

quelque expérience de Dieu, si elle ne l’avait jamais perçu,

la notion de Dieu n’aurait pu pénétrer l’esprit humain, ni

s’y ancrer avec une telle puissance.

1. **L’argument téléologique (du mot grec « telos » qui**

**signifie « but »)**

Tout dans ce monde tend vers un but.

L’ovule fertilisé dans l’utérus de la femme tire de la

mère sa nourriture dont il a besoin pour devenir un

embryon, puis un fœtus, puis un être humain. L’embryon

féminin dans le sein de sa mère développe des glandes

mammaires dont il n’aura besoin que lorsqu’il sera

devenu lui-même une mère, peut-être vingt ou trente ans

plus tard.

La graine d’une plante s’approprie du sol juste la quan­

tité d’eau, de phosphates, etc., dont elle a besoin pour

devenir une fleur.

Le soleil et tous ses satellites courent sans interruption

vers un certain point culminant de l’espace comme s’ils

devaient y faire une rencontre.

Comment expliquer que dans les régions sans eau, où

les hommes doivent compter pour le transport sur des

animaux capables de marcher pendant des semaines sans

eau, existe le chameau ? Comment se fait-il que les abeil­

les soient indispensables à la pollinisation ? L’arbre frui­

106

tier et l’abeille se développent-ils simultanément par un

effet du hasard ? Ou bien une telle symbiose suggère-t-elle

une intelligence derrière la réalité ?

Seuls les êtres intelligents peuvent décider en fonction

d’un but. Ni le soleil, ni l’ovule, ni les graines des fleurs,

ni le chameau ne peuvent choisir leur fonction. Il doit

exister un autre être qui a prédéterminé leur but. Cet être,

c’est Dieu.

1. **L’argument historique**

Si la majorité des hommes de toutes les époques - les

plus grands esprits inclus - ont cru en Dieu, et si la

croyance en une matière d’une telle importance n’est que

duperie, alors on ne peut absolument pas faire confiance

à l’esprit, et il n’est pas capable de venir à l’aide de

l’athéisme non plus.

Comme l’a montré l’archéologie, depuis les temps les

plus éloignés, on a la preuve de l’existence d’pne croyance

religieuse. Elle a existé dans toutes les civilisations qui

ont disparu. Dans l’histoire, il y a une sélection naturelle

des idées. Ce qui est faible est écarté. La persistance de la

notion de Dieu en dépit de millions de changements

sociaux prouve sa valeur. Schiller disait fort bien : « L’his­

toire du monde est le tribunal qui juge le monde. »

1. **L’argument moral**

Il y a assez d’explications pour l’existence de la méchan­

ceté et du mal dans le monde. La vie enseigne aux hom­

mes à être mauvais et les conduit sur des chemins dange­

reux. L’homme doit être un loup pour l’autre, afin de

survivre. Il semble que le seul qui réussisse soit celui qui

écrase les autres.

Mais comment se fait-il que l’amour, la douceur et tou-

107

tes les autres vertus existent aussi ? Il semble qu’elles

n’aient pas leur source dans l’expérience humaine. Com­

ment se peut-il qu’il y ait une conscience qui retienne

quelqu’un de commettre de mauvaises actions, ou du

moins les critique après l’événement? La conscience

éclairée ne peut qu’être la voix d’un autre être en nous,

la voix de l’être que nous appelons Dieu.

1. **L’argument tiré du mouvement**

Le mouvement n’est pas possible sans un moteur. Le

mouvement perpétuel est impossible, comme plus d’un

prétendu inventeur l’a découvert. Mais l’univers sans

Dieu devrait être un *perpetuum mobile.* Dans notre uni­

vers, tout, depuis la plus élémentaire particule jusqu’aux

immenses galaxies, est en constant mouvement. Il doit y

avoir un agent qui a lancé le mouvement et le maintient

constamment. Celui qui supervise tout, qui gouverne les

particules et les planètes, qui fait que tout soit en mouve­

ment est appelé Dieu.

1. **L’argument tiré des prophéties**

Personne ne peut dire avec certitude ce qui lui arrivera,

ne serait-ce que dans dix minutes, mais il existe un livre,

la Bible, qui contient des prophéties au sujet d’événe­

ments qui devaient arriver des centaines et même des

milliers d’années après qu’ils aient été prédits.

Les récentes découvertes des très anciens manuscrits

bibliques de Qumrân ont encore prouvé l’antiquité de ces

prophéties qui, pour la plupart, se sont déjà réalisées ;

tandis que nombreuses sont les autres qui s’accomplissent

sous nos yeux. Ce n’est qu’en présupposant l’existence

d’un maître de l’univers qui voit à l’avance toute l’histoire

de l’humanité que nous pouvons expliquer l’existence de

108

la prophétie dans la Bible. Bien qu’il y ait certaines pro­

phéties dans d’autres écrits non bibliques, la Bible est

seule à présenter à long terme des prophéties détaillées

dont la plupart se sont accomplies. Les prophéties relati­

ves à la naissance et au ministère du Christ sont les princi­

pales.

La prophétie est une preuve de l’existence d’un Dieu

omniscient.

1. **L’argument tiré de la pensée à son plus haut niveau**

L’esprit qui guide un homme ne fonctionne pas tou­

jours à son maximum. C’est seulement à certains

moments qu’il travaille avec son maximum d’efficience.

Habituellement, ce sont des moments de forte émotion

ou de grand danger, quand toutes les puissances mentales

se concentrent. Il y a d’autres moments où l’esprit vaga­

bonde, dévie, se déconcentre.

Dans les périodes de grande détresse, généralement,

l’homme devient croyant. Cela se remarque surtout lors­

qu’il est face à un danger mortel ou sur son lit de mort.

Les cas où des mourants, incroyants, ont, à leurs derniers

moments, regretté leur incroyance, sont innombrables ;

mais ceux où quelqu’un ayant été croyant toute sa vie,

regrette à sa mort d’avoir cru, et renie alors sa foi, sont

extrêmement rares ! Psychologiquement, c’est presque

impossible.

Si quelqu’un construit un pont et qu’une voiture passe

dessus, cela est encore insuffisant pour prouver la solidité

du pont. Il faut qu’un train passe aussi dessus. La preuve

qu’une conviction est bonne est qu’elle tient non seule­

ment quand la vie sourit, mais quand la personne passe

par une terrible crise intérieure, quand elle est en danger

ou face à la mort. Dans ces moments-là, généralement les

hommes croient.

C’est souvent vrai aussi lorsque quelqu’un fait l’expé­

rience de la beauté. Faisant une traversée, Engels, un des

109

penseurs les plus fermement athées, écrivait : « Nous

vivons en Dieu. Nous nous en rendons mieux compte

lorsque nous sommes sur la mer. »

1. **L’argument tiré de l’existence de la fonction de la foi**

Ni l’homme, ni l’animal n’auraient besoin d’oreilles s’il

n’y avait pas de son. Nous n’aurions pas besoin d’yeux,

s’il n’y avait ni lumière ni couleur. Nous n’aurions pas à

utiliser des poumons, s’il n’y avait pas d’air à respirer.

L’organe présuppose la fonction. L’existence d’un organe

des sens est la preuve qu’il y a une réalité à percevoir à

travers cet organe.

L’homme a l’organe de la foi en les réalités métaphysi­

ques. Cet organe ne se serait jamais développé et main­

tenu s’il n’y avait pas eu de réalités à percevoir à travers

lui.

1. **L’argument tiré du fait que l’esprit humain est sujet à**

**l’erreur**

Nous devons être critique à l’égard de notre propre

pensée. Nous pouvons voir beaucoup de choses, mais pas

l’œil avec lequel nous voyons. Nous pouvons tester toutes

les pensées, excepté celle avec laquelle nous testons.

Quand une personne cesse pour un moment de penser

aux événements, aux hommes et aux choses, et se met à

penser à la pensée, elle découvre vite qu’elle est dans un

cul-de-sac mental et que l’esprit humain a de réelles défi­

ciences : nos processus de pensée, notre mémoire, notre

capacité à résoudre les problèmes, et à faire travailler

notre esprit peuvent être affectés par la température, par

exemple.

Au laboratoire des forces aériennes des États-Unis, on

a fait subir aux sujets des tests de mémoire après qu’ils

110

eussent été exposés pendant une heure à différentes tem­

pératures : 23°, 32° ou 35° Celsius. On a noté que plus la

température montait, plus la capacité de se rappeler des­

cendait. Le plus fort déclin se produisait entre 32 et 35 de­

grés.

Une élévation soudaine de la température stimule

l’agressivité et les actes agressifs chez des personnes qui

en seraient incapables à une température favorable. Il est

reconnu que les mois d’été sont la période où le taux de

la criminalité est le plus élevé. Il y a plus de pensées

criminelles et donc de crimes quand la température aug­

mente. Le taux de suicides et de tentatives de suicide est

beaucoup plus élevé dans la période qui va d’août à octo­

bre ; ce fait est attribué à la hausse des températures qui

entraîne une perte importante d’appétit qui, à son tour,

entraîne une baisse du sucre du sang. Au-dessus de 32°

Celsius, les gens ont tendance à faire plus d’erreurs. La

« National Science Foundation » des États-Unis a prouvé

que les ouvriers de l’industrie travaillent avec beaucoup

moins d’efficacité quand il fait chaud.

De récentes recherches ont démontré que même la cou­

leur affecte notre pensée. Nos idées sont plus gaies dans

de belles prairies ou dans des pièces peintes en bleu clair,

jaune ou orange. Nos attitudes sont plus amicales dans

de tels environnements. Dans des pièces laides, nous

avons des pensées laides. Les couleurs sombres, non rele­

vées par quelques notes gaies, peuvent être dépressives.

Il suffit de penser au gris d’une cellule de prison. Un pont

noir sur la Tamise était connu pour les nombreuses tenta­

tives de suicide qui s’y étaient perpétrées. Lorsque le pont

a été repeint en vert, les tentatives de suicide ont baissé

de plus d’un tiers.

L’apparition de pensées suicidaires chez une personne

déprimée dépend souvent des couleurs de son cadre de

vie. Tandis que le rouge est stimulant - c’est la couleur

qui fait « avancer » l’artiste - le rose profond peut adou­

cir un caractère violent, disent certaines études récentes.

111

Les marxistes sont maîtres dans l’art de prouver que

l’environnement social, surtout les conditions économi­

ques, déterminent les pensées des gens. Une fois venus

au pouvoir, les révolutionnaires ont complètement

changé. Tandis qu’auparavant ils soutenaient et organi­

saient des grèves, après avoir obtenu le pouvoir, ils ont

tué les ouvriers grévistes.

Il y a un penchant psychologique, même parmi les

savants. Souvent leurs observations sont faites en vue de

sélectionner des expériences et des données qui confir­

ment plutôt qu’elles n’infirment leurs présupposés. Notre

façon de penser est souvent primaire. Nous pensons beau­

coup par analogies - à cela il n’y a rien à redire si nous

rappelons que « Comparaison n’est pas raison. »

Kekule von Stadonitz, découvrant la formule chimique

du benzol, la représenta sous forme de cercle, après avoir

observé dans une cage des singes qui s’embrassaient l’un

l’autre dans un cercle fermé. Mendeleev, joueur d’échecs

passionné, disposait la périodicité des éléments en forme

d’échiquier.

Nous voyons l’application utile, mais aussi risquée, de

l’analogie en religion. C’est pourquoi nous tendons à

décrire Dieu d’une façon anthropomorphique (sous la

forme d’un homme). Dieu a fait l’homme à son image,

encourageant ainsi dans une certaine mesure à penser à

lui de cette façon, mais il nous faut être très vigilants.

L’anthropomorphisme peut aussi induire en erreur.

Pour concevoir Dieu et le représenter, nous avons

besoin d’une sorte d’image mentale. Beaucoup d’argu­

ments anti-religieux disparaîtraient si nous cessions d’at­

tribuer à Dieu des sentiments humains et de définir ce

qu’il fait et peut faire en termes humains. Il est infini ;

nous, nous sommes finis. Mais le mot « infini » est aussi

un concept humain qui vient de notre besoin de trouver

l’opposé de notre finitude. Il n’est pas mauvais d’em­

ployer des analogies pour comprendre quelque chose de

Dieu, à condition d’admettre qu’il est au-delà de nos ima­

112

ges, et au-dessus de tout nom que nous pouvons lui don­

ner. Denys l’Aréopagite disait : « Dieu n’est rien », dans

ce sens qu’il n’est rien de ce que nous imaginons qu’il est.

Dans la Bible, Dieu dit simplement : *Je suis celui qui suis.*

Quand on emploie des analogies et des anthropomor­

phismes, ou des anthropopathismes (attribution à Dieu

des passions des hommes) le risque de mauvaise interpré­

tation devient très réel. Maître Eckhart, un des grands

écrivains chrétiens médiévaux, disait fort justement :

« Seule une main qui efface peut écrire quelque chose de

vrai. » Les croyants, non seulement affirment l’existence

de Dieu, mais nient aussi beaucoup d’affirmations sur son

compte, sachant que l’athéisme n’est parfois que le rejet

d’un dieu qui n’existe pas réellement. Les chrétiens peu­

vent rejoindre les athées en réagissant contre les formes

défectueuses .du théisme en théorie et en pratique.

Parce que nous sommes humains, nous ne pouvons

renoncer à toutes les descriptions anthropomorphiques

de Dieu. Le livre juif *Genesis Rabba* relate l’incident sui­

vant : « Un hérétique demanda un jour au Rabbin Meïr

comment le Dieu que Jérémie décrit comme remplissant

le ciel et la terre (Jer 23, 24) pouvait parler avec Moïse

*de sur le propitiatoire, d’entre les deux barres de l’arche*

*d’alliance* (Ex 25). Le rabbin répondit :

- Apportez-moi un miroir convexe.

Puis il demanda à l’hérétique de se regarder dedans. Ce

faisant, ce dernier se vit très agrandi. Alors le rabbin

demanda un miroir concave, et l’hérétique se vit rape­

tissé. Le rabbin fît ce commentaire :

- Si vous, qui n’êtes que chair et sang, pouvez vous

grandir ou vous diminuer, combien plus celui par qui le

monde a été créé. S’il le désire, il peut remplir le ciel et

la terre ; s’il le préfère, il peut tenir dans un très petit

espace.»

Il n’y a rien de mal à se servir d’images philosophiques

ou anthropomorphiques de Dieu, aussi longtemps qu’on

se souvient qu’il n’est pas ce que nous pensons qu’il est.

113

Il est ce qu’il est. Tous les jours, nous utilisons des images

anthropomorphiques. Nous parlons désormais de la

« mémoire » des métaux cristallisés. Les savants nous

fournissent une image de l’atome semblable à celle du

système solaire, sachant que l’atome ne peut être dépeint.

Donc, les vérités objectives ne sont pas séparées des émo­

tions, de l’imagination et des perspectives humaines.

A côté de la vérité, il y a, dans notre pensée, de nom­

breux facteurs déterminants : l’intérêt, l’utilité, l’égoïsme,

le désir de la beauté, etc. Si nous gardons cela présent à

notre esprit, nous pouvons comprendre comment

l’athéisme de certains penseurs peut en fait résulter de

circonstances pénibles de leur vie. On ne peut pas faire

fond sur un esprit ainsi conditionné, il ne peut déterminer

vraiment s’il y a un Dieu ou non. C’est pourquoi, le pen­

seur chrétien, Nicolas de Cusa prétendait que la *docta*

*ignorantia -* l’ignorance connue - était le commencement

de la sagesse. En d’autres termes, l’intelligence seule (la

raison) est la plus faible des facultés de connaissance de

l’homme et ne peut saisir la réalité. La connaissance de

son impuissance est la plus haute prise de conscience à

laquelle elle puisse parvenir.

Pourquoi cette impuissance? D’abord, telle est la

nature de la vérité, et ensuite, de la connaissance. Toute

connaissance ne peut être qu’approximation et conjec­

ture, surtout la connaissance de l’ultime réalité. Il nous

faut trouver un meilleur esprit que le nôtre sur lequel nous

reposer. Dans la vie de Jésus, nous voyons clairement

comment on ne peut pas compter sur l’esprit humain.

Quand il découvrit qu’elle était enceinte, Joseph, fiancé

de la Vierge Marie, supposa qu’elle avait péché. Les prin­

ces des prêtres juifs, hommes très érudits, n’ont pas

reconnu Jésus pour ce qu’il était, mais l’ont condamné à

mort comme blasphémateur. Pilate confirma cette sen­

tence, se laissant aveugler par la peur. Jésus a été rejeté

par sa propre nation, lui qui en était la gloire. Judas pré­

féra trente pièces d’argent à l’amitié du Fils de Dieu.

114

Pierre estima qu’il valait mieux préserver sa propre sécu­

rité que de rester loyal envers son maître. Au moment de

l’arrestation de Jésus, tous ses apôtres l’abandonnèrent et

s’enfuirent. Et certainement, tous n’ont pas cru en sa

résurrection, même après l’avoir vu de leurs yeux.

La religion chrétienne nous enseigne d’abord, à nous

défier de notre propre esprit, et, plus important encore, à

accepter les pensées de Dieu qui, lui, est indépendant des

circonstances extérieures et n’est soumis à aucune

influence terrestre. Il est le seul qui puisse connaître l’ul­

time vérité, parce qu’il en est l’auteur. Ainsi ce n’est que

dans la religion que l’on peut trouver la vérité ; c’est seule­

ment en Dieu que tout peut être connu. Dans la mesure

où nous quittons Dieu, nous nous excluons de la vérité.

Comme nous l’avons déjà dit, la notion de Dieu n’au­

rait pas pu pénétrer notre esprit ni y être si puissamment

ancrée, si l’humanité n’avait pas eu l’expérience de Dieu.

De nombreux facteurs ont pu brouiller ou déformer cette

notion. Ni dans la religion, ni dans l’athéisme, nous ne

pouvons compter sur notre seul esprit. Sans une plus

haute révélation, nous sommes condamnés à l’erreur.

L’athéisme n’a pas de révélation d’en-haut, et donc on ne

peut lui faire confiance. La religion a cette révélation et

nous dit que Dieu existe.

1. **L’argument tiré de la contingence**

Chaque chose en ce monde est changeante et transi­

toire. Rien n’est stable ou stationnaire. Les hommes

comme la matière sont soumis aux circonstances quoti­

diennes : le temps, la pression atmosphérique, les précipi­

tations, l’humidité, la température. La loi d’entropie

déclare que tout tend vers la désorganisation et la désinté­

gration. « Je ne vois que changement et déclin autour de

moi » observait le poète Henry Lyte. Plus encore, les cho­

ses qui existent aujourd’hui auront disparu demain. Cela

115

est vrai, aussi bien pour les sous-particules de 1 atome que

pour le cosmos. C’est également vrai dans le domaine

spirituel. Tout est changeant et transitoire, et donc contin­

gent. Une chose, ici aujourd’hui et partie demain, pourrait

très bien n’avoir pas été ici aujourd’hui. Le fait qu’elle

apparaisse et disparaisse manifeste qu’elle n’existe pas en

elle-même, par nécessité. Elle importe peu à l’existence.

Elle peut être et aussi ne pas être. Par conséquent, il doit

y avoir une cause en dehors d’elle. Si cette cause est elle

aussi contingente, à son tour elle doit avoir une cause.

Cette chaîne de causes et d’effets ne peut être sans com­

mencement et sans fin, car si tout est contingent, cette

cause pourrait tout aussi bien n’avoir pas existé. Com­

ment et pourquoi la chaîne a-t-elle commencé ?

Le monde de la contingence présuppose l’existence d’un

être qui existe nécessairement, qui ne pourrait pas *ne pas*

être, qui n’a pas de cause extérieure à lui-même. Il est

essentiellement sans dépendance. Il ne pourrait pas ne pas

être ou être autrement. Nous appelons Dieu cet être qui

existe nécessairement.

1. **L’argument tiré des lois de la nature**

Dans la nature, la société, dans l’âme, l’esprit, dans nos

corps, tout travaille selon des lois naturelles, sociologi­

ques, physiologiques, psychologiques. Il est inconcevable

que des lois puissent exister sans un législateur et un exé­

cuteur qui veille à ce que tout se fasse selon les lois. Dieu

est le législateur dont nous découvrons les lois à travers

la science.

Nous parlons de lois chimiques, physiques ou biologi­

ques. Soyons bien conscients que la chimie et la physique

ne sont pas seulement chimique et physique. Quand on

remerciait Fleming de la pénicilline, il dit : « Cette grati­

tude me surprend. Je n’ai pas fait la pénicilline ; c’est la

nature qui l’a faite. Moi, je l’ai seulement découverte. »

116

Aujourd’hui, les faits de la nature sont là, attendant

d’être découverts par l’homme dans son éternelle quête

de connaissance. Puisqu’ils sont gouvernés par des lois,

ces faits sont ordonnés et en fin de compte, il est possible

de les connaître. La chimie et la physique changent, car

les savants précisent leurs découvertes pour s’adapter aux

faits existants. L’ordre naturel demeure le même. Mais

les sciences chimiques et physiques sont plus qu’une com­

pilation de faits objectifs. Il y a en elles un esprit. Elles

sont inspirées par l’Esprit qui, d’abord, a établi les lois.

1. **L’argument tiré des exceptions aux lois de la nature**

Même si on pouvait imaginer que les lois soient intrin­

sèques à la nature et non établies par un être conscient,

comment pourrait-il se faire qu’il y eût des exceptions à

ces lois ? Un mécanisme ne peut faire d’exceptions ; il

travaille selon un stéréotype. Or, dans la nature, il y a des

exceptions.

Tous les corps se contractent sous l’influence du froid.

L’eau seule fait exception. L’eau se dilate quand elle est

froide. La glace est donc plus légère que l’eau dans son

état liquide et flotte par-dessus en formant une croûte qui

protège les étangs et les lacs du froid extérieur. C’est pour­

quoi le poisson peut survivre aux rigueurs de l’hiver. Qui

a fait cette exception dans le cas de l’eau ?

Toutes les combinaisons d’hydrogène sont toxiques,

sauf l’eau. Sans cette exception, la vie ne serait pas possi­

ble. Qui a fait cette exception ? Qui a décidé que la femme

tout au long des siècles ne pourrait devenir enceinte que

par une relation sexuelle, puis a veillé à ce qu’une Vierge

conçoive et porte un enfant : Marie, la mère de Jésus ?

Les exceptions aux lois de la nature sont la preuve de

l’existence de Dieu.

117

1. **L’argument tiré des miracles**

II existe un argument très proche du précédent : l’exis­

tence des miracles. La Bible en rapporte de nombreux.

Un des plus manifestes est l’existence d’Israël, le peuple

choisi de Dieu.

La plus ancienne référence à Israël, en dehors de la

Bible, se trouve sur la fameuse stèle de Mérneptah, succes­

seur du pharaon Ramsès II. La stèle raconte ses exploits

militaires, et se vante de ce que « la descendance d’Israël

ne soit plus ». Pendant 3 300 ans, le monde a répété cette

affirmation : « Israël est détruit ; il a cessé d’exister » ou

«il a été assimilé». Sur l’Arc de Triomphe de Titus, à

Rome, construit après la destruction de l’État juif, il y a

cette inscription: «C’en est fini de la Judée.» Aujour­

d’hui, les Juifs de Rome prennent plaisir à se promener

près de l’Arc. Quant à l’empire romain, c’en est bien fini !

L’histoire de l’Église est aussi pleine de miracles qui

n’auraient pu arriver si Dieu n’existait pas. Je ne vous en

raconterai qu’un. L’archevêque Andréi Ukhtomski de

Ufa avait été condamné à mort et jeté dans la prison de

Yaroslav. Avant l’exécution, l’archevêque demanda la

permission de prier. Les bourreaux lui accordèrent quel­

ques minutes. Alors qu’il était agenouillé, il y eut comme

un voile qui le couvrit, et il disparut à leurs yeux. Ceux

qui étaient chargés d’exécuter la sentence perdaient telle­

ment la tête qu’ils ne savaient absolument plus que faire.

L’archevêque ne pouvait pas avoir fui... et, cependant, il

n’était pas là ! C’est seulement une heure plus tard que le

prêtre réapparut au même endroit, toujours à genoux dans

une fervente prière, et comme s’il était couvert d’un nuage

lumineux qui, rapidement, s’évanouit. Les assassins, sou­

lagés en voyant leur victime devant eux, se hâtèrent de

le fusiller.

Que de personnes, si elles faisaient attention, pour­

raient se souvenir d’événements miraculeux dans leur

propre vie, qui n’auraient pu se produire sans Dieu ! Nous

118

appelons certains miracles coïncidences, alors qu’il s’agit

en fait de petits miracles dans lesquels Dieu choisit de

rester anonyme. Anatole France disait : « Coïncidence est

le pseudonyme employé par les hommes quand ils ne

souhaitent pas nommer Dieu. » Il est étrange que les

athées aient peine à croire aux miracles de Dieu. Il a été

facile pour Dieu, qui a créé la mer Rouge, de la partager

pour que son peuple puisse la traverser à pied sec ! Beau­

coup d’athées croient en des choses beaucoup moins

acceptables.

Sur la seule autorité du comité central, les communistes

soviétiques ont cru un jour que Staline était à la fois le

plus grand politicien, le plus grand stratège, le plus grand

linguiste et le plus grand savant et philosophe. Ils

croyaient que cet homme simple, qui avait été en prison

pour vol, était virtuellement infaillible. Après sa mort,

sur la foi *d'un* discours de Khrouchtchev, ils ont cru que

ce même homme avait été le plus grand assassin de l’his­

toire. Après un message de Khrouchtchev en 1959, ils ont

cru qu’en cinq ans la Russie soviétique atteindrait et

dépasserait le niveau matériel des États-Unis. En 1983, la

Russie communiste ne peut vivre qu’en important du blé

des pays capitalistes, et du principal d’entre eux, les États-

Unis. Les Soviets athées ont accepté passivement et servi­

lement tous les contes de fées sur la manière dont les

communistes créeront la fraternité entre les nations.

Qu’ils lisent les journaux chinois, yougoslaves et commu­

nistes russe, et ils verront comment les camarades se haïs­

sent entre eux ! Ils croient sans esprit critique ce que leur

chef suprême momentané proclame. Les chrétiens eux,

au moins, ont toujours eu la possibilité de contrôler les

affirmations de leur clergé.

La Bible nous exhorte à exercer nos facultés critiques.

Par exemple : *Bien-aimés, ne vous fiez pas à tout esprit,*

*mais éprouvez les esprits pour voir s'ils viennent de Dieu*

(1 Jean 4, 1). *Pour les prophètes, qu'il y en ait deux ou*

*trois à parler, et que les autres jugent* (1 Cor 14, 29). La

119

foi chrétienne fait beaucoup appel à la raison. Par exem­

ple, il est écrit : *Allons ! Raisonnons ! dit Yahvé.* Une des

principales revendications de Martin Luther était le droit

à l’interprétation personnelle de l’Écriture. C’est lui qui a

donné l’impulsion à la liberté de pensée dans le monde.

On dit que les miracles contredisent les lois de la nature,

mais les hommes oublient qu’eux-mêmes, bien qu’ils ne

possèdent que des pouvoirs très limités, violent constam­

ment les lois de la nature. En vous levant le matin pour

vous habiller, vous vainquez la loi naturelle de la gravité.

Quand vous conduisez votre voiture, vous vous opposez

à la loi d’inertie. Quand vous scindez un atome, vous

brisez la loi de cohésion. Si l’homme peut contrevenir à

ces lois, combien plus logique est-il de croire qu’un ordre

plus haut d’êtres - les anges, pour ne pas mentionner Dieu

lui-même - peuvent faire des choses impossibles pour

nous, exactement comme le savant peut faire des choses

qui confondent un ignorant ! Stuart Mill a dit : « Un mira­

cle n’est pas une contradiction à la loi de cause à effet,

c’est un nouvel effet supposé être produit par l’introduc­

tion d’une nouvelle cause. » Cette cause, c’est Dieu.

1. **L’argument tiré de l’expansion de l’univers**

Le déplacement vers l’infrarouge de l’image spectrosco­

pique que nous recevons de galaxies éloignées prouve que

notre univers est en continuelle expansion. Parfois, les

astronomes comparent l’univers à un petit ballon, un

jouet d’enfant sur lequel des étoiles seraient peintes.

Quand le ballon est gonflé, les étoiles et les distances entre

elles deviennent plus grandes. Depuis qu’ils connaissent

la rapidité de l’expansion, les astronomes peuvent calculer

rétrospectivement quelles étaient les distances il y a un

ou cinq billions d’années. En reculant ainsi, ils arrivent

au point de départ - le ballon avant d’avoir été gonflé -

au moment de la création de l’univers, ou de ce que les

120

savants appellent aujourd’hui l’explosion primitive,

comme on l’a expliqué précédemment.

L’expansion de l’univers est une preuve de l’existence

d’un Dieu qui en a fixé les commencements.

1. **L’argument tiré de la seconde loi de thermodynami­**

**que**

Selon cette loi, dans un système fermé, les choses ne

peuvent changer que de l’ordre vers le hasard, le chaos,

l’anarchie. Si notre univers avait existé depuis un passé

éternel, il serait dans le chaos. Système et ordre ne pour­

raient plus exister, en raison du fait irréversible de l’entro­

pie. L’univers n’est ordonné que parce qu’il procède d’un

Dieu d’ordre.

1. **La preuve par l’existence des gènes**

Cette preuve n’est vraiment qu’une extension ou une

application spécifique de l’argument tiré de la seconde loi

de thermodynamique, mais elle a une valeur à part.

Dans tout être vivant, il y a un code génétique qui

décide comment il sera construit. Le code est une combi­

naison d’acides aminés qui - selon cette loi de thermody­

namique - ne peut se développer spontanément qu’en

allant de l’ordre au chaos, comme toutes les autres matiè­

res. Alors d’où vient l’ordre du code génétique ?

Chaque spermatozoïde et chaque ovule du corps

humain contiennent des informations qui, si elles étaient

transcrites, rempliraient mille volumes de 500 pages cha­

cun. Tout est inscrit là : la couleur des yeux et des che­

veux, les traits du visage, la taille, la faiblesse héréditaire,

mais aussi les talents héréditaires, tous les détails du corps

aussi bien que la principale structure psychologique, etc.

Aucun savant, en dépit de l’appareillage le plus moderne,

121

ne pourrait condenser toute cette richesse d’informations

sur le futur embryon, puis sur l’homme, dans un espace

aussi microscopique. Quand les cellules sont divisées,

toutes les informations sont copiées en un rien de temps.

Finalement, on obtient des millions de copies. Aucune

photocopieuse ne pourrait le faire.

Ce qui arrive pour l’homme, arrive aussi pour les cellu­

les des animaux et des plantes. Des billions d’informa­

tions dans les gènes disent aux lis, aux tulipes, aux roses,

quelle couleur, quel parfum et quelle élégance de tige ils

doivent avoir, et comment ils devront les transmettre à

leurs successeurs. Un tel ordre ne peut venir du désordre.

Les acides n’ont ni connaissances ni intelligence pour

communiquer aux gènes comment développer l’intelli­

gence dans les êtres humains. Les molécules d’acide n’ont

pas d’instinct. Comment alors communiquent-elles aux

gènes la manière de produire les instincts dans les ani­

maux ? Les gènes sont une preuve incontestable d’un créa­

teur intelligent.

1. **L’argument tiré de l’existence d’éléments radioactifs**

En perdant des électrons, les éléments radioactifs se

dégradent de stade en stade, jusqu’à l’état de plomb. Cela

s’appelle la filiation radioactive. Actuellement, les savants

savent combien il faut de temps pour qu’un élément

radioactif se change en un autre et finalement devienne

plomb.

Si l’univers avait existé de toute éternité, au lieu d’avoir

été créé, ou s’il existait depuis des billions et des billions

d’années, tous les éléments radioactifs seraient depuis

longtemps devenus plomb. Comment se fait-il alors qu’ils

existent toujours? Leur présence prouve que l’univers

n’existe pas par lui-même depuis l’éternité, qu’il y a un

commencement, que nous vivons dans un univers créé,

et donc qu’il existe un créateur.

122

1. **L’argument tiré de l’existence de trous noirs**

Dans les années 50, les astronomes ont découvert les

« pulsars » ou neutrons-étoiles. On les appelle aussi

« nains blancs » parce qu’ils consistent en une matière

inimaginablement condensée. Leur propre gravité a agi

sur la masse, la faisant s’effondrer. La compression a eu

pour résultat un accroissement de la gravité. Nous avons

une réaction en chaîne. La gravité produit l’effondrement,

l’effondrement produit une gravité plus grande, et ainsi

de suite. L’étoile devient de plus en plus dense. La ten­

dance de ces étoiles est d’arriver à la densité infinie et au

manque complet de dimension. Ces étoiles ne font pas

seulement dévier la lumière, comme les autres étoiles.

Elles l’avalent. Dans cette phase, on les appelle les « trous

noirs ». Elles deviennent pour toujours invisibles, comme

le sont toutes choses dans leur horizon. Nous voyons des

objets parce qu’ils émanent de la lumière ou la réfléchis­

sent. Les trous noirs, avalant tout rayon de lumière, cons­

tituent une matière invisible. (Ce qui est bon pour le vul­

gaire athée qui dit ne croire qu’à ce qu’il peut voir !) Il y

a trois zones. A une certaine distance du trou noir, la

lumière est en sécurité. Elle ne peut être avalée par cette

étoile spéciale, mais seulement déviée, comme tout objet

est dévié. A une autre distance, elle est avalée. Une zone

existe entre ces deux. Elle est appelée « horizon des événe­

ments » dans lequel la lumière n’est ni avalée ni déviée,

mais faite prisonnière. Elle tournera pour toujours autour

de lui dans une orbite. Le temps aura cessé pour elle.

Dans cet « horizon of events » (horizon des événements),

le continuum espace-temps, qui est notre univers, n’est plus,

l’élément temps ayant disparu. Nous arrivons à la frontière

entre notre réalité et une autre. L’affirmation du matéria­

lisme dialectique: notre réalité appelée par la science le

continuum espace-temps, est la seule, est contredite par

l’existence des trous noirs qui sont la frontière entre notre

réalité et une autre qui est hors du temps, étemelle.

123

A. Wilder-Smith dans *The résignation of scientific*

*materialism (La résignation du matérialisme scientifique)*

écrit : « Derrière “l’horizon des événements”, toutes les

lois de la matière connues par nous s’évanouissent. Les

lois chimiques que nous connaissons sont abolies, de

même que les lois physiques ; la matière et notre réalité

de matière-temps cessent. La réalité matérielle tempo­

relle, arrive seulement jusqu’à cette frontière. Ce qui est

au-delà de cette frontière appartient à “l’au-delà”. »

La Bible est une unique percée d’une autre réalité, celle

de Dieu, dans notre continuum espace-temps. Le dogme

de base du matérialisme, à savoir, que seule existe la

réalité appréhendée par nos sens, s’est effondré quand

nous avons découvert que certaines étoiles s’effon­

draient.

1. **L’argument tiré de la gradation trouvée en tout**

Saint Thomas d’Aquin fait la remarque suivante :

« Parmi les êtres, il y en a qui sont plus ou moins bons,

vrais, nobles, etc. Mais “plus” ou “moins” sont des prédi­

cats de choses différentes, selon leur ressemblance à quel­

que chose qui est le maximum. Par exemple, une chose

est dite plus chaude selon qu’elle ressemble de plus près

à ce qui est le plus chaud. Il y a donc quelque chose qui

est plus vrai, meilleur, plus noble, et, par conséquent quel­

que entité qui est la plus existante.» Nous l’appelons Dieu.

1. **L’argument métaphysique d’Anselme de Canterbury**

On demandait à Confucius par quoi il commencerait

s’il devait gouverner un pays. Il répondit :

- J’améliorerais l’usage du langage.

Son auditoire fut surpris.

- Cela n’a rien à voir avec la question.

124

Confucius expliqua :

— Si le langage n est pas juste, ce qui est dit ne corres­

pond pas à ce qui est signifié ; si ce qui est dit ne corres­

pond pas à ce qui est signifié, les travaux ne sont pas faits

correctement ; si les travaux ne sont pas faits correcte­

ment, la morale et l’art ne prospèrent pas ; si la morale et

l’art ne prospèrent pas, il n’y a pas de justice ; s’il n’y a

pas de justice, la nation ne sait que faire, où aller. Donc

le manque de règles pour les mots ne devrait pas être

toléré. C’est de cela que tout dépend.

Dans le même esprit, saint Thomas d’Aquin dit : « Il y

a des choses évidentes en elles-mêmes, connues aussitôt

que les termes en sont connus. Ainsi, quand la nature du

tout et la partie sont connus, il est de soi évident que le

tout est plus grand que sa partie. »

Dès que le sens du mot « Dieu » est compris, on voit

aussitôt que Dieu existe. Car par ce mot est signifiée une

chose au-delà de laquelle rien de plus grand ne peut être

conçu. Mais ce qui existe en fait est plus grand que ce qui

existe seulement dans l’intellect. Donc, puisque dès que

le mot « Dieu » est compris, il existe dans l’intellect, il

s’ensuit aussi qu’il existe en réalité. Et ainsi, la proposition

« Dieu existe » est tout à fait évidente, comme l’existence

de la vérité est évidente. Si vous niez son existence, votre

affirmation : « Il n’y a pas de vérité » doit être vraie.

Donc, la vérité existe.

Dieu est vérité. Dans la proposition « Dieu existe » le

prédicat est le même que le sujet. L’existence de Dieu est

évidente. Spinoza écrivait : « C’est seulement si l’essence

de Dieu n’enveloppait pas l’existence que vous pourriez

dire qu’il n’existe pas. Cela est absurde. Donc Dieu néces­

sairement existe ; ce qu’il fallait démontrer. » Nous pou­

vons dire à coup sûr que, bien que nous ayons la notion

«cercle carré», il n’y a pas de cercle carré, car cela

contient une contradiction. Mais ce n’est pas le cas pour

Dieu. Qu’est-ce qui empêche Dieu d’exister? Aucune

cause, ni externe, ni interne, ne peut faire qu’il n’existe

125

pas. La perfection rend une chose capable d’exister ; l’im­

perfection l’en empêche. De quelle existence pouvons-

nous être plus sûrs que de celle de l’Être absolument infini

ou parfait, c’est-à-dire Dieu ?

Nous avons cette notion. « Existant » est inclus en elle.

Nous ne pouvons plus longtemps échapper à la conclu­

sion logique que Dieu existe. Kant disait : « C’est absurde

de demander s’il y a un Dieu, car la notion “Dieu” qui

signifie l’être le plus parfait inclut l’attribut “existant”. »

Anselme de Canterbury dans son *Proslogium* écrit :

« Quand vous dites que Dieu n’existe pas, vous pensez à

un être sans égal. Il doit être aussi un être dont on ne peut

concevoir qu’il n’existe pas. « Quiconque comprend que

Dieu est ne peut concevoir que Dieu n’existe pas car Dieu

est tel qu’un plus grand ne peut être conçu. Et celui qui

comprend parfaitement cela comprend assurément que

cet être existe si réellement que, même en concept, il ne

peut être non existant. »

Je répète : si on peut concevoir Dieu, sa non-existence

est inconcevable. Fénelon écrit au sujet de cet argument :

« Existence, vérité et bonté sont une seule et même chose ;

le mal n’a rien du réel. Il est certain que je puis concevoir

un être infini d’une infinie perfection et parce que je le

conçois, il doit être. Cet être est identique à ma notion

de lui ; il ne peut être conçu que comme existence, car

l’existence est comprise dans son essence. Mon idée à son

sujet comprend clairement son existence réelle. Nous

devons affirmer l’existence réelle de cet être infiniment

parfait comme j’affirme l’existence réelle de ma pensée. »

Malebranche dit : « Il suffit de penser à Dieu pour

savoir qu’il existe. » Descartes écrit : « L’idée d’infini ne

pourrait pas exister dans l’esprit d’un être fini, si elle n’y

avait pas été mise par un être infini. »

126

1. **L’argument tiré de la composition de toutes les entités**

**de la nature**

Dans la nature, tout est composé. Quelle organisation

compliquée, ne serait-ce que dans un atome, dans une

seule cellule vivante, dans la complexité d’une âme ! Tout

ce qui est composé sert quelque chose d’autre que lui-

même. Un lit et une chaise servent l’homme ; une cellule

sert un organisme ; les molécules servent une cellule ; les

particules élémentaires servent une molécule, et ainsi de

suite. Jamais un but n’appartient à l’agrégat lui-même,

qui n’a pas d’intelligence et donc ne peut avoir de but.

Toute chose composée prouve l’existence du composant :

les choses composées de l’univers prouvent l’existence du

divin composant.

Dieu doit être simple essence, non composé, car s’il

était un agrégat, il servirait à nouveau le but d’un autre,

et ainsi sans fin. Puisque toutes les choses servent Dieu,

il doit essentiellement différer d’elles. N’étant pas com­

posé, il n’est pas soumis au changement, car le change­

ment provient des réactions entre les composants. Ainsi,

étant inchangé et inchangeable, Dieu est évidemment

immortel.

1. **Le témoignage des meilleurs exemples de l’humanité**

Lorsque nous considérons les arguments en faveur de

l’existence de Dieu, soyons comme un juge impartial qui

entend tous les témoins, et comme un juge intègre qui

évalue leur crédibilité. Les témoins de l’existence de Dieu

sont ces hommes exemplaires qui ont manifesté des quali­

tés de bonté, de douceur, d’amour et de sainteté.

Les prophètes, les fondateurs de religion, Jésus-Christ,

les apôtres et les saints de tous les temps et de toutes les

parties du monde ont témoigné de l’existence de Dieu.

Sans aucune exception, ils ont tous parlé de leur expé­

127

rience personnelle de Dieu. Les prophètes ont entendu sa

voix. Les apôtres l’ont connu en la personne de Jésus dont

il est écrit : *Il vient du sein du Père.* Au cours des âges, le

Père s’est révélé lui-même de mille manières aux saints.

La vérité a été le principal guide de la vie de tous ces

témoins dont beaucoup sont allés à la mort pour la défen­

dre. Aucun juge ne pourrait facilement écarter les témoi­

gnages de tels témoins ; nous ne le devrions pas non plus.

Leur témoignage multiplié est une irrésistible preuve de

l’existence de Dieu.

Je relaterai seulement l’histoire de l’un d’eux : Barto-

lomé de Las Casas. Il arriva, en 1502, à Saint-Domingue,

et, comme c’était la coutume, il prit des esclaves indiens.

Mais, entendant prêcher l’Évangile, il réalisa que ses hom­

mes et la prospérité qu’ils lui apportaient étaient des biens

mal acquis. Immédiatement, il libéra ses esclaves indiens

et somma ses compagnons colons de suivre son exemple

et de ne plus être des tyrans. Il réussit à convaincre les

autorités espagnoles d’établir des communautés agricoles

indiennes autonomes dont les « Peaux-rouges » tireraient

la plupart de leurs profits. Plus tard, ordonné prêtre, il

arrêta au Nicaragua les expéditions de conquête et de

chasse aux esclaves, et réussit à convaincre les soldats de

ne pas obéir aux ordres des propriétaires d’esclaves. Fina­

lement, en 1542, il décida l’empereur Charles Quint à

abolir l’esclavage des Indiens. Le pape Paul III avait déjà

parlé contre ce trafic dans sa bulle *Sublimis Deus.* Entre­

temps, Bartolomé était devenu évêque. Il refusait l’abso­

lution à ceux qui avaient des esclaves, et il défendit sa

position dans un opuscule, *Confesionario,* qui suscita en

Espagne l’indignation contre lui. Le gouvernement sentit

qu’il avait été trop loin. On criait : « Traître ! C’est un

traître ! Nous n’avons aucun droit sur les Indes, si, comme

il le dit, tout ce que nous y avons fait est injuste. »

Même les humanistes de cette époque soutenaient que

les Indiens, race inférieure, étaient esclaves par nature,

justifiant ainsi la conquête espagnole. Las Casas répliquait

128

que « toute la race humaine est une », et disait que les

Espagnols n’avaient pas le droit de conquérir ou d’exploi­

ter. Son influence eut pour résultat une colonisation paci­

fique des Philippines. Il publia livre après livre pour

défendre les opprimés. Nous gardons de lui la brochure

*Très bref compte rendu de la destruction des Indes,* qui

contient l’histoire de ce chef indien de Cuba, qui, lorsqu’il

entendait dire que les Espagnols allaient au ciel, répliquait

« qu’il ne souhaitait pas y aller, mais préférait l’enfer, afin

de ne pas être où étaient ces gens si cruels. »

Où Las Casas puisait-il son courage ? Il donne lui-

même la réponse : « Dans sa bonté et sa miséricorde, Dieu

a jugé bon de me choisir pour son ministre, bien qu’indi­

gne, afin de plaider pour tous ces peuples des Indes contre

des méchancetés et des injustices jamais encore vues ou

entendues. J’ai peiné pendant cinquante ans pour Dieu

seul. » Quel juge raisonnable pourrait rejeter un témoi­

gnage aussi convaincant ?

Nous pouvons alléguer en faveur de la religion - parti­

culièrement de la religion chrétienne - les écrits et les

documents des innombrables saints de toutes les époques.

Les athées, eux, quelles autorités peuvent-ils réunir pour

appuyer leurs opinions ? Ils ne peuvent se réclamer d’au­

cun bienfaiteurs de l’humanité. Leurs témoins sont de

grands criminels de la race humaine : Staline, Khroucht­

chev, Brejnev, Tito, Mao Tsé-toung, et Karl Marx, archi­

tecte de l’horreur et de l’holocauste.

Quel juge impartial aurait la moindre difficulté à déci­

der en faveur de l’existence de Dieu quand l’alternative

est si effrayante ? Sur les plateaux de la justice, il ne pour­

rait que conclure que la bonté l’emporte de loin sur les

séductions du mal. Ou, en d’autres termes, qu’un tel mal

consommé, comme ce siècle en a donné le témoignage,

doit être une réaction d’opposition à l’indicible bien. Ce

bien est inclus en Dieu.

129

1. **Le témoignage des hommes de science**

La plupart des grands savants - ceux qui connaissaient

le mieux les structures de l’univers et le mystère de la

vie - ont été des croyants.

Notre univers a eu deux noms : l’univers de Newton et

l’univers d’Einstein. Newton et Einstein croyaient en

Dieu, bien que d’une manière différente. Nils Bohr, Pic-

card, Filatov, Pasteur, Mendel et d’innombrables autres

savants et fondateurs de disciplines scientifiques étaient

des croyants. Leur attitude est un témoignage parlant de

l’existence de Dieu.

Je ne pense pas que quelqu’un soit plus autorisé à parler

au nom de la science que Einstein, simplement parce que

l’univers porte son nom. Il dit que toute notre expérience

justifie notre sentiment que «dans la nature se réalise

l’idée de simplicité mathématique». Ainsi, selon Eins­

tein, l’univers est la réalisation d’une idée. Mais où il y a

idée, il doit y avoir celui qui a produit l’idée. Il refusait

d’abandonner sa théorie de la relativité en disant « qu’on

ne pourrait citer contre elle ni des raisons logiques et

expérimentales, ni la considération de la simplicité et de

la beauté». Si l’univers est rempli de beauté, il doit y

avoir un artiste qui l’a conçu. Je respecte beaucoup la

connaissance scientifique des penseurs athées, mais

ceux-ci doivent aussi admettre qu’Einstein fait plus auto­

rité qu’eux.

A l’université de Princeton, dans un de ses plus beaux

halls, sont gravés au-dessus de la cheminée ces mots

d’Einstein : « Dieu qui crée et est dans la nature, est très

difficile à comprendre, mais il n’est ni mauvais ni arbi­

traire. » Un Dieu qui pense, un penseur ; un Dieu qui

cherche la beauté : un artiste ; un Dieu qui est bonté... tel

est-il pour Einstein. Et, en comparaison de lui, nous tous

- même les membres de l’Académie des sciences de Mos­

cou - nous sommes des nains.

Peut-être aimeriez-vous savoir ce que le grand physi­

130

cien Max Planck auteur de la théorie de la lumière, dit

dans son autobiographie scientifique : « La religion et la

science de la nature mènent le même combat dans une

croisade incessante, sans trêve, contre le scepticisme et le

dogmatisme, contre l’incroyance et la superstition, et le

cri de ralliement de cette croisade a toujours été et sera

toujours “Vers Dieu”. »

Éventuellement les athées pourraient admettre que cer­

tains savants soient religieux, mais simplement par tradi­

tion, et que la religion ne joue pas réellement un rôle

significatif dans leurs vies. Ce n’est pas exact. Dans sa

jeunesse, Einstein était athée. Il était Juif d’origine ; toute

son éducation le prédisposait contre le christianisme.

Mais ses réalisations scientifiques ont fait de lui un

homme religieux et un grand admirateur de Jésus-Christ.

Et puisque nous parlons d’Einstein, citons encore de lui :

«Beaucoup de personnes disent que c’est l’intelligence

qui fait le grand savant. Ils se trompent ; c’est le carac­

tère. » Le caractère est créé, non par l’athéisme, mais par

la religion. On ne peut être un vrai savant, sans avoir un

fonds d’honnêteté et d’intégrité qui est étranger à

l’athéisme.

**25. La preuve tirée de l’art**

La religion a inspiré les œuvres d’art : la peinture de

Michel-Ange, de Raphaël, de Rembrandt ; la musique de

Palestrina, de Bach, de Mendelssohn ; la poésie de David,

Dante, Milton. Les athées peuvent-ils nommer une seule

œuvre d’art inspirée par la négation de Dieu? Jamais

personne n’a été éloquent pour l’athéisme ; jamais per­

sonne ne pourrait peindre l’athéisme ou le chanter, ou

créer un poème pour lui. Cela seul devrait donner à réflé­

chir. On a là un des plus puissants arguments contre

l’athéisme.

131

1. **Le témoignage des paysans**

L’athéisme est l’enfant des habitants des villes qui sont

enfermés entre des murs et perçoivent l’univers à travers

des vitres encrassées. Ils ne voient pas l’univèrs tel qu’il

est réellement. Les paysans qui vivent en étroite commu­

nion avec la nature le connaissent mieux. Ils sont plutôt

croyants, car ils savent que l’univers ne peut être compris

que comme la création de Dieu.

1. **Le témoignage de l’expérience animale**

Puisque l’homme n’est pas le seul habitant de l’univers,

il n’est pas juste de tirer des conclusions générales sur les

problèmes majeurs sans prendre en considération l’expé­

rience des autres espèces.

Tous ceux qui sont familiers des animaux, surtout les

paysans, reconnaissent que les animaux domestiques,

spécialement les chiens, mais aussi les chevaux, ont un

sens des réalités métaphysiques qui manque à l’homme.

Le chien dans la maison semble connaître d’avance la

mort de son maître, même si celle-ci se produit à une

certaine distance ou arrive subitement. Cette connais­

sance se manifeste par des états de mélancolie qui peuvent

porter l’animal à refuser la nourriture, même à se laisser

mourir. Habituellement, on attribue cela à l’instinct, mais

que perçoivent les animaux par leur instinct ? Ils perçoi­

vent un être que nous ne pouvons voir : l’ange de la mort.

La réalité métaphysique dont l’ultime expression est Dieu

est confirmée par l’expérience du monde animal.

La vie animale peut nous apprendre beaucoup. Pour

les matérialistes, penser est une fonction du cerveau. La

structure compliquée du cerveau humain pourrait expli­

quer nos capacités. Mais les abeilles, comment peuvent-

elles calculer? Ont-elles un cerveau de haute qualité?

Lors d’une conférence aux États-Unis en 1983, le profes­

132

seur James Gould de l’Université de Princeton faisait part

d’une expérience étonnante qu’il avait faite avec des abeil­

les. Il avait mis une assiette de sirop de sucre à une cer­

taine distance d’un rayon de miel. Quand les abeilles

eurent découvert le sirop, il mit l’assiette à une distance

du rayon 1,25 fois plus grande que le rayon initial. A la

troisième expérience, la distance était de 1,25 fois plus

grande que la seconde fois, et ainsi de suite, jusqu’à ce

que l’assiette soit à 900 mètres du rayon de miel. Mais

quand le professeur parvint à cet endroit, il eut une sur­

prise : les abeilles y étaient arrivées avant lui et atten­

daient le sirop. Les abeilles avaient compris que la dis­

tance croissait chaque fois de 1,25 et avaient calculé où

le plat serait la prochaine fois. Quand on demanda à

Gould s’il avait une explication, il répondit : « Non, j’au­

rais préféré qu’elles n’aient pas fait cela », car il se trouvait

devant une énigme. Les capacités des animaux sont sans

explication, sauf pour un Dieu qui pense pour eux.

En beaucoup d’endroits de la côte est des États-Unis,

les goélands lançent des huîtres sur le béton des parcs.

L’écaille se brise et ils peuvent alors manger la chair, ce

qui autrement leur serait impossible. En Afrique, les vau­

tours, ne pouvant pas ouvrir les dures écailles des œufs

d’autruche, les bombardent avec des cailloux. Pensent-ils

logiquement sans un cerveau adapté et sans connaître les

règles d’Aristote sur la pensée ? Ou y a-t-il un Dieu qui

pourvoit aux besoins de toutes ses créatures ? Les baleines

communiquent entre elles par des signaux d’une telle hau­

teur de fréquence que l’oreille humaine ne peut les enre­

gistrer. Nous pouvons distinguer les sons quand ils expri­

ment le bien-être, le désir de s’assurer que la famille est

proche, le désir de jouer ou de dormir. Il y a un son de

douleur pour la maladie et un autre son pour les douleurs

de la naissance. Les baleines ont leurs chants d’amour,

leurs berceuses pour leurs petits, leurs informations sur

la nourriture disponible, leurs ordres: «en avant» ou

« stop », leurs élégies en cas de mort.

133

Certains singes d’Afrique ont ce qu’on pourrait appeler

des « noms » pour les différents animaux. Ils avertissent

leurs amis selon que le danger vient d’un léopard, d’un

serpent ou d’un oiseau prédateur. Ils se protègent contre

les serpents sur le haut des arbres, et contre les oiseaux

en se cachant dans les buissons épineux, etc. *(Die Welt,*

Allemagne de l’Ouest, 5 juin 1983). La vie animale nous

dit qu’il y a un Dieu.

1. **La preuve tirée de la satisfaction de nos besoins**

Pour tous les besoins humains fondamentaux, il existe

une réalité en dehors de l’homme. Nous sommes nés avec

des poumons et nous trouvons de l’air à respirer. Il y a

donc une réalité extérieure correspondant aux besoins de

nos poumons. A notre naissance, le lait nous est indispen­

sable : nous trouvons le sein d’une mère. En grandissant,

nos besoins changent : le lait dans le sein d’une mère se

tarit. Nous sommes nés avec un besoin de nourriture, et

nous trouvons dans le monde où nous venons habiter des

légumes, des fruits, de la viande. Nous sommes nés avec

un corps qui peut tomber malade, et nous trouvons sur

la terre, dans ses sels, ses champignons, ses plantes, des

remèdes pour toutes nos maladies. Ainsi, la réalité sur la

terre correspond toujours à nos besoins fondamentaux.

Mais l’homme n’est pas seulement un corps. Il est aussi

un organisme qui a besoin d’un père protecteur pour

l’abriter, le réconforter, l’assurer d’un ordre moral. Il

serait, en effet, étrange qu’une réalité extérieure corres­

ponde à tous les besoins, sauf à celui-ci.

Le désir du bonheur, et l’aptitude de l’homme à l’imagi­

ner dépassent de si loin les moments les plus heureux

d’une existence privilégiée - laissons de côté l’existence

misérable - qu’il est inconcevable qu’il n’y ait pas de réa­

lité extérieure y correspondant. Si le désir présuppose l’ac­

134

complissement, alors le paradis imaginé doit être un para­

dis réel. Et le paradis, cette perfection rêvée, qui répond

à tous les désirs cachés de l’homme, est la demeure que

Dieu offre à tous ceux qui la veulent.

Et que dire du bien et du mal ? S’il n’y avait pas déjugé

suprême pour récompenser le bien et punir le mal, être

moral n’aurait aucun sens. Et si la foi en ce juge disparaît,

le ciment de base de la société disparaît. La société

humaine a besoin d’un Dieu juste ; à ce besoin correspond

une réalité extérieure.

1. **La preuve tirée des satellites artificiels**

Aujourd’hui, les hommes eux-mêmes construisent des

étoiles. Je veux dire des satellites artificiels. Actuellement,

ceux-ci ressemblent beaucoup à de minuscules planètes,

mais ils nous permettent de prouver expérimentalement

que, même derrière les plus petits points de l’espace,

contenant ne serait-ce qu’une poignée de gens, il y a tou­

jours une intelligence immense. Les étoiles de notre fabri­

cation, qui exigent des calculs compliqués et une instru­

mentation complexe, ne disposent néanmoins que d’un

court espace de vie. Or, ce sont des réalisations d’une

nature extraordinaire. Pourrait-ce n’être que l’effet du

hasard ?

Notre terre aussi est un satellite transportant ses billions

d’habitants tous les ans autour du soleil. Jamais le satellite

Terre n’a dévié de sa course ou été entraîné dans la brû­

lante orbite du soleil. Derrière notre terre et derrière les

millions de satellites semblables, et d’autres soleils, der­

rière les étoiles innombrables du ciel, il doit aussi y avoir

un esprit qui a conçu ces merveilles, une personne qui les

a construites et à présent les guide. Cette personne, c’est

Dieu.

135

1. **La preuve tirée de l’industrie automatisée**

Dans une usine automatisée, on peut marcher long­

temps sans voir un ingénieur ou un ouvrier. Les moteurs

et les machines s’influencent réciproquement, produisant

tous les mouvements nécessaires. Mais derrière l’automa­

tion se tient l’ingénieur qui conçoit et calcule, et, durant

l’opération, l’ouvrier est aux commandes.

De même, l’univers matériel semble fonctionner auto­

matiquement, mais ne nous y trompons pas. Il ne serait

jamais venu à l’existence sans un constructeur et un guide

très réel. Le constructeur et ce fabricant, c’est Dieu.

1. **La preuve tirée des prières exaucées**

Pendant des siècles et des millénaires incalculables, les

croyants ont affirmé que les prières dites dans des situa­

tions impossibles, quand tout semblait perdu - humaine­

ment parlant - ont été exaucées, parfois d’une manière

extraordinaire. Si ces expériences n’avaient pas été attes­

tées, la pratique de la prière aurait depuis longtemps dis­

paru, en même temps que les nombreuses superstitions

qui se sont évanouies avec le temps.

Les prières exaucées sont donc la preuve de l’existence

de quelqu’un qui les entend et y répond.

**32. L’argument tiré du besoin d’un esprit éternel**

Cet argument a été particulièrement développé par un

philosophe anglais, l’évêque Berkeley. Pour lui, l’univers

ne peut exister que dans un esprit. Cet esprit est l’ordina­

teur qui organise les millions d’impressions qu’il reçoit

chaque jour par les sens, et crée à partir d’elles un univers.

Après mûre considération, l’esprit met tous les événe­

ments qu’il perçoit à travers les sens dans les catégo­

136

ries de quantité, qualité, causalité, modalité et finalité.

Le sens du toucher informe le cerveau qu’il sent quel­

que chose de mou ; la langue dit qu’elle perçoit quelque

chose de salé ; l’œil discerne quelque chose de jaune. A

partir de là, l’esprit construit la notion « fromage ».

Au-delà de l’analyse objective, l’esprit dote les choses

de valeur. La rose ne devient belle qu’aux yeux d’un

amoureux de la beauté. L’univers se construit ainsi dans

un esprit. Mais quand il n’y avait pas d’esprit humain,

où était l’univers ? Puisqu’il est démontré que l’univers

est plus âgé que l’esprit humain, il faut qu’il y ait eu un

esprit pour le concevoir. Cet esprit étemel c’est Dieu.

**33. La preuve tirée de l’existence du mal**

Au lieu d’apporter cette preuve, je vous dirai comment

elle a convaincu un chef communiste.

Souvent les communistes haïssent, arrêtent, torturent

et se tuent les uns les autres dans des orgies de violence.

En Tchécoslovaquie, au temps de Staline, un chef com­

muniste nommé Loeb fut emprisonné par ses camarades

et soumis à un lavage de cerveau. Seul dans une cellule,

il devait écouter jour et nuit un haut-parleur hurlant ces

mots à devenir fou: «Espion! Traître! Contre-

révolutionnaire ! - Oh ! non, excusez-moi, cher et fidèle

camarade - Non, pas espion, pas traître ! - Non, cama­

rade ! - Vous serez pendu ! - Vous serez bientôt libéré.

Votre arrestation a été une erreur. - Coquin, fripon, bien-

aimé camarade, innocente victime de l’injustice, etc.

etc. » Cela continua pendant des semaines. Puis l’homme

eut une illumination. Cette pensée lui vint : « Si les com­

munistes torturent les chrétiens et les autres ennemis, cela

a du sens. Nous ne pouvons triompher sans les détruire.

Mais si les communistes torturent les communistes, c’est

de la pure méchanceté : c’est le mal pour le mal. J’ai main­

tenant vu la dernière profondeur du mal. Il n’y a pas

137

d’électricité sans deux pôles, pas de pièces de monnaie

sans deux faces. S’il existe une profondeur extrême de

méchanceté, il doit y avoir aussi un sommet d amour.

*Dieu existe. »*

Ensuite, quand il a été appelé pour le premier interroga­

toire, il a dit à l’officier de police : « Vous pouvez mainte­

nant tourner le bouton du haut-parleur. J’ai trouvé

Dieu. »

En physique, une loi établit que pour toute action, il *y*

a une réaction égale et opposée. Dans ce sens, les excès

de méchanceté comme ceux commis à Auschwitz, dans

l’archipel du Goulag, et les massacres du Cambodge prou­

vent l’existence de Dieu. La souffrance humaine n’est pas

un argument pour l’athéisme, mais une preuve qu’il y a

un consolateur pour la compenser.

Beaucoup de souffrances sont directement ou indirecte­

ment une punition de Dieu pour le péché. Déduire de

cette souffrance qu’il n’y a pas de Dieu n’est pas raisonna­

ble, c’est comme prouver qu’un enfant n’a pas de père,

parce que celui-ci lui administre une fessée. Du point de

vue humain, la punition pour transgression pourrait sem­

bler monstrueusement lourde. Mais Dieu s’occupe de

façonner ses créatures pour qu’elles soient d’éternelles

personnifications de la bonté et de la sainteté. Pour une

belle statue, il faut aussi bien un marteau et un ciseau

qu’une lime et une brosse douce.

**34. L’argument tiré de la foi**

Toute personne devrait travailler à formuler sa pensée

jusqu’à ce qu’elle devienne une vérité sûre (exactement

comme Jésus était la vérité incarnée). En avançant dans

son processus de pensée, ses doutes intérieurs disparais­

sent, et le fait qu’elle croit en Dieu est une raison suffi­

sante pour qu’elle ait la certitude que Dieu existe réelle­

ment.

138

La vérité est la manière de penser d’un saint, d’un

homme semblable à Jésus. Lorsque quelqu’un lui devient

de plus en plus semblable, il sait que sa foi est vraie. Sa

vie confirme sa pensée.

**35. L’argument tiré de l’impossibilité de prouver le**

**contraire**

Personne ne sera jamais capable de prouver la rationa­

lité de l’athéisme en commençant par nier que l’objet de

la recherche - c’est-à-dire Dieu - existe.

Si on retourne une chambre de fond en comble pour

trouver un objet, et qu’on ne le découvre pas, cela ne

prouve pas qu’il n’existe pas, mais simplement que la

recherche n’a pas donné de résultat : l’objet peut être bien

caché ou le chercheur ne pas voir. Si une chambre peut

faire échouer un chercheur, combien plus l’univers ! Qui

sera jamais capable de sonder les lointaines étendues de

l’univers pour établir que l’objet « Dieu » n’existe pas ?

Nos sens, nos intuitions, nos considérations rationnel­

les ont des limites. Comment peut-on nier avec assurance

l’existence d’une entité qui peut se trouver justement au-

delà de nos perceptions, de nos « antennes ». Même si

jamais personne n’avait expérimenté l’existence de Dieu,

cela ne prouverait pas sa non-existence.

Chaque seconde, 1 000 000 000 000 000 de neutrinos

- particules élémentaires sans charge électrique et avec

peu ou pas de masse irradiée par le soleil - passent à

travers le corps humain. Tout récemment encore, on igno­

rait cette étonnante information. Ainsi des entités peu­

vent exister sans que nous le sachions. Les primevères

poussaient au sommet des montagnes bien avant que les

hommes ne les découvrent.

Il y a seulement quelques années, personne ne connais­

sait les neuropeptides - courte chaîne d’acides aminés

active dans le système nerveux - qui peuvent influencer

139

le comportement de l’alcoolique et les pulsions sexuelles.

Or, ils existaient sans que nous le sachions ou en ayons

la preuve. Aujourd’hui, un livre prouvant la non-

existence des neutrinos et des primevères semblerait vrai­

ment stupide. Et un système de pensée a-neuropeptide ne

serait pas moins irrationnel. Quand tout est dit et fait,

personne n’a de raison irréfutable de croire que Dieu

n’existe pas. En effet, il y a de nombreuses preuves de son

existence (nous n’en avons touché que quelque-unes)

mais aucune de sa non-existence. Qu’ils l’admettent ou

non, les athées sont obligés de recourir à la foi pour affir­

mer que Dieu n’existe pas.

Mgr Fulton Sheen remarquait un jour avec finesse :

« Dieu est le fait le plus évident de l’expérience humaine.

Si nous n’en avons pas conscience, c’est parce que nous

sommes trop compliqués ou parce que nous avons tou­

jours le nez en l’air par orgueil, voilà tout ! II est à nos

pieds. »

Les athées ont besoin de plus de foi que les croyants.

Staline, dans une interview donnée à un journal finlan­

dais, expliquait le raisonnement qui l’avait conduit à

devenir sans Dieu : « Si Dieu existe, c’est lui qui a dû

ordonner l’esclavage, le régime féodal et le capitalisme,

vouloir que l’humanité souffre, ainsi que les moines me

l’avaient toujours dit. Donc il n’y aurait aucun espoir

pour les masses laborieuses de se libérer de leurs oppres­

seurs. » Où est la logique de cela ? Parce que Staline détes­

tait certains ordres sociaux que les moines disaient être

fixés par Dieu, cela prouvait-il que Dieu n’existe pas ? Il

eût été plus logique de réagir en disant : « Je m’opposerai

à ce Dieu injuste », ou bien «je trouverai un autre agent

que Dieu comme excuse de cette souffrance de l’huma­

nité » (Staline devint plus tard le plus infâme auteur de

la souffrance dans l’histoire de la race humaine). Dire

« Dieu n’existe pas », simplement parce que je n’aime pas

la féodalité ou le capitalisme, est manifestement absurde.

On raconte que Louis Blanc, un des plus importants

140

leaders du socialisme, aurait dit : « Quand j’étais bébé, je

me rebellais contre ma nurse. Quand j’étais enfant, je me

rebellais contre mes professeurs et mes parents. Quand je

suis devenu un homme, je me suis rebellé contre le gou­

vernement. Quand je mourrai, s’il y a un ciel et que j’y

aille, je me rebellerai contre Dieu. » Donc l’athéisme n’est

pas tant l’expression d’une philosophie que d’un caractère

rebelle. Quelle est son utilité ?

Soixante pour cent des habitants du monde sont illet­

trés. Il y a encore des tribus qui vivent à l’âge de pierre,

en Nouvelle-Guinée, dans la jungle de l’Equateur et aux

Philippines. Des hommes qui croient en Dieu ont été vers

ces tribus pour les faire sortir de leur ignorance et de leur

misère, pour les ennoblir, en leur apportant le message de

Dieu. Comment imaginer qu’on puisse aller à ces sauva­

ges de l’âge de pierre et aux cannibales pour leur dire que

Dieu n’existe pas, et donc qu’ils doivent réformer leurs

vies et vivre comme des hommes nobles, rayonnants !

On raconte qu’aux Nouvelles-Hébrides, un agitateur

communiste prit sur lui d’expliquer aux aborigènes que

Dieu n’existait pas. Après l’avoir écouté attentivement,

ils lui dirent : « Allez-vous-en et remerciez Dieu, en qui

vous ne croyez pas, de ne pas avoir été le premier à arriver

ici. Avant vous est venu un missionnaire qui nous a parlé

de Dieu et a fait de nous, cannibales, des hommes civili­

sés. S’il ne vous avait pas précédé, nous vous aurions

mangé. »

L’histoire prouve qu’il n’y a jamais eu de régimes plus

cruels que ceux instaurés par les athées. Le monde a

connu beaucoup de formes de barbarie, mais la plus

grande sauvagerie a été infligée par les gouvernants sovié­

tiques Lénine et Staline, suivis de Khrouchtchev et Brej­

nev - sans parler des cruautés raffinées de Mao Tsé-

toung. Dans tout le monde communiste, on ne peut

trouver une seule institution privée charitable ou philan­

tropique. Un état sans cœur peut prendre soin des mala­

des, des vieillards, des orphelins, mais un hôpital dirigé

141

par l’amour est tout à fait différent d un autre dirigé

comme une affaire payée par l’État. Dans une colonie

portugaise, on avait remarqué que la population locale

préférait l’hôpital missionnaire à 1 hôpital de l’État. Un

jour, une infirmière demanda : « Pourquoi n’allez-vous

pas à l’hôpital d’État ? Ils ont les mêmes médicaments

que nous. » La réponse fut : « Les médicaments sont les

mêmes, mais les mains ne sont pas les mêmes. »

L’athéisme ne peut tolérer la méditation. Si je médite

sur Dieu et sur sa Parole, je deviens fort, joyeux, sachant

que j’ai un Rédempteur et un Père qui pense à moi. Mais

les athées doivent éviter la méditation sur l’ultime vérité.

Pascal observait « Il n’y a pas de Dieu. Peut-on dire

cela gaiement? N’est-ce pas plutôt une chose à dire en

pleurant comme étant la plus triste du monde ? »

Les athées n’ont pas de consolateur aux heures de

détresse. Toute une vie terrestre passée dans la peur que

sur le caprice d’un cruel dictateur on soit arrêté sans aucun

motif ne peut donner de repos ou de consolation.

L’auteur de ce livre a passé des années au secret. Le

pire tourment du « secret » n’est pas simplement le man­

que de compagnie ou de conversation ou de livre, mais

un ennui absolu. Pour un homme sans le Christ, c’est

intolérable. Je ne peux rien imaginer de plus ennuyeux

que l’athéisme, que de se dire : « Le monde est une pièce

vide. Je n’ai personne ici ou dans l’au-delà car il n’y a pas

d’au-delà. Je suis seul, je n’ai pas d’ami ici et personne

dans le ciel, car il n’y a pas de ciel. Personne ne me com­

prend ; personne ne m’aime. Un jour je mourrai et dispa­

raîtrai pour toujours, et personne ne s’en souciera. Ma

naissance a été un accident. Ma mort n’a pas de sens. Et

je suis seul. »

L’athéisme est un ennui du type le plus corrosif. Son

enfant est le désespoir ; ses petits-enfants sont l’ivrognerie

142

et le suicide. Alors que saint Jean a eu en vision la Jérusa­

lem céleste traversée par une rivière contenant l’eau de la

vie, le poète athée très connu, James Thompson, décrit

la cité de l’athéisme par ces sombres mots :

La puissante rivière coule noire et profonde,

Avec flux et reflux des marées lointaines,

Retentissant vaguement à travers le sommeil sans

sommeil de la ville

Son nom est la rivière des suicides.

Un athée honnête, E. Wengraf confessait un jour dans

le *Neues Wiener Journal :* «Tout genre de propagande

antireligieuse me semble un crime. Je ne souhaite pas

qu’on la châtie, mais je considère cela comme immoral

et écœurant ; ce n’est pas par zèle pour mes convictions,

mais parce qu’une longue expérience de vie m’a appris

que, dans les mêmes circonstances, un homme religieux

est plus heureux que celui qui ne l’est pas. Dans mon

indifférence et mon attitude sceptique envers toute foi

positive, j’ai souvent envié les hommes à qui leur pro­

fonde religiosité apportait un soutien très fort dans toutes

les tempêtes de la vie. Déraciner les âmes de tels hommes

est une action abjecte. J’abhorre tout prosélytisme. Toute­

fois, je comprends pourquoi quelqu’un qui croit ferme­

ment en une foi qui sauve, essaie de convertir les autres.

Mais je ne peux comprendre une propagande de l’in­

croyance. Nous n’avons pas le droit d’enlever à une per­

sonne son refuge protecteur - ne serait-ce qu’une miséra­

ble hutte - si nous ne sommes pas sûrs de pouvoir lui

offrir une maison meilleure et plus belle. Détourner les

hommes de la maison où leur âme a trouvé son repos

pour les faire ensuite errer dans le désert des hypothèses

et des points d’interrogation philosophiques est un fata­

lisme criminel ou une criminelle insouciance. »

143

L’un ou l’autre argument en faveur de l’existence de

Dieu peut être contesté isolément, mais la force combinée

de la totalité des arguments est comme le câble qui sou­

tient un pont. D’autre part, l’athéisme, alors qu’il peut

avoir beaucoup de questions n’a pas du tout d’arguments

et a un caractère positivement pernicieux.

Les arguments en faveur de l’existence de Dieu pour­

raient ne pas vous avoir pleinement convaincus, mais

sachez que les arguments en faveur de l’athéisme n’exis­

tent pas. De quel côté est-il plus sage de parier ? Que Dieu

existe ou que vous perdez votre vie loin de lui ?

Le philosophe français Holbach, qui s’appelait lui-

même « l’ennemi personnel de Dieu », niait son existence

en disant que seule la nature est réelle. Il décrit la nature

comme non créée, mais créant tout, éternelle, infinie,

contenant la sagesse, la beauté, l’organisation, l’esprit, le

plan et l’ordre. Pauvre imbécile ! Il a simplement donné

à Dieu un autre nom : *Nature ;* tout en croyant à tous ses

attributs.

Les preuves de l’existence de Dieu peuvent être contes­

tées, mais pas celles de sa non-existence, car ces preuves

n’existent pas. Plus encore, la non-existence de Dieu est

impensable. Sans Dieu, comment l’humanité serait-elle

arrivée à cette notion si étrangère à ses perceptions senso­

rielles ? Même les écrivains de science-fiction et les cinéas­

tes, avec toute l’imagination qu’on leur reconnaît, sem­

blent incapables de concevoir des types d’êtres différents :

leurs extra-terrestres ont toujours des yeux, des oreilles,

une bouche. Qui aurait pu rêver le Dieu des Hébreux et

des chrétiens, s’il ne s’était pas lui-même révélé ?

Si vous êtes honnête avec vous-même, croyez en l’Uni-

que, que votre moi profond désire. Son nom est Dieu.

Même après tous les arguments exposés ci-dessus, quel­

qu’un pourrait encore douter que Dieu existe. Mais qu’il

144

y ait une grande souffrance dans nos vies est hors de

doute. Nous n’avons pas de réponse à la très importante

question : « Que dois-je faire de ma vie ? » Comme le

disait Gœthe : « Une vie inutile est une mort antici­

pée. »

Nous avons besoin de la puissance de Dieu pour que

notre vie devienne spirituellement riche, comme ce fut le

cas de François d’Assise. Un homme disait à un chrétien

qui vivait frugalement : « Je ne pourrais pas vivre comme

vous le faites. J’aime mes repas. » Le chrétien répondit :

«Je suis heureux entre deux repas, et quand je n’ai pas

de repas. » C’est la différence que Dieu fait dans la vie.

145

7

BREF INTERMÈDE

Plusieurs fois dans ce livre, j’ai fait une confession, et

je la répète encore. Je reconnais que c’est la faute des

chrétiens s’il y a beaucoup d’athées.

Voyons notre expérience des antibiotiques. Ces subs­

tances miracles peuvent guérir beaucoup de maladies

mortelles. Mais les médecins ont souvent abusé de leur

utilité en les prescrivant pour de très petits maux : rhumes

de cerveau, toux, etc. Le résultat est que les forces de

résistance de la bactérie se sont développées. Une dose

de pénicilline G suffisante il y a trente ans, pour le traite­

ment d’une gonorrhée, doit maintenant être augmentée

vingt-cinq fois pour être efficace, et encore est-il douteux

que l’agent agresseur disparaisse.

De même, nous chrétiens, avons abusé de notre religion

qui est véritablement un remède efficace, mais a besoin

d’être administrée avec sagesse. C’est pourquoi, nous,

enfants de Dieu, nous devons décider d’être vingt-cinq

fois plus saints qu’avant pour triompher de votre

athéisme.

Nous vous demandons aussi de réviser votre attitude

et de reconnaître votre péché.

Le président Mao posait un jour cette question à un

meeting du parti : « Qui sont les plus sages : les hommes

ou les porcs ? » Sans attendre la réponse, il poursuivit :

« Les porcs. S’ils arrivent devant une clôture et ne peu­

vent avancer, ils font demi-tour et repartent. Mais il y a

des hommes qui refusent de s’en retourner. » Mao lui-

même était ce genre d’hommes, tandis que Frédéric

Engels, le plus proche collaborateur de Marx et le princi­

pal propagandiste de l’athéisme, était revenu à Dieu dans

146

sa vieillesse. Dans son traité sur le théologien David

Strauss, il écrivait : « La vie doit être rapportée au Seul

qui librement est mort sur la croix pour tous les hom­

mes. »

Nous vous recommandons d’être plus sage que le porc

de Mao. Revenez à Dieu qui existe de façon certaine. Des

structures aussi hautement complexes que le foie, le cœur,

la glande thyroïde et l’œil, sans parler des chromosomes,

ne pourraient surgir d’elles-mêmes. Ni le cerveau qui sert

même l’athéisme avec tant d’habileté. Tous ces organis­

mes fonctionnent selon les sages lois des mathématiques,

de la chimie et de la physique. Revenez à Dieu le législa­

teur.

Je ne nie pas que beaucoup de questions restent sans

réponses, même si tous les arguments pour l’existence de

Dieu sont acceptés. S’il n’en était pas ainsi, les cœurs des

grands croyants ne seraient pas ravagés par les tempêtes

du doute, comme cela arrive parfois.

Évidemment, le plus grand argument contre la croyance

en un Dieu bon et tout-puissant est l’existence de la souf­

france humaine. On peut expliquer une certaine souf­

france quand elle est d’origine humaine, mais que dire

des tremblements de terre et autres catastrophes, manifes­

tations de Dieu, comme nous les appelons ? Que dire des

enfants nés avec de lourds handicaps, et qui n’ont que

quelques jours, quelques semaines ou quelques années

tragiques à vivre? Pouvons-nous excuser Dieu entière­

ment ?

Ma réponse est : Un homme qui a eu un doigt ou un

pied amputé peut souffrir d’une douleur fantôme souvent

très pénible. Il sent la douleur dans le membre qui ne fait

plus partie de son corps. Un homme peut mourir d’une

maladie imaginaire, ce qui signifie que même imaginée,

la souffrance est très réelle. Que dire si toute la souffrance

147

est illusoire, fantasmagorique ? Beaucoup d’organes inté­

rieurs n’ont pas de nerfs pour transmettre la douleur. Par

exemple, les poumons, le foie et l’agrégat des treize bil­

lions de cellules appelées le cerveau. Parfois, des hommes

exceptionnels ne sont pas troublés par la douleur. Il s’agit

d’une sorte d’anesthésie spirituelle. Apparemment, cer­

tains saints ne sentaient pas la douleur quand ils brûlaient

sur un bûcher. J’ai connu cela d’expérience. Ayant été

surpris en train de prêcher dans une cellule de prison

communiste, j’avais été durement battu et n’avais absolu­

ment rien senti. Pendant que les gardiens me battaient,

je pensais comment terminer mon sermon. De retour

dans la cellule, j’ai continué calmement mon discours.

Pascal résolvait de difficiles problèmes de mathémati­

ques, malgré ses maux de dents. Beaucoup de femmes

supportent très bien leurs couches. La douleur n’est pas

un fait de vie nécessaire et objectif. On sait maintenant

que le cerveau humain produit des endorphines qui agis­

sent comme des anesthésiques. La souffrance vient d’une

fausse attitude envers la vie de la part de l’homme, qui

ayant abandonné Dieu, s’érige lui-même en juge de la

réalité, classant les événements en bons et en mauvais.

Nous ne sommes pas des juges, mais une part de la réalité,

et l’enfant de Dieu en accepte l’ensemble - les tremble­

ments de terre aussi bien que les maux de dents - avec

calme.

Dieu est un, et la réalité est une. Un esprit sanctifié ne

la divise pas en deux catégories différentes, l’une agréable,

l’autre déplaisante. Plus nous avançons dans la foi, plus

nous acceptons d’être soumis, d’être moins critiques et de

nous plaindre moins. Étant enfant, vous êtes-vous jamais

assis sur un petit tabouret pour regarder votre mère bro­

der ? Vous ne voyiez qu’un méli-mélo de zigzags de cou­

leur et un enchevêtrement de fils qui n’avait aucun sens.

Alors votre mère, sentant votre embarras, retournait sa

broderie pour vous montrer le bon côté, et vous compre­

niez. Ainsi, rien ne peut arriver de mauvais dans la vie

148

du croyant qui sait que Dieu contrôle les schémas de nos

vies. Si nous élevons nos cœurs vers le ciel, nous pouvons

alors de là-haut regarder en bas et voir que nos souffrances

transitoires ne sont qu’une accumulation de perles et de

joyaux pour broder nos vies pour l’éternité.

La médecine moderne nous dit que de nombreuses

maladies du corps et les souffrances qui les accompagnent

sont dues à un état d’esprit, à une attitude envers la réalité.

Nous nous troublons, et notre foi est entravée par l’exis­

tence de tant de souffrance. Or, probablement, les problè­

mes disparaîtraient si la souffrance n’était pas perçue

comme telle. Il est possible de se réjouir de ce qu’on regar­

dait auparavant comme une douleur, exactement comme

saint Paul quand il avait été battu, lapidé et avait fait

naufrage. Remarquez aussi qu’une grande partie du pro­

blème de la souffrance disparaîtrait si au lieu de philoso­

pher sur elle, on établissait des chèques pour soulager ceux

qui souffrent.

« Bon, objectez-vous, ces explications sont excellentes,

mais ce serait encore mieux si la souffrance n’existait

pas ! »

Je reconnais que même après avoir apporté tous les

arguments, toutes les révélations et explications possibles,

il y a un grain d’absurdité dans notre croyance en Dieu.

Mais il est encore plus absurde de ne pas croire en lui et,

à la place, de croire que l’ordre, évident aussi bien dans

l’atome que dans le cosmos, est apparu sans le concours

d’un créateur. C’est plus absurde encore de croire que les

saints et les plus grands savants se fourvoyaient en met­

tant leur confiance en Dieu, ou, dans certains cas, en

mourant pour cette foi. La vie suppose un effort. Il y a

aussi un effort dans la foi. Mais entre les deux extrêmes

- foi en Dieu et athéisme - il est sûrement plus sage de

choisir le premier.

Je le répète : l’alternative « croire en Dieu » n’est pas

« ne croire en rien », mais en des monstres comme Staline

et Mao, croire en l’argent, la pornographie, la drogue ou

149

en une vie sans satisfaction, et totalement dénuée de sens.

Nous, les croyants, savons que nous connaissons seule­

ment en partie, que nous voyons obscurément comme à

travers une vitre, que nous nous mouvons dans une

lumière réduite. Mais, il est préférable de voir un verre à

moitié plein plutôt qu’à moitié vide. L’Unique qui a rem­

pli à moitié le verre peut le remplir à ras bord pour que

ma coupe déborde. Donc, les arguments que nous appor­

tons de l’existence de Dieu rendent le saut de la foi plus

raisonnable dans les questions que nous ne comprenons

pas.

Ni l’esprit du croyant, ni celui de l’incroyant ne peuvent

régler toutes les questions, mais nous pouvons en mettre

plusieurs entre parenthèses. Tous les arguments en faveur

de l’existence de Dieu affirment qu’il est. Pour certains,

l’existence de Dieu, quoique bien démontrée, est une réa­

lité qui ne s’harmonise pas avec une autre réalité : la souf­

france. Toutefois, quand nous reconnaissons l’existence

d’un Être sage et aimant, créateur de l’univers, cette réalité

a sûrement priorité sur un de ses aspects particuliers : que

sur un petit point de l’univers - notre terre - il y a la

souffrance. Mais puisque la contradiction existe, je choisis

de la mettre entre parenthèses dans mon esprit. Tout n’a

pas à être établi avant que je devienne croyant. Mettre

un problème entre parenthèses ne signifie pas le refuser.

Souvent le temps lui-même clarifie les choses que l’on ne

comprend pas aujourd’hui. Personne ne saisit toute la foi

d’un seul coup. Nous savons en partie, mais cette part

grandit avec le temps. Moi-même, j’ai eu beaucoup de

difficultés quant au problème de la souffrance, mais je ne

lui ai pas permis de troubler mon cœur. Avoir un cœur

troublé est un péché. Un croyant est appelé ainsi, parce

qu’il ne sait pas tout et doit marcher par la foi. Max

Planck, fondateur de la théorie des quanta, disait : « La

150

religion et la science de la nature ont toutes deux besoin

de la foi en Dieu. Pour l’une, Dieu vient au commence­

ment, pour l’autre, à la fin de toute pensée. »

J’ai reçu un jour une lumière au sujet de la souffrance.

Il y a deux sortes d’amour : « Aimer à cause » du bien et

du beau chez l’être aimé, et « Aimer en dépit de » ses

intrigues et du mal qu’il vous fait. Évidemment « Aimer

en dépit de » est supérieur. C’est le plus délicieux joyau

qu’on puisse trouver dans l’univers. Dieu nous aime en

dépit de nos péchés. Jésus a aimé ses bourreaux en dépit

de leurs sévices. Nous pouvons aimer Dieu, non seule­

ment à cause des splendeurs qui nous enchantent dans

l’univers, mais aussi malgré les souffrances que nous ren­

controns. Sans douleur dans ce monde, la plus haute

forme d’amour ne pourrait exister. Elle est à ce prix. Je

n’ai aucun motif de renoncer à Dieu à cause de la souf­

france . On dit que la fin ne justifie pas les moyens. Quoi

d’autre pourrait justifier les moyens si ce n’est un magnifi­

que but ? Le jaillissement de la plus haute forme de

l’amour justifie la grande souffrance.

Le « Zohar », livre des mystiques juifs, explique : « La

vraie manière d’aimer son maître est exprimée dans l’en­

seignement traditionnel qui dit : « Même s’il vous prive

de votre vie... C’est alors le parfait amour... La souffrance

se manifeste afin qu’il puisse y avoir ce parfait amour. »

La peine comprise ainsi est la nourriture de choix de la

sainteté et le remède au péché.

Sans Dieu, la vie est un énorme point d’interrogation.

Aucune question ne trouve alors de réponse. Sans Dieu,

la vie est comme un oiseau poussé par le vent, ou comme

une mer profonde, parfois tempétueuse, parfois calme,

mystérieuse, insondable. Sans Dieu, la vie est comme un

jouet qui, au début, donne un peu de joie, mais qui finit

dans un coin où il prend la poussière, abandonné, oublié.

151

Sans Dieu, la vie n’est qu’un nuage qui flotte d’une desti­

nation à une autre, jusqu’à ce qu’il se dissolve et dispa­

raisse, ne laissant derrière lui aucun souvenir de son exis­

tence. C’est seulemnt *avec* Dieu que la vie devient

réellement vie. Donc, cherchez Dieu. Saint Bernard dit :

« Dieu n’est jamais cherché en vain, même quand on ne

le trouve pas. »

Voici un argument en faveur de la foi que nous ne

pouvons esquiver. En décembre 1981, il y eut un procès

aux États-Unis pour décider si le créationisme devait être

enseigné dans les écoles publiques comme doctrine scien­

tifique, ainsi que l’est le darwinisme ; Chandra Wickra-

masinghe, astrophysicienne de l’Université de Cardiff

(Pays de Galles) était un témoin-clé contre Darwin. Elle

déclara que son ami, l’astronome anglais très connu - Sir

Fred Hoyle - et elle-même, tous deux athées autrefois,

croyaient maintenant en Dieu, créateur de la vie. Ils affir­

maient que son existence pouvait être prouvée mathéma­

tiquement avec une probabilité de 1 suivi de 40 000 zéros.

Ils niaient que le jeu et l’interjeu des lois naturelles puis­

sent seuls expliquer l’apparition et le développement de

l’univers.

Donnez à un enfant ignorant les différentes parties

d’une montre ou d’une machine. Dans cent fois l’âge de

la terre il ne sera pas encore capable de faire marcher une

montre ! Le hasard aveugle non plus ne peut former les

longues chaînes d’acides aminés dont dépend la vie. Il

faut qu’il y ait derrière la vie un dessein intelligent. La

sélection naturelle peut expliquer les mutations à l’inté­

rieur des espèces mais, dit Hoyle, elle ne peut expliquer

l’apparition d’un Mozart, d’un Shakespeare, d’un Gauss,

ou, ajouterai-je, des grands génies religieux. Répandez au

hasard des pois sur le plancher ils ne formeront pas de

beaux dessins. Mais regardez des macrophotographies de

152

flocons de neige, ceux-ci sont incroyablement parfaits. La

neige tombe en millions et millions de ces flocons hexago­

naux bien précis. Quelqu’un d’intelligent les a disposés

pour que nous ayons ces splendides broderies qu’aucune

femme ne pourrait faire. Et chaque flocon a son dessin

propre ! Nous appelons Dieu l’être intelligent qui se

trouve derrière les flocons de neige, derrière toute créa­

tion.

Actuellement, connaître Dieu doit être plus facile que

de connaître la nature, car, comme le disait le pape Jean-

Paul II : « L’homme, bien qu’il appartienne au monde

visible, à la nature, est d’une certaine manière différent

de cette nature même... Il diffère plus du monde de la

nature qu’il ne lui ressemble... L’homme ressemble à Dieu

plus qu’à la nature... Le récit biblique ne parle pas de sa

ressemblance au reste des créatures, mais seulement de

sa ressemblance avec Dieu. »

Beaucoup de gens refusent de croire en Dieu, car il leur

faudrait aussi croire en la Bible alors qu’ils doutent de sa

véracité et qu’elle leur pose question. Pis, cela signifierait

croire l’Église et le clergé pour lequel ils n’ont aucun res­

pect.

Quelle que puisse être la vérité sur la Bible, l’Église ou

le clergé, cette vérité sera toujours moindre que celle qui

est première, c’est-à-dire, l’existence ou la non-existence

de Dieu. Chaque fois qu’une moindre vérité est unie à

une plus grande et, de ce fait, mise sur le même plan, la

vérité plus grande meurt dans cette mésalliance. Il est faux

d’identifier la foi en Dieu avec la foi en un clergé cor­

rompu, comme ce le serait d’identifier l’athéisme aux cri­

mes commis par les communistes à son service. Il y a

aussi des athées honnêtes, amis de la paix.

Pour des raisons pratiques, il est préférable de ne pas

appeler à la barre de notre jugement toutes les conséquen­

ces que l’on a déduites d’une vérité. Dans notre recherche

153

de l’existence de Dieu, ne procédons pas - au moins pour

le moment - d’affirmation en soumission, de dénégation

en dénigrement. Restons-en à la question primordiale de

l’ultime vérité et ne nous tracassons pas de ce qui est

inclus dans son acceptation.

L’environnement dans lequel on vit peut être défavora­

ble à la foi en Dieu ; au contraire, dans certains milieux,

il peut être considéré comme inconvenant de ne pas

croire. L’environnement ne devrait pas compter.

La première grande avancée de la morale a été l’impor­

tance donnée à la sincérité. Nous progressons morale­

ment, non pas tant par un progrès en bonté qu’en renon­

çant à la fraude, à la tricherie et à la tromperie.

En Inde, la société est divisée en castes. L’instruction

religieuse la plus élevée est réservée aux brahmanes.

*L'Upanishad,* livre religieux de l’hindouisme, raconte

l’histoire d’un jeune homme qui se présenta à un brah­

mane, le priant de l’accepter pour disciple. Le maître com­

mença par lui demander s’il était un authentique descen­

dant de brahmane. Le jeune homme avoua qu’il était le

fils d’une servante et que son père était inconnu. Le maître

dit : « Seul un brahmane peut être aussi sincère », et il l’ac­

cepta.

Cherchez la vérité et seulement la vérité à cette unique

question : « Y a-t-il un Dieu ? »

Nous avons encore beaucoup de sujets très importants

à examiner :

Bouddha est considéré comme un des plus grands maî­

tres de l’humanité. (Personnellement, je ne le pense pas.

Une déclaration de lui le disqualifie totalement pour ce

titre. Écoutez : « Méchantes, Ananda, sont les femmes ;

jalouses, Ananda, sont les femmes ; envieuses, Ananda,

sont les femmes ; stupides, Ananda, sont les femmes. »

Cependant, cela n’empêche pas les femmes de s’incliner

154

devant la statue de Bouddha. Certaines mêmes passent

toute leur vie à se renoncer dans un couvent bouddhiste).

Il enseignait que l’esprit ne devrait s’engager que dans ce

qui a une utilité pratique immédiate pour le salut. Selon

lui, il est mal de désirer une connaissance du monde, de

la nature ou des enseignements des maîtres.

Lorsqu’un disciple lui demandait pourquoi il gardait le

silence sur nombre de sujets, il répondait par une para­

bole : « Un homme transpercé par un dard empoisonné

n’attend pas pour faire soigner sa blessure de savoir si

celui qui l’a frappé était un brahmane, un vriçya ou un

çudra ; il ne cherche pas à connaître son nom ou le nom

de sa famille ; peu lui importe la taille de cet homme ou

la forme de son arc. S’il faisait cela, il mourrait de sa

blessure. Il ne peut être sauvé qu’en se remettant au méde­

cin appelé par ses parents et amis. »

Le sophisme de cette pensée est évident. Beaucoup d’as­

pects de cette parabole ne supporteraient pas un examen

sérieux. D’abord, une blessure par dard empoisonné est

rare aujourd’hui. En plus de ce détail de temps, on peut

faire encore d’autres considérations. L’assassin et le blessé

ont été soignés dans leur enfance. Ils ont eu ce qu’il fallait

pour manger, dormir, se vêtir, grandir. Ils ont produit des

outils pour travailler ainsi que des armes, par exemple un

arc. Ils avaient à décider soit de tuer soit d’être passifs,

avec la possibilité d’être tué. Le médecin avait eu à étudier

et les parents à aimer afin d’être utiles en cette circons­

tance tragique. Tous ces aspects sont importants si on

considère cette histoire.

Pour bien comprendre la vie, nous ne pouvons laisser

tomber les questions philosophiques : « Qu’est-ce que la

vie ? Comment se produit-elle ? Quel est son but ? A-t-elle

un auteur ? Si oui, quel a été son dessein en la créant ?

etc., etc. C’est ainsi que la raison humaine peut parvenir

à connaître Dieu. Et une fois que nous le connaissons,

tout en dehors de lui est souffrance. La blessure d’un dard

perd de son importance.

155

Dans la Bible, Dieu est comparé à un feu dévorant. Le

feu change tout ce qu’il touche. De même, entrer en rela­

tion avec Dieu change considérablement un homme. Une

paix qui surpasse tout entendement et toute incompré­

hension enveloppe le cœur. Qu’est-ce qui pourrait nous

troubler? Pourquoi nous tourmenterions-nous pour des

choses qui ne concernent pas le grand Dieu qui enflamme

notre âme ? Dieu est amour. Vous et moi sommes son

amour, ses épouses. Mais nous sommes ses épouses dans

un mariage oriental, polygame. Il m’aime et il en aime

ardemment d’autres, et j’aime ces autres pour les nom­

breuses joies qu’ils donnent à l’Unique qui est le centre

de ma vie.

☆

Le but de la prédication chrétienne ou de l’écrit chrétien

n’est pas d’exprimer objectivement des idées intellectuel­

les et de les prouver. A cet égard, les sermons des saints

Paul, Pierre, Étienne, Moïse, et autres, ainsi que les écrits

bibliques ont une valeur limitée. Les saints d’autrefois ne

parlaient pas pour convaincre l’esprit, mais pour susciter

les émotions et les passions. En matière de salut, nous

voulons non seulement que les hommes connaissent le

chemin, mais aussi y entrent.

Tous les concepts sur la divinité formés par l’esprit

humain sont imparfaits. Qui est Dieu ? Cela ne peut réel­

lement pas se traduire en mots. Sa connaissance ne peut

être communiquée par le discours humain. Toute tenta­

tive n’est qu’un stimulant donné aux hommes pour goûter

Dieu par eux-mêmes.

A travers les mots, un « moi » peut recevoir le savoir.

Mais Jésus dit que quiconque désire le suivre doit renier

ou abandonner son « moi ». Rien ne doit se mettre en tra­

vers.

Ea vraie connaissance de Dieu n’est possible qu’à ceux

qui « déjà habitent au ciel ». Ils ne voient pas la vérité

156

parce que, dans ce royaume, la réalité n’est plus divisée

entre l’observateur et la vérité observée. Le mariage mys­

tique a eu lieu. L’individu est devenu un avec Dieu. *Eux*

*en moi, et moi en eux,* comme dit Jésus.

Les vrais prédicateurs n’expliquent pas la vérité à un

rassemblement de « moi » divisés entre eux et séparés de

Dieu. En ce cas, ils ne seraient prêts que pour l’abc de la

foi, pour le lait spirituel. Les vrais prédicateurs sont des

hommes qui ont renié leur propre moi et qui manifestent

par leur exemple ce qui signifie être en harmonie avec

Dieu.

Pour l’âme non régénérée, Dieu restera toujours incom­

préhensible et impensable. Il ne peut être objet de raison­

nement. Si quelqu’un questionne beaucoup sur Dieu, et

qu’un autre lui donne beaucoup de réponses, il y a des

chances pour que les deux ne sachent pas grand-chose sur

Dieu. La vérité ne peut être possédée, vue, connue. Elle

ne peut qu’éZre. Elle doit être vécue. Il est écrit dans le

*Tan-ching* de Huineng (religieux bouddhiste chinois) :

Il n’y a nulle part quelque chose de vrai,

Le vrai ne peut être vu nulle part.

Si tu dis que tu vois le vrai,

Ce n’est pas la vraie vue.

La vérité est que la réalité se déforme dès qu’elle est

divisée entre celui qui voit et ce qui est vu. Elle ne peut

être comprise que par Jésus : *Je suis la vérité.* La vérité

doit embrasser le tout. Il ne peut y avoir la vérité plus

mon esprit. Celui-ci est une partie du tout que la vérité

embrasse. Toute polémique va contre l’intention de la

vérité, parce que la vérité englobe toutes les parties qui

polémiquent.

Jésus disait : *Je suis la vérité.* Nous avons déformé cela

en disant : « *Il* est la vérité. » Mais Jésus n’a pas dit : « Il ».

Il a dit : « *Je* suis la vérité. » Jésus n’est la vérité que s’il

peut vivre en moi comme mon « moi », au lieu d’un Être

extérieur sur lequel je suis seulement informé. C’est le

mystère caché dans l’expression biblique *Ani-Huh : Je suis*

157

*Lui.* Dans le texte hébreu d’Isaïe (48, 12), il est écrit:

*Ani-Huh Harichon, Af Ani Ha Acharon (Un moi qui est*

*Lui-moi est le premier; celui qui n’est qu’un moi est le*

*dernier).* On trouve aussi cela au chapitre 44, verset 6.

La religion doit contester tout ce qui n’est pas Dieu qui,

lui, doit être tout. Trop souvent les doxologies sont des

berceuses. Cela ne devrait pas être. Toute notre vie

devrait être une véritable doxologie, une louange à Dieu

qui est notre tout en tout. La vérité est éternellement

sereine. Il n’y a rien à mettre en question. Cherchez le

fruit suprême : être la vérité. Autrement, votre vie sera

un rassemblement de feuilles et de branches.

☆

Celui qui connaît Dieu ne veut jamais rien d’autre que

ce que Dieu met sur sa table. L’homme juste n’a pas de

vouloir propre, car il le livre à l’Unique qu’il aime.

Si son adversaire est victorieux, c’est qu’il veut ce tri­

omphe de son ennemi. Pascal écrivait : « Le même

moteur qui détermine notre action, détermine aussi que

quelqu’un s’oppose à nous. Puisque ce n’est pas notre

esprit qui combat les puissances étrangères, mais qu’un

seul et même esprit fait le bien et permet le mal, la paix

de notre âme ne peut être ébranlée. » La vérité est au-des­

sus et au-delà du champ de bataille. Mon adversaire aussi

est envoyé par Dieu. Donc, je n’ai pas à m’échauffer

même quand il s’agit des fausses doctrines qui envahis­

sent l’Église. *Il faut bien qu’il y ait aussi des scissions*

*parmi vous,* écrivait saint Paul (1 Cor 11, 19). C’est aussi

la volonté de Dieu. Les hérésies peuvent servir un bon

but. En fin de compte, elles manifestent ce qui est

approuvé par Dieu.

Habituellement, les hommes prient pour que Dieu soit

de leur côté. C’est une erreur. Notre prière devrait tou­

jours être : *Que ta volonté soit faite.* Durant la guerre civile

américaine, un des hommes du Président Lincoln lui

158

disait : « J’espère que Dieu est de notre côté. » Lincoln

répondit que ce n’était pas son souci : « Ce qui m’importe.

ce n’est pas que Dieu soit de mon côté, mais que moi, je

sois du sien. »

Une personne qui est bonne pour tout le monde,

excepté pour ses parents, n’est pas morale. Non plus une

personne qui est aimable en société, mais méchante avec

Dieu.

Une jeune fille remerciait un jour sa mère de son repas.

Sa mère lui dit : « Je l’ai seulement préparé. J’ai acheté la

viande chez le boucher, le pain chez le boulanger. Remer-

cie-les aussi. » La jeune fille remercia le boulanger qui lui

dit : « J’ai seulement cuit le pain ; j’avais la farine du

meunier. Remerciez-le. » Le meunier dit : « J’ai seule­

ment moulu le blé que m’a remis le cultivateur. Remer­

ciez-le. » Le cultivateur dit : « C’est vrai, j’ai travaillé,

mais je dois tout à la pluie et au soleil. » Finalement la

jeune fille demanda : « Alors, qui dois-je remercier ? » Le

cultivateur l’invita à prendre un repas chez lui et, avant

de manger, il remercia Dieu. Alors la jeune fille comprit.

Reconnaissez Dieu comme votre Père. Si vous trouvez

cela difficile, appelez-le Père jusqu’à ce qu’il en devienne

un pour vous.

Il y a quelques années, une enfant pâle, maigre, bossue

et pauvrement vêtue, entra dans mon bureau :

- Êtes-vous le pasteur Wurmbrand ?

- Oui.

- Je viens d’un hôpital. Des chrétiens qui me rendaient

visite m’ont parlé de vous. Je ne sais où aller. Mon père

est mort. Ma mère est alcoolique et amène à la maison

des hommes qui me battent. Désormais, vous serez mon

père.

Il n’y avait pas à choisir. Je devins son père.

Agissez ainsi avec Dieu. Et quand vous l’aurez pour

159

père, faites-lui confiance. Les zoulous appellent Dieu

*Unkulukulu,* le plus grand que le plus grand. Vous pouvez

compter sur lui.

Aujourd’hui, la science nous apprend que la vie existe

en plus de trois dimensions. En Dieu, vous découvrirez

une nouvelle dimension, inconnue de vous jusqu’alors. Il

vous remplira de joie.

Baal-Shen Tov, fondateur de la secte juive des *Hassi-*

*dim,* eut un jour le sentiment d’avoir perdu la vie éter­

nelle. Il se mit à danser de joie : « Pourquoi ai-je besoin

de la vie éternelle, alors que j’ai Dieu ? » Celui qui a Dieu

n’a besoin de rien de plus.

Le Talmud nous parle d’un roi qui demandait à un

rabbin de lui montrer Dieu afin qu’il puisse croire en lui.

Le rabbin promit de remplir le désir du roi.

- D’abord, regardez le soleil, dit-il.

A cause de son éclat, le roi ne le pouvait pas. Il serait

devenu aveugle.

- Eh ! bien, dit le rabbin, si vous ne pouvez pas suppor­

ter de regarder le soleil, une des petites créations de Dieu,

comment pourriez-vous supporter de voir Dieu ?

En Roumanie, un paysan chrétien ignorant fut traduit

en justice à cause de sa foi. Le juge lui dit :

- Je te libérerai si tu peux me dire qui est venu avant

Dieu.

Le fermier répondit :

- Quel nombre vient avant le un ?

Un est le premier nombre. Avant le un, il n’y a rien.

De même, il n’y a rien avant Dieu.

☆

Je sais que tout ce que j’ai écrit ci-dessus peut être

contesté. Vous pouvez trouver des points faibles dans mes

affirmations.

160

Je me souviens d’une anecdote : un docteur en linguisti­

que tomba un jour dans un puits. Un passant l’entendit

appeler à l’aide, et se penchant sur la margelle du puits,

lui demanda ce qui lui était arrivé. Mesurant la situation,

il dit :

- Je vous apporte vite une échelle et des cordes.

Le professeur protesta :

- « Apporte », c’est le présent de l’indicatif. Vous devez

employer le futur proche : « Je vais vous apporter ». Vous

avez dit aussi « des cordes » ; vous devriez employer le

singulier.

L’homme répliqua :

- Je vois que vous avez le temps de plaisanter, de faire

de la grammaire. Donc vous n’êtes pas en danger.

Et il laissa le professeur périr dans le puits.

Votre affaire n’est pas de trouver des fautes dans ce que

j’écris, mais d’accepter mon message et d’arriver à connaî-

ter la plus grande joie : Dieu.

Puisque Dieu est la cause première de toutes choses, il

doit posséder toutes les perfections. Aucun effet ne peut

être plus grand que sa cause. Donc Dieu doit avoir la

connaissance, l’amour, la liberté, la volonté, la personna­

lité, l’omniprésence, l’omniscience, la toute-puissance

portés à leur perfection. Toutes ces caractéristiques, il les

met à notre service.

Venez à lui avec toutes vos insuffisances, toute votre

faiblesse.

Un jour, alors que Paganini, le violoniste bien connu,

donnait un concert, la corde du *la* de son violon cassa.

Peu après, la corde du *ré* claqua, et finalement la corde

du *sol.* En génie qu’il était, il continua à jouer sur la seule

corde du *mi* qui, étant en argent, ne pouvait se briser. « Il

ne me reste qu’une seule corde, cria-t-il, une corde plus

Paganini. » Ce concert entra dans l’histoire.

161

Sur votre harpe, plusieurs cordes peuvent être cassées.

Jouez le chant de la foi sur ce qui reste. Et, s’il ne restait

même pas une corde, tambourinez votre amour pour

Dieu sur le bois de la harpe.

La distance entre Dieu et nous, celui qui connaît et celui

qui est connu, celui qui voit et celui qui est vu, doit être

comblée afin que s’établisse l’unité avec Lui. Prenons

conscience que nous ne sommes pas destinés à demeurer

extérieurs à Dieu, mais plutôt *qu’il n’est pas loin de cha­*

*cun de nous, car en lui nous avons la vie, le mouvement*

*et l’être* (Act 17, 27-28).

Dieu est le principe de l’amour duquel tous les êtres

prennent naissance, vivent et auquel ils retournent à leur

mort. Nous devons le connaître. Les *Upanishad* ensei­

gnent très justement que, comme nous avons la même

origine, nous sommes essentiellement un cœur et une

âme. L’âme de la création est une. Les premiers disciples

de Jésus l’ont compris : *Ils faisaient tous un seul cœur*

(Actes 2, 1). Les dissensions qui bientôt s’élevèrent dans

l’Église primitive ont montré que l’unité d’âme est seule­

ment la moitié de la vérité. Il y a simultanément unité et

pluralité, comme il y a une seule lune, mais qui se réfléchit

de nombreuses fois dans l’eau.

Beaucoup d’étincelles jaillissent d’un feu brûlant. Bien

qu’elles soient toutes de la même essence, chacune est

différente et a aussi une trajectoire differente.

« Celui qui se voit lui-même dans tous les êtres et voit

tous les êtres en lui, ne fait plus qu’un avec le suprême

Brahman. Le suprême Brahman, l’âme de toutes choses,

le principe de l’univers, l’Être éternel, c’est vous, c’est

vous» (en sanscrit: *Tat TvamAsi, Upanishad).*

Un homme enlevé de son pays, les yeux bandés, puis

abandonné dans un pays étranger, chercherait d’abord un

chemin pour revenir dans son pays natal. Telle doit être

162

notre recherche de Dieu. Quand nous le trouverons, la

gloire n’appartiendra qu’à lui. Tout est son œuvre. Adam

et Ève ont souhaité devenir semblables à Dieu par un acte

de leur volonté. Ainsi ont-ils perdu le paradis. Le chemin

n’est ouvert qu’aux humbles ; Jésus a choisi pour apôtres

des hommes illettrés, pauvres, de classe inférieure, sans

influence. Parmi eux, il y avait des peureux, des arrivistes,

des querelleurs, des hésitants, un escroc, un Cananéen.

Pas un ne le comprenait. Il choisit pour trésorier un

voleur. Un tel assemblage ne pouvait vraisemblablement

pas réussir. Mais finalement ce fut un succès ; parce qu’ils

étaient des « riens », la gloire allait à Dieu et non à eux.

Abandonnez-vous entre les mains de Dieu et vous vien­

drez à lui. La volonté libre dans ce domaine est une illu­

sion. Mais puisque nous vivons dans un monde illusoire,

exerçons-nous y.

Le Talmud parle d’un prince qui s’était égaré dans un

pays très lointain. Le roi le rappela. Il répondit :

- Je suis trop loin. Je ne peux atteindre mon pays.

Le roi lui fît dire :

- Revenez jusqu’où vous pourrez. Je ferai le reste du

chemin pour vous rencontrer.

Quand j’étais dans une prison communiste, Gafenco,

un jeune chrétien, mourut près de moi après de longues

et douloureuses souffrances. Il avait été mis en prison à

dix-huit ans, sans avoir jamais rien connu des joies de la

vie. Avant de mourir, il me demanda de le laver et de le

raser, disant :

- Encore un pas, et je serai avec beaucoup de belles

filles dans le ciel.

N’est-ce pas une pensée de primitif? Les Indiens

d’Amérique croyaient qu’après la mort, ils gagneraient un

terrain de chasse ; les anciens Teutons croyaient au Wal-

halla, lieu de glorieuses batailles. Gafenco était-il différent

163

d’eux dans ses naïves attentes ? Supposons qu’il y ait une

vie éternelle : est-elle semblable à celle d’ici-bas ? A quoi

ressemblerons-nous après la résurrection ? Ceux qui sont

ressuscités ne seront pas d’un ordre différent de ceux qui

vont dans la tombe, et cependant, ils ne sont pas les

mêmes. Je ne suis pas le même que l’embryon que j’ai

été, mais je ne suis pas une créature différente. A chaque

moment de ma vie, je ne suis pas un autre, mais je ne

suis pas le même que j’étais une minute avant. Saint Paul

affirme : *Je connaîtrai comme je suis connu -* bien qu’il

*faille que cet être corruptible revête l'incorruptibilité, que*

*cet être mortel revête l'immortalité* (1 Cor 13, 12 ; 15, 53).

Nous pouvons en toute sûreté laisser l’affaire entre les

mains de Dieu. Tout ce qu’il a planifié sera plus magnifi­

que que tout ce que nos faibles esprits peuvent imaginer.

*L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, n'est pas*

*monté au cœur de l'homme tout ce que Dieu a préparé*

*pour ceux qui l'aiment* (1 Cor 2, 9).

Le meilleur de tout, Dieu lui-même sera là.

164

8

AU SUJET DE JÉSUS

Le philosophe indien Ramakrishna disait jadis :

« Cherchez-vous Dieu ? Alors cherchez-le dans l’homme.

Dieu se montre lui-même dans l’homme plus qu’en toute

autre chose. Vraiment Dieu est en toutes choses, mais il

y manifeste sa puissance parfois plus et parfois moins.

Dieu incarné dans les hommes est l’expression la plus

puissante du Dieu dans la chair. L’homme est la plus

grande révélation de Dieu. »

On peut voir l’image de Dieu non seulement dans les

saints mais aussi dans les hypocrites et les criminels, parce

que le criminel d’aujourd’hui pourrait cacher le saint de

demain. Ainsi, en un certain sens, on peut voir Dieu dans

tout homme. Mais Jésus est devenu l’homme parfait.

C’est en lui qu’on voit le mieux Dieu. Même ceux qui

doutent concèdent que Jésus était un homme bon. Nous,

nous croyons qu’il est Dieu.

Voyez l’argument de Savonarole :

« Ou Jésus de Nazareth le crucifié que les chrétiens

adorent est le vrai Dieu et la cause première universelle,

ou il n’est pas le vrai Dieu. Si nous acceptons la première

hypothèse, toute discussion est terminée, car alors la doc­

trine et la foi chrétienne sont vraies. Si, au contraire, nous

tenons pour la seconde hypothèse, il en découle que Jésus

de Nazareth était l’homme le plus orgueilleux, le plus

criminel qui soit, puisque, étant un homme et mortel, il

a désiré passer pour Dieu et être ainsi adoré par tous ;

donc, il était un menteur, ou, autrement, il aurait été fou

pour entreprendre une telle œuvre. Car quoi de plus fou,

de plus contraire à la raison, de plus ridicule que la tenta­

tive d’un homme qui prétend s’élever lui-même jusqu’à

165

la majesté divine, sans autre secours que l’abjection et la

misère, sans autre arme qu une parole toute simple, sans

autre espoir qu'une mon iniamante ?

« Quelle idée ! Désirer priver Dieu de ses adorateurs et

établir une nouvelle forme de croyance parmi les hommes

- les puissants, les sages, aussi bien que les simples et les

ignorants ! Désirer renverser toutes les autres religions,

donner un nouveau but au monde, changer toutes choses,

et décider lui-même d’être adoré comme un Dieu par une

humanité subjuguée ! Désirer cela, pas seulement durant

sa vie, mais désirer que ce soit aussi après sa mort - après

une mort ignominieuse ! Se promettre à soi-même adora­

tion et amour, exiger de l’homme, comme témoignage, le

plus invincible attachement, un amour jusqu’à la mort et,

s’il le faut, une mort dans les plus terribles tourments !

Quelle idée, disons-nous, si un tel homme n’était pas

Dieu !

« Qui que vous soyez, je vous pose cette question : si

un mortel promettait de faire tout, s’il avait conçu une

telle idée, et commençait d’abord par vous, que diriez-

vous ? Ne penseriez-vous pas qu’il est fou ? Ou simple­

ment, ririez-vous de ces extravagances ? Alors, si Jésus de

Nazareth n’est pas Dieu, comment se fait-il que, sans

aucune aide, ce sacrilège séducteur l’ait emporté sur les

lois de son pays, les princes, les sages, tout l’univers

opposé à lui, les puissances du ciel et de l’enfer, enfin,

Dieu lui-même, allant jusqu’à se faire son égal, jusqu’à

recevoir les honneurs dus seulement à la divinité, et

accomplir avec un infini succès, toutes les prophéties, en

dépit des difficultés et des contradictions nées au long des

siècles. »

Dans ces conditions de pauvreté et d’oppression, il a

vécu une vie parfaite de bonté et d’amour. Il allait de ville

en ville, faisant le bien et opérant de grands miracles. Des

hommes mauvais le détestaient et l’ont crucifié à l’âge de

trente-trois ans, aux portes de Jérusalem, sur une colline

appelée Golgotha, ce qui signifie en araméen « lieu du

166

crâne ». On pourrait conclure que le crâne n’est pas la

bonne place pour la vérité fondamentale ; la meilleure

place, c’est un cœur aimant. Dieu désire y faire son trône.

« Le royaume de Dieu est au-dedans de vous. »

Ne vous contentez pas d’analyser la vie de Jésus ; l’ana­

lyse mène à la paralysie. Intronisez-le plutôt dans votre

cœur et faites-lui confiance. Lui qui est mort, est ressuscité

le troisième jour et monté au ciel avec son corps, est

encore maintenant spirituellement présent sur la terre.

Vous pouvez devenir sa demeure.

Je n’essaie pas de rappeler les détails de sa vie, car la

meilleure source d’information est l’Évangile dont Albert

Einstein écrivait : « Personne ne peut lire l’Évangile sans

ressentir la présence effective de Jésus. Sa personnalité

vibre sous chaque mot. Je suis juif, mais captivé par la

lumineuse figure du Nazaréen... Jésus est trop colossal

pour la plume des marchands de mots, quelque habiles

qu’ils soient. »

Lisez les évangiles, mais ne croyez pas qu’après les

avoir lus, vous connaîtrez Jésus.

Ma petite-fille de six ans m’a demandé un jour : « Dis-

moi tout sur Jésus. » Après quelques instants de réflexion,

elle a ajouté : « Mais tu ne peux pas. Tu ne sais pas tout.

Même Dieu ne connaît pas tout. La vie de Jésus n’est pas

encore terminée. »

Sur les trente premières années de sa vie, nous ne

connaissons presque rien ; et juste quelques épisodes sur

ce qui a suivi. Le peu que nous savons est suffisant pour

nous faire reconnaître qu’il est vraiment le Fils de Dieu

- notre Sauveur et notre meilleur ami. Sans en savoir

davantage, nous l’étreignons. L’éternité nous permettra

de le connaître davantage. N’attendez pas de le connaître

à fond pour l’aimer. Mais laissez-moi vous parler un peu

de Jésus.

Edward Burne-Jones, un des artistes anglais les plus

connus, alla un jour prendre le thé chez sa fille. Sa petite-

fille Angela était autorisée à venir à table, mais comme

167

elle avait fait des sottises, sa mère la mit au coin, le nez

contre le mur. Elle pleura beaucoup. Le lendemain, l’ar­

tiste a fait dans ce même coin une magnifique peinture

murale, pour le cas où sa petite-fille serait à nouveau

punie.

C’est ce que Dieu fait avec nous. Il ne peut nous ins­

truire sans nous infliger parfois une punition, mais il nous

a donné une belle peinture à regarder pendant que nous

sommes éprouvés. Nous pouvons contempler quelques

épisodes de la vie de Jésus qui suffisent pour compenser.

Jésus a, en même temps, enseigné et vécu la vérité.

Mieux que cela : il *était* la vérité, son incarnation. Mais

il n’était pas seulement vérité. Il disait de lui-même : *Je*

*suis la vérité et la vie.* La vérité pourrait être souveraine,

mais Jésus est le Seigneur des seigneurs. Si nous nous

inclinons seulement devant la vérité, nous pourrions nous

découvrir sondant les limites de la science atomique capa­

ble de fournir les moyens de destruction de l’humanité.

Nous ne devons pas non plus aller jusqu’aux extrêmes de

la vérité dans la vie de chaque jour. Le sens de l’équilibre

est essentiel Le plus important est de se focaliser sur la

source de la vérité, et de l’étreindre. Jésus est le seul maître

de la vérité qui connaît l’exacte mesure de ce qui vous est

quotidiennement nécessaire.

Dans la Bible, on trouve une très vilaine histoire sur

Ruben couchant avec la concubine de son père. Dans le

texte hébreu, l’histoire s’arrête là. Bien d’autres mauvaises

actions ont dû arriver, mais l’auteur divinement inspiré

n’a pas senti l’obligation de raconter toute la vérité. Dans

le rouleau hébreu de la Loi, au milieu du récit, il y a un

grand espace blanc pour montrer qu’il n’est pas nécessaire

de rapporter tout le mal qu’un homme a commis. Certai­

nes choses n’ont pas à être racontées. C’est pourquoi il

est sage de ne dire du mal que le minimum absolument

168

nécessaire, et non toute la vérité. Dans ce sens, Jésus n’est

pas seulement la vérité ; il est aussi la vie.

Il n’est pas seulement le représentant de principes abs­

traits, impersonnels ; il est humain. Parfois, l’amour lui

fait minimiser des faits, d’autres fois, au contraire, il

déclare comme accompli un événement qui ne s’est pas

encore produit.

Dans la parabole des vignerons homicides, il compare

les chefs des prêtres aux hommes assez méchants pour

dire : *Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le* (Mat 21, 38).

Ce comble de la méchanceté était si bien caché dans les

recoins de leur cœur que même leur propre conscience

n’y avait pas accès.

Mais Jésus pénètre au-delà de ce que les hommes

connaissent d’eux-mêmes, jusqu’au plus profond de leur

personnalité, qui contient les sources de leur action. La

vérité seule est insuffisante et a tendance à être superfi­

cielle. Aussi est-il à la fois vérité *et* vie.

☆

Que signifie cela ?

Un père et son fils se promenaient dans un jardin au

printemps au moment où la beauté est à son comble.

- Père, qu’est-ce que la pesanteur ? demande l’enfant.

- C’est le principe selon lequel tout est attiré vers la

terre, répond le père.

- Comment se fait-il alors, insista l’enfant, que les tuli­

pes poussent vers le haut ?

- C’est parce qu’en elles il y a une autre loi au travail,

qui est plus forte que la loi de la pesanteur. La loi de la

vie libère les tulipes de la pesanteur aussi longtemps qu’el­

les vivent. Si on les tue, elles tombent immédiatement.

Jésus incarne la loi de la vie qui nous libère de la ten­

dance à glisser vers les profondeurs du péché et du déses­

poir.

Une légende raconte que Baruch, qui avait été le secré­

169

taire de Jérémie dans sa prison, se manifesta lui-même à

Jésus qui avait alors douze ans, et lui dit: «Tous les

prophètes avant vous se sont laissé séduire. Veillez à ne

pas être corrompu. »

Jésus n’avait pas besoin d’avertissement. Comme nous,

il pouvait être tenté, mais il ne pouvait pécher, car il

n’avait pas de propension au péché, d’inclination à

s’abandonner aux désirs égoïstes. Il n’était ni poussé à

vivre pour lui-même, ni à jouir du plaisir à tout prix ;

pour lui, la tentation était purement extérieure. Aussi, il

s’offre lui-même comme la vérité en ce qu’elle a de plus

pur, et la vie en ce qu’elle a de plus beau. Rien ne le

surpasse. Sans lui, nous ne sommes rien.

Puisque Jésus est le Seigneur et le juge de tout sur la

terre, il connaît les désirs du cœur et pèse les intentions

aussi bien que les actes. Il sait d’où nous avons été tirés :

notre hérédité, notre naissance, notre éducation, nos pré­

dispositions génétiques, nos aspirations à être meilleurs

que nous ne le sommes. Il accepte le faible aussi bien que

le fort, le verre d’eau froide aussi bien que l’action la plus

magnifique. Il est venu, comme il le clame lui-même, non

pour juger mais pour guérir, non pour condamner mais

pour donner la vie.

Il désire que nous traitions les autres de la même

manière, ainsi qu’il le proclame lui-même dans sa règle

d’or, de faire aux autres ce que nous voulons qu’ils fassent

pour nous et de le laisser faire là où le pouvoir nous man­

que.

Disons l’ancienne prière : « O Dieu, accorde-nous la

sérénité pour accepter ce qui ne peut être changé ; le cou­

rage pour changer les choses qui peuvent être changées,

et la sagesse pour les discerner. »

☆

170

Jésus a fraternisé avec les publicains, ou, comme nous

dirions, avec les collecteurs d’impôts. Les publicains

étaient ainsi appelés parce qu’ils recueillaient le *publicum,*

nom romain des impôts de l’État. En général, ils abusaient

du pouvoir qui leur était confié. On les trouvait aux postes

frontières, aux portes de la ville, près des fleuves ou des

ports pour prélever les droits de douane sur les marchan­

dises entrant dans le pays. Ils étaient méprisés à cause de

leur malhonnêteté, de leurs fraudes, des vexations et de

l’oppression qu’ils faisaient subir à leurs semblables. De

plus, les publicains juifs, considérés comme traîtres à la

cause de la nation et à Dieu, étaient haïs par leurs compa­

triotes. On les accusait d’être du côté des oppresseurs et

ennemis naturels, les Romains, par cupidité. Le fait qu’ils

collectaient le tribut pour un trésor public païen rappelait

constamment au peuple de Dieu son asservissement à un

joug étranger.

Selon la loi juive, aucune aumône ne devait venir de

la caisse de ces publicains. Il n’était même pas légal d’y

changer de l’argent. Plus encore, le témoignage de ces

hommes n’était pas reçu en justice. Parmi les Juifs, qui

les classaient au nombre des pécheurs, ils n’avaient qu’un

seul ami : Jésus.

Quoi que vous puissiez être, et quoi que vous puissiez

avoir fait, Jésus est prêt à fraterniser avec vous aussi.

Il est intéressant de noter que lorsque les gens choisis­

sent quelqu’un pour intercéder auprès de Jésus, ils pren­

nent ses ennemis (Luc 7, 2-3), sachant qu’il ne les repous­

sera pas. Un jour, les anciens des Juifs furent envoyés par

un centurion romain pour implorer la guérison d’un

esclave qui lui était cher. Leur argument était que ce cen­

turion avait construit aux Juifs une synagogue, institution

dont Jésus avait été expulsé. Mais l’argument était décisif

171

puisque Jésus répondit à la requête. Il paraissait presque

avoir un amour préférentiel pour ses ennemis déclarés.

Si, toute votre vie, vous avez été un ennemi de Jésus,

n’hésitez pas à venir à lui. Il vous recevra à bras ouverts.

Jésus ne contraint jamais. Par exemple, il n’exigera pas

d’un homme qu’il avait guéri - un muet - qu’il ne dise

que ce qui lui plaît à lui, Jésus. Il n’y a jamais de condi­

tions. L’homme était libre de dire ce qu’il voulait, même

contre celui qui lui avait rendu le pouvoir de parler. En

un certain sens, Jésus est mort pour que les hommes aient

la liberté de choisir... pour lui ou contre lui. Jésus est un

tel ami de la liberté !

Peu avant la mort de Jésus, une femme lui oignit les

pieds d’un parfum de grand prix. Si elle l’avait consulté

avant de faire cette action, peut-être aurait-il réagi comme

les disciples, en lui disant de ne pas dépenser tant d’argent.

Mais elle ne demanda rien ; elle agit.

Le Talmud dit qu’une chose défendue par Dieu, une

fois qu’elle est faite, devient valide. Pourquoi se quereller

pour quelque chose qui a déjà eu lieu ? Jésus demande à

ses disciples : *Pourquoi reprochez-vous* (temps présent) *à*

*cette femme une chose qu’elle a faite* (temps passé) ? Ce

qui est irrémédiable ne devrait jamais être occasion de

souffrance ou de querelle. Jésus ne nous tourmente pas

pour nos offenses et nos péchés passés si nous revenons

à lui. Ou plutôt, il désire les couvrir de son amour. Son

jugement se concentre sur ce qui est aujourd’hui, sur ce

à quoi on peut porter remède.

☆

Jésus a compris que le pouvoir de la religion ne repose

pas sur le succès, mais sur la défaite et la faiblesse.

L’auteur russe Alexandre Zinoviev pose une question

172

très pertinente : « Pouvons-nous imaginer le Christ appa­

raissant à la télévision et donnant une interview à des

douzaines de journalistes ?» Il a préféré mourir sur une

croix pour les péchés des hommes afin de les effacer com­

plètement par son sang.

Luther écrivait : « Les péchés du monde entier ne sont

pas là où on les perçoit et où on les sent, car pour la

théologie il n’y a ni péché ni mort dans le monde. Pour

la philosophie et la raison, les péchés sont dans le monde...

Le véritable enseignement est qu’il n’existe pas de péché

dans le monde, parce que Christ a vaincu le péché dans

son corps. Tous les péchés pèsent sur lui. »

Jésus a pris sur lui tous les péchés du monde, les vôtres

inclus. En mourant sur la croix, il a subi la punition que

nous méritions pour que nous qui croyons en lui puissions

être pardonnés de nos iniquités.

Une colombe avait volé à tire-d’aile vers Moïse, le sup­

pliant : « Sauve-moi. Un aigle me poursuit. » Moïse cacha

la colombe sous son manteau. Alors l’aigle descendit en

volant et dit à Moïse: «Je suis une créature de Dieu

comme cette colombe et j’ai faim. Moi aussi j’ai besoin

de nourriture pour mes petits. Dieu a arrêté dans son plan

que ces petits oiseaux seraient ma nourriture. Tu n’as pas

le droit de m’enlever ma proie. »

Moïse lui répondit qu’en aucun cas il lui livrerait cette

colombe, mais qu’il était prêt à lui donner la chair de sa

cuisse pour un poids égal à celui d’une colombe.

-Arrête! dit l’aigle. Je suis l’archange Michel. La

colombe est l’ange Gabriel. Nous voulions seulement

éprouver la bonté de ton cœur.

Ce n’est qu’une fable, mais elle nous rapporte l’histoire

de la chute d’Adam. Par droit de conquête, le démon avait

autorité sur nos âmes pécheresses. Nous méritions, en

raison de la chute d’Adam, d’être sa proie. Mais Jésus a

173

porté sur lui le tourment qui nous était dû. Lui, l’innocent,

a souffert pour nous les coupables. Ainsi, nous sommes

libérés. La volonté de Dieu a été accomplie pour nous.

Nous, en retour, nous entendons nous sacrifier au service

des hommes, même des méchants.

Ici, nous voyons une des multiples vérités confiées par

Jésus à son Église. Pour l’instruction de nos esprits restés

enfants, il s’est souvent exprimé en parabole comme ci-

dessus.

Lorsque Jésus parut devant Pilate, son juge, il garda le

silence, car c’était son intention de mourir. Il savait qu’en

se défendant il pourrait échapper à cette sentence, mais

il était venu sur la terre, non seulement pour vivre mais

aussi pour mourir. C’était la volonté de son Père et son

désir.

Alors qu’il était pendu sur la croix, ses adversaires se

moquaient de lui, le mettant au défi de descendre et de

se sauver lui-même. Bien qu’il eût des légions d’anges à

son service, le miracle fut qu’il resta sur la croix.

Il n’avait pas hésité à partager la joie d’un mariage,

quand c’était le bon plaisir de son Père. Il ne se déroba

pas non plus à la souffrance quand c’était la volonté de

son Père. Il portait la joie et la souffrance avec égalité

d’âme.

Ceux qui criaient : « Si tu es le Fils de Dieu, descends

de la croix ! » ne connaissaient pas la sainteté d’une calme

endurance ou l’efficacité salvatrice de la crucifixion de

Jésus. Même ses amis ignoraient le sens de ses souffran­

ces, autrement, ils auraient plaidé : « Puisque tu es le Fils

de Dieu, reste sur la croix. »

Ensanglanté, exposé, couronné d’épines, le visage

décomposé, assoiffé, cloué sur le dur symbole de la honte,

il a volontairement enduré toute la punition de nos

péchés. De mes péchés. Il se peut que certains aient perdu

174

la foi en contemplant la croix sur laquelle le meilleur, le

plus saint mourait ; moi, je suis venu à la foi en reconnais­

sant que le propre Fils de Dieu était si totalement bon

qu’il mourait pour nos péchés.

La Bible nous parle du peuple choisi de Dieu, les Juifs,

qui restèrent longtemps esclaves en Égypte. Quand Dieu

décida de les délivrer, il annonça que tous les premiers-

nés des Égyptiens mourraient la même nuit. Pour éviter

le même destin, les Juifs devaient barbouiller du sang

d’un agneau la porte de leurs maisons. Dieu disait, par

manière d’explication : *En voyant le sang, je passerai*

*outre, et vous échapperez au fléau destructeur, lorsque je*

*frapperai le pays d'Égypte* (Ex 12, 13).

*Quand je verrai le sang.* Ce n’était pas le caractère des

habitants de chaque maison que Dieu regardait en pre­

nant cette décision. C’était le sang de l’agneau ! Ainsi en

est-il dans notre relation à Jésus. Nous sommes sauvés,

non parce que nous sommes bons, mais parce que Jésus

a répandu son sang pour nous, ce que nous faisons valoir

pour notre protection.

Jésus, nous ayant offert le salut, nous secourt en nous

donnant une paix profonde.

Charles Spurgeon, prédicateur anglais très renommé du

XIXesiècle, disait: «Hier, tout en marchant dans un

champ, j’ai vu un buisson d’épines autour duquel tournait

un animal. Quand je me suis approché, j’ai vu qu’un

oiseau y avait fait son nid. Perché calmement au milieu

des épines, il ne s’inquiétait nullement. Alors j’ai pensé

vous dire aujourd’hui : “Faites vos nids parmi les épines

qui couronnent la tête de Jésus-Christ, et vous n’aurez

peur d’aucun ennemi”. »

☆

175

Un vieil homme, un gros sac sur les épaules, escaladait

une montagne avec beaucoup de difficultés. Une voiture

s’arrêta et le conducteur l’invita à monter. Ce que fît le

vieillard, mais en gardant son gros sac sur les épaules.

Quand le conducteur lui en demanda la raison, il répon­

dit : « C’est déjà très aimable de votre part de me prendre

dans votre voiture. Pourquoi vous chargerais-je aussi de

mon sac ? »

Nous avons la même attitude stupide quand nous

entrons dans l’Église du Christ et portons le fardeau de

nos péchés : Jésus a payé le prix pour tous nos péchés.

Remettons-les lui. Alors nous n’aurons plus à nous en pré­

occuper.

On raconte qu’un page de la cour impériale de Russie

avait de nombreuses dettes. Un jour qu’il était de service

dans la chambre de l’empereur, il fît la liste de toutes ses

dettes et, dessous, il écrivit : « Qui paiera tout cela ? »

Puis, bien qu’il fût de service, il s’endormit. L’empereur

s’éveillant durant la nuit, vint dans l’antichambre et

trouva le page endormi. Voyant le papier, il traça son

nom sous la question : « Le tsar Nicolas. »

C’est aussi la réponse que Jésus nous donne quand nous

lui demandons qui résoudra tous nos problèmes et paiera

toutes nos dettes. Lorsque nous prions : *Pardonne-nous*

*nos offenses,* il appose sa signature : « L’empereur Jésus-

Christ », *notre* empereur.

La grâce de Jésus est incommensurable. Spurgeon était

un jour très triste, se demandant s’il y avait suffisamment

de grâce pour le sauver de ses nombreux péchés. Et tout

à coup, il se mit à rire. On lui demanda pourquoi. « J’ai

vu, répondit-il, un petit hareng qui nageait dans l’océan

176

tout en se demandant s’il y avait assez d’eau pour lui dans

l’océan. »

Qui peut épuiser la grâce de Dieu ? Nos péchés sont

grands, mais le Sauveur est plus grand. La Bible contient

une promesse réconfortante : *Si notre cœur venait à nous*

*condamner, Dieu est plus grand que notre cœur* (1 Jean 3,

20). Nous pouvons lui faire confiance.

Saint Bernard dit : « Où le faible trouve-t-il une sécurité

sans faille et un repos assuré si ce n’est dans les plaies du

Sauveur ? Le monde menace, le corps pèse, le démon pose

ses filets. Je ne tombe pas car je suis fondé sur le roc. J’ai

commis un péché grave. Ma conscience est troublée, mais

je ne serai pas écrasé, car je me souviendrai des plaies du

Christ. » Et il conclut : « Mon mérite, c’est donc la com­

passion du Seigneur. Évidemment, je ne suis pas dénué

de mérite aussi longtemps que, lui, n’est pas dénué de

compassion. Mais si les miséricordes du Seigneur sont

nombreuses, également nombreux sont mes mérites.

Chanterai-je ma propre vertu ? O Seigneur, je veux seule­

ment parler de ta vertu. Cette vertu est mienne aussi,

puisque je suis fait par Toi.» «Tout le mérite de

l’homme, ajoute-t-il, est de placer son espoir en lui qui

met tout l’homme hors de danger. »

Un pasteur rendait un jour visite à une pauvre femme

dans sa cuisine. Dans la cour, il voit la lessive qu’elle avait

étendue. Il la complimente : « Comme vos chemises sont

blanches ! Vous les avez vraiment bien lavées. » Puis, tan­

dis qu’ils prenaient ensemble une tasse de thé, la neige

commença à tomber. Le pasteur regarda de nouveau

dehors : la lessive paraissait grise à côté de la neige. La

177

femme se sentit poussée à dire : « Que peut-on comparer

à la blancheur de Dieu ? »

Jésus donne aux pécheurs cette divine blancheur.

☆

Je sais que beaucoup courraient joyeusement porter des

messages pour le maître, mais nous ne connaissons très

bien ni le maître ni ses messages. Un véritable maître

vous dira que son premier désir est que vous *ne couriez*

*pas,* mais que vous vous asseyiez calmement, et acceptiez

son grand don, totalement gratuit.

Dans le monde, nous sommes si habitués à donner et

à acquérir, à payer pour tout, que le concept de don gratuit

est presque étranger à nos esprits. Tout au moins, atten­

dons-nous de la gratitude en échange de nos dons, un

sourire, peut-être une future amitié. Mais Jésus donne

gratuitement, sachant par expérience - une amère expé­

rience - qu’il n’obtiendra pas de reconnaissance. *Il est bon*

*pour les ingrats et les méchants* (Luc 6, 35). Il savait que

ceux auxquels il avait fait du bien, pour lesquels il avait

opéré des miracles, crieraient un jour : *Crucifiez-le ! cruci-*

*fiez-le !* Il donne parce qu’il est pur amour, et il est très

touché lorsque quelqu’un accepte ses dons gratuits.

On raconte qu’un homme avait décidé de transmettre

sa fortune à qui en voudrait. Il réunit donc tous ses biens

et les échangea contre des pièces d’or qu’il mit dans un

sac ; puis il se plaça près d’un pont sur la Tamise et invita

tous ceux qui passaient à se servir. Une grande foule se

rassembla. Certains disaient : « Sûrement, il se moque de

nous. Ces pièces doivent être fausses. » D’autres : « Ce

doit être une plaisanterie. » D’autres encore : « Ce doit

être un tournage de film. » Personne ne venait recevoir

les pièces, quand un enfant se fraya un passage et vint

tout simplement se servir.

Jésus nous demande de devenir comme de petits

enfants. Il désire nous transmettre en don pas moins que

178

sa divinité, et, avec elle, tout de sa vie et de sa vérité !

Vous pouvez dire : « C’est beaucoup trop ! » ou « Cela ne

peut être que symbolique », ou « Il doit y avoir un sens

caché ». Toutes ces réponses prouvent que vous n’êtes pas

encore devenu un enfant. Si vous étiez comme un enfant,

vous viendriez simplement recevoir de lui ce qu’il offre

avec amour, sans rien demander en retour.

Un des disciples de Jésus relate cet incident : *Jésus*

*appela un petit enfant, le plaça au milieu d'eux, et dit : « En*

*vérité, je vous le dis, si vous ne retournez à l'état des enfants,*

*vous n'entrerez pas dans le Royaume des deux»* (Mat 18,

2, 3). L’histoire de l’Église nous dit que cet enfant était

Ignace qui, plus tard devint évêque et fut martyr. Quand,

lors de la persécution de l’empereur romain Trajan, on lui

demanda de renier le Christ, il répondit : « Son nom est

écrit sur mon cœur et ne peut y être effacé. » La légende

prétend que ses ennemis ont extrait son cœur, et ont, en

effet, trouvé dessus en lettres d’or le nom Jésus-Christ.

Si l’histoire est exacte, c’est un cas heureux. Beaucoup

d’enfants que Jésus avait serrés sur son cœur et embrassés

l’oublièrent plus tard. D’autres se tournèrent même contre

lui.

Étant Dieu, Jésus savait à l’avance ce que les gens

feraient de ses dons, mais il continua à donner à tous sans

regarder.

Alexandre VI, le plus mauvais pape que l’Église ait

jamais eu, et Mao Tsé-toung, le plus grand assassin de

tous les temps, ont tous deux reçu des dons de lui, comme

les saints qu’ils persécutaient.

Il a un don pour chacun, vous compris.

☆

Beaucoup de chrétiens ont la conscience tourmentée :

servent-ils bien Dieu ? Comment devraient-ils le servir ?

Il serait préférable pour eux de s’apaiser et de lui permet­

tre de les servir.

179

*Le Fils de l’homme n’est pas venu pour être servi, mais*

*pour servir* (Mat 20, 28).

Jésus nous dit, dans une de ses paraboles, que le berger

qui retrouve sa brebis perdue ne la punit pas, et qu’il va

même jusqu’à la ramener au bercail sur ses épaules, en la

portant avec soin. Jésus est ce bon pasteur.

Sur leurs vases sacrés, les premiers chrétiens ont sou­

vent peint le Seigneur sous les traits du Bon Pasteur rame­

nant à la maison la brebis égarée. Il apparaît ainsi sur les

bas-reliefs des sarcophages et dans les peintures des cata­

combes à Rome.

Dans ses paraboles, Jésus ne parle pas seulement du

sauvetage d’une brebis partie au loin et qui appelle l’atten­

tion sur elle en bêlant, mais il raconte également comment

une femme retrouve une pièce perdue, en métal insensi­

ble, qui ignore quelle est sa propre situation, et qui est

absolument incapable d’aider à sa propre découverte. Tels

sont les hommes perdus, totalement inconscients de leur

état, les malades qui se croient en bonne santé, et ceux

qui ne se soucient pas de leur santé spirituelle.

Le sang de Jésus a le pouvoir de laver de toute souillure,

de tout péché. Dans sa Lettre aux Hébreux, Paul écrivait

qu’il était impossible que ceux qui avaient apostasié

reviennent à repentance

Jusqu’au IIIe siècle, l’Église a cru que ces paroles s’appli­

quaient aux péchés graves - prostitution, idolâtrie quand

rien n’y contraignait, et meurtre. L’Église ne considérait

pas ces péchés impardonnables lors du jugement dernier,

mais elle croyait pour des raisons d’éducation, qu’ils ne

devaient pas être pardonnés ici-bas. Aussi, ceux qui

étaient coupables de ces péchés étaient-ils définitivement

180

expulsés de l’Église. On leur demandait de se repentir,

mais sans espoir de réintégration. C’est le pape saint

Calixte qui, le premier, au début du IIIesiècle, déclara:

«Je pardonne les péchés d’adultère et de prostitution à

ceux qui s’en repentent. » A cette époque c’était révolu­

tionnaire. Jusqu’à cette date, l’attitude de l’Église n’était

pas fondée sur l’Écriture. Saint Paul ne voulait pas dire

d’exclure du pardon ceux qui tombaient dans le péché,

mais ceux qui perdaient la foi.

Le Nouveau Testament nous parle d’un homme engagé

dans l’adultère au point de vivre avec la femme de son

frère ; il a été pardonné après la pénitence exigée. L’Église

n’est pas une société de saints consommés, mais de candi­

dats à la sainteté. Toute chute dans le péché est réparable,

non la perte de foi.

Tomber dans le péché, c’est perdre les ornements de

grâce qui embellissent la personnalité. En automne,

quand, assailli par la gelée et le vent, un arbre perd ses

feuilles, il apparaît comme un squelette décharné. Ainsi

les hommes pris au piège de la tentation se trouvent

dépouillés du respect d’eux-mêmes, et exposés au regard

de leurs compagnons. Mais après l’hiver de leur honte,

vient le printemps, et l’homme a l’occasion de retrouver

ce qu’il a perdu.

Il est sûrement préférable d’être comme le pin qui ne

perd pas ses aiguilles en hiver et demeure toujours vert.

Tels sont ceux qui gardent leur foi et la gardent aussi dans

la tentation. Mais exactement comme il y a dans la nature

autre chose que des pins, ainsi en va-t-il dans l’Église de

Dieu : on trouve, à côté des forts, des frères plus faibles

qui parfois tombent dans le péché.

Le Seigneur dit à l’ange de l’Église d’Éphèse : *Rappelle-*

*toi d’où tu es tombé, repens-toi, reprends ta conduite pre­*

*mière* (Apoc 2, 5). Un homme tombé et même une Église

tombée, peuvent se relever. La possibilité de repentance

existe aussi longtemps qu’existe la bonté de Dieu (Rom

2, 4).

181

Dans son épître, Paul ajoute que ceux qui tombent dans

le péché *crucifient eux-mêmes à nouveau le Fils de Dieu*

(Heb 6, 6). Le verbe *« crucifier»* au présent, implique une

attitude constante et délibérée de péché qui est soulignée

par l’expression *« à nouveau ».*

Évidemment, personne ne peut se repentir tandis qu’il

crucifie le Seigneur. Mais il peut se repentir après l’avoir

crucifié. Ces paroles de condamnation ne s’appliquent pas

aux péchés passés, mais aux péchés actuels. La traduction

exacte serait peut-être : il est impossible d’amener les

hommes à la repentance *pendant* qu’ils crucifient à nou­

veau le Fils de Dieu, mais il est possible de le faire ensuite.

Après avoir commis l’adultère avec Bethsabée, et s’être

arrangé pour faire tuer son mari, David a gardé l’espé­

rance, bien que la Loi de Dieu ne lui offrît aucun espoir.

Profondément contrit de son péché, il implora son relève­

ment près du Dieu qu’il aimait. Et aujourd’hui, nous

avons le Psaume 51, ce chant de repentir, mémorial d’une

relation qui a été rompue puis rétablie.

Nous aussi, nous pouvons être sauvés, malgré tous les

versets de la Bible qui pourraient nous décourager. Le

sang de Jésus est tout-puissant.

Il y a une foi qui demande seulement le privilège de

l’adoration. C’est une foi qui brille sous l’action de l’amour,

et dit à Jésus comme le fit Pierre dans un moment d’illumi­

nation : *« Éloigne-toi ! »* (Luc 5, 8), ou, avec le centurion

romain croyant : *«Ne te dérange pas ! »* (Luc 7, 6).

Une simple fille sans instruction était aimée par un

homme qui avait devant lui de grands espoirs de réussite.

Elle savait qu’elle nuirait à sa carrière, aussi faisait-elle

tout ce qu’elle pouvait pour décourager son amoureux,

bien qu’elle l’aimât. Elle le poussa à épouser une jeune

fille convenant mieux pour son avenir, et fit tout pour y

parvenir.

182

Jésus disait une fois à ses disciples : *C’est dans votre*

*intérêt que je parle* (Jean 16, 7). Il sait que nous pourrions

nous sentir plus à l’aise en dehors de sa présence visible,

aussi se retire-t-il discrètement. Il ne force jamais per­

sonne, et si nous lui disons: *«Ne te dérange pas!»,* il

communiquera avec nous d’une autre manière. A ceux

qui lui appartiennent, il parle durant la nuit, et, au matin,

il pose un voile sur ce qu’il a dit. Ces personnes savent

qu’il a parlé, mais ne savent pas de quoi.

Tout le monde a entendu parler de la psychanalyse qui

traite de la conscience, de l’inconscient, du subconscient ;

mais personne n’a développé la technique de l’analyse de

l’esprit, qui traiterait du « supraconscient », du niveau

spirituel de la pensée. Si on pouvait la sonder, on décou­

vrirait beaucoup d’enseignements de Jésus gravés dans le

cœur et dont l’individu n’a pas conscience.

Après sa conversion, quand une personne confie à Dieu

sa vie, le vieux « moi » se manifeste de diverses façons :

autoritarisme, ou satisfaction de soi dans le service, com­

passion vis-à-vis de soi dans la souffrance, recherche des

éloges, auto-accusation dans les heures d’épreuve, défense

de soi dans l’offense, complaisance en soi dans les rela­

tions avec les autres. Mais peu à peu Jésus transforme

l’individu qui ne conserve plus le caractère qu’il avait

autrefois. Le moi est remplacé par la vie de Jésus, comme

l’écrivait l’apôtre Paul aux Galates : *Je vis ; non ce n’est*

*plus moi, mais le Christ qui vit en moi* (Gai 2, 20).

Si vous désirez chercher Jésus, il vous faut mobiliser

toutes vos puissances de volonté.

John Bradford, un protestant qui fut martyr durant la

persécution en Angleterre, disait : « Je me suis proposé de

ne jamais terminer un exercice spirituel avant d’avoir eu

réellement un contact avec le Christ. Quand je prie, je

183

prie jusqu’à ce que je prie vraiment Dieu. Quand je chante

pour lui, je chante jusqu’à ce que je chante réellement

pour lui. Je cherche toujours jusqu’à ce que je trouve. »

Kant disait qu’il n’y a rien de réellement bon excepté

la bonne volonté. Cependant, dans quelle mesure nos

bons désirs pour l’amélioration de notre nature peuvent-

ils être satisfaits ? Cela ne dépend pas de nous. Tous nous

avons des qualités et des défauts, Jésus seul est « totale­

ment beau ». Il n’avait rien à cacher.

La Bonne Nouvelle, c’est que malgré nos défauts, Jésus

nous accepte quand nous décidons de le chercher. Il

accepte notre bonne volonté comme si elle était de la

bonté. Et, quand nous l’avons trouvé, nous devenons

extrêmement importants. En un certain sens, nous deve­

nons plus importants que Jésus lui-même comme il l’a

fait remarquer : *Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les*

*œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes, parce*

*que je vais vers le Père* (Jean 14, 12).

De même que les paroissiens sont plus attentifs aux

sermons qu’à la lecture de la Parole, ainsi les gens sont

plus attentifs aux chrétiens qu’ils voient qu’au Christ

qu’ils ne voient pas.

Où peut-on trouver Jésus ?

On demandait au fils d’un médecin :

- Votre père est-il à la maison ?

- Non, répondait-il.

- Où pourrais-je le trouver ?

- Il est sûrement quelque part à faire du bien.

Le fis d’un bon médecin peut être sûr que partout où

est son père, il secourt ceux qui sont dans le besoin.

Les chrétiens ne peuvent pas vous dire l’endroit exact

où vous pouvez trouver Jésus, car, comme jadis, il va de

ville en ville, de village en village, enseignant, soignant et

réconfortant.

184

Si vous cherchez Jésus dans le ciel, vous ne le trouverez

pas. Cherchez-le dans les maisons où habitent l’ignorance,

la tristesse, la maladie. Vous n’aurez pas à aller loin pour

le trouver.

Un roi des Scythes avait fait exécuter son fils qui avait

commis un crime. Ensuite, il ordonna que l’épée utilisée

pour le décapiter soit accrochée au-dessus de son trône

quand il aurait à juger. Partout où il allait, un officier le

précédait, cette épée à la main, afin que tous sachent : « Si

le roi, pour le bien de la loi, n’a pas épargné son pro­

pre fils, moins encore sera-t-il prêt à épargner les

autres. »

Dieu n’a pas épargné son propre Fils lorsqu’il fut chargé

des péchés des hommes. La croix est un symbole du rigou­

reux jugement du péché. Donc, gardez-vous du péché !

Quand on demandait à Michel-Ange quelle méthode il

avait utilisée pour sculpter la statue de Moïse, il répon­

dait : « C’est très simple. Vous prenez un gros morceau

de marbre et vous taillez tout ce qui ne ressemble pas à

Moïse. »

Dans notre relation avec le Christ, nous sommes au

départ comme des blocs de marbre informes, mais nous

avons ce qu’il nous faut pour devenir de splendides êtres

humains, en taillant en nous tout ce qui ne ressemble pas

au Christ. Toutefois, faisons attention. Imiter le Christ,

ne veut pas dire le copier. Il vit en nous comme la sève

de la vigne vit dans ses branches. Tout chrétien a une

nouvelle vie, venant de la sienne ; il doit la vivre avec

toutes ses implications, aussi réellement que le Christ a

vécu sa vie terrestre. C’est plus difficile que de mener une

vie modelée sur celle du Christ. Des acteurs peuvent jouer

Roméo pendant trois heures sans songer à mourir pour

leur propre bien-aimée. Pensons-y, en nous laissant ins­

truire par Jésus ! En le regardant, vous arriverez à connaî-

185

tre Dieu. Mais regardez Jésus et non les portraits que les

hommes dressent de lui.

Seuls les contemporains de Léonard de Vinci ont pu

voir son fameux tableau *La dernière Cène* tel qu’il l’a

peint. En soixante ans, il s’était tellement détérioré qu’il

ne restait plus de visible qu’une éblouissante masse de

taches. Depuis lors, il a enduré des guerres - étrangères

et civiles — un bombardement, de bons et mauvais essais

de restauration, et l’haleine de deux cent mille touristes

par an. Le christianisme a eu de nombreux réformateurs.

Et comme le tableau de Vinci, il a eu aussi des restaura­

teurs. Les uns et les autres ne se sont pas toujours montrés

bons pour leurs chefs-d’œuvre respectifs.

Transportez-vous en esprit au temps de Jésus, puisque

les événements et les souvenirs des événements sont deux

choses différentes. Même les récits évangéliques ne nous

rapportent pas tout ce qui est arrivé. Revivez les événe­

ments eux-mêmes. Partout on peut voir Jésus. Pour le

trouver, pas besoin d’aller dans une église, un monastère,

un musée. Au lieu de vous appuyer sur des images

conçues par d’autres, regardez son merveilleux visage,

concentrez-vous sur des traits pleins d’amour, méditez

sur son caractère incomparable, marchez avec lui sur les

routes du service et des bienfaits. En regardant Jésus, le

problème de la souffrance cessera d’être un obstacle à la

foi. À travers la divinité de Jésus, « l’homme des dou­

leurs», celui qui souffre acquiert une extraordinaire

dignité. Ce sont nos désirs contraires qui font que la dou­

leur est douleur. Si, comme Jésus, vous avez aspiré à la

souffrance, si vous considérez qu’elle est grand privilège,

elle cessera de vous troubler. Vous verrez Dieu. Son exis­

tence sera évidente pour vous. Vous vous demanderez

comment, jusqu’à présent, vous avez pu douter !

Feuerbach disait : « L’homme a créé Dieu à sa ressem­

blance, et non l’inverse. » Il se trompait certainement. Si

l’homme avait créé Dieu, c’aurait été un dieu qui s’ac­

corde avec ses convoitises et ses passions, un dieu qui

186

donne un ciel étemel même aux méchants. Le dieu

inventé par nous ne nous donnerait pas de commande­

ments nous empêchant de faire ce que nous aimons le

plus, et ne préparerait pas un enfer pour les transgresseurs.

Le Dieu proclamé par la Bible et par Jésus est si radicale­

ment différent de ce que les hommes imaginent, qu’il ne

peut pas être un produit de leur imagination. Il est parce

qu’il est, non parce que nous l’avons inventé.

En voyant Dieu, vous l’aimerez. En l’aimant, vous

aimerez comme lui ceux qui le nient. Si seulement ils

savaient combien ils sont aimés !

Le philosophe juif bien connu Martin Buber écrivait :

« Il y avait une fois un homme qui aimait Dieu. Un jour,

il laissa derrière lui le monde de la création pour aller vers

le grand Vide. Il y erra jusqu’à ce qu’il eût atteint la porte

du mystère. Il frappa. De l’intérieur parvint une voix :

- Que voulez-vous ici ?

- J’ai proclamé vos louanges à tous les mortels, mais

ils ne m’ont pas écouté. Aussi, je suis venu à vous pour

que vous-même m’entendiez et me répondiez.

- Allez-vous-en, cria la voix. Ici, il n’y a pas d’oreilles

pour vous écouter. J’ai noyé mon ouïe dans la surdité des

mortels. »

Quand vous écoutez des athées nier Dieu alors que

vous, vous l’avez trouvé, cela prend pour vous une signifi­

cation profonde.

Le plus grand des sacrifices de Jésus n’a pas été de renon­

cer à sa vie, mais de renoncer à son innocence. Il a pris

sur lui les péchés de l’humanité. La Bible dit : *Il s’est fait*

*péché pour nous.* Il est devenu pour nous ce qu’il haïssait

le plus. La seule comparaison qu’on pourrait établir serait

avec les patriotes français ou hollandais, membres des

mouvements de la résistance durant l’occupation nazie,

qui se firent collaborateurs de la police nazie qu’ils détes­

taient, afin de pouvoir aider ceux qu’elle persécutait.

Dans le cœur de l’athée, Jésus renonce à plus encore. Il

garde le silence sur sa présence, sur son existence. Il

187

s’identifie avec les pécheurs de toutes sortes. Il s’identifie

aussi avec ceux qui commettent le péché de négation, et

d’exécration de Dieu. En ceux qui refusent d’écouter son

appel, il reste silencieux et pleure. Il renonce à reprendre

ceux qui ne peuvent supporter un reproche.

Notre attitude à l’égard des athées sera donc celle-ci :

nous les aimerons calmement en silence. Ils ont en nous

des amis. Rien de ce qu’ils nous font ne sera capable

d’éteindre l’amour que nous avons pour eux. C’est notre

amour qui sera la meilleure preuve de l’existence de Dieu.

188

TABLE DES MATIÈRES

*Préface* 5

1. Les définitions de Dieu sont très différentes 12
2. Qu’est-ce que Dieu ? 80
3. Dieu est Trinité 87
4. Avantages de croire 91
5. Notre relation avec Dieu 94
6. Exposition systématique des preuves de l’exis­

tence de Dieu 99

1. *- L’argument cosmologique, ou l’argument*

*de l’ejfet à la cause* 99

1. *- L’argument tiré de l’existence de la*

*notion de Dieu dans notre esprit* 105

1. *- L’argument téléologique (du grec*

*« telos », qui signifie « but »)* 106

1. *- L’argument historique* 107
2. *- L’argument moral* 107
3. *- L’argument tiré du mouvement* 108
4. - *L’argument tiré des prophéties* 108
5. *- L’argument tiré de la pensée à son plus*

*haut niveau* 109

1. *- L’argument tiré de l’existence de la fonc­*

*tion de la foi* 110

1. *- L’argument tiré du fait que l’esprit*

*humain est sujet à l’erreur* 110

1. *- L’argument tiré de la contingence* 115
2. *- L’argument tiré des lois de la nature* 116
3. *- L’argument tiré des exceptions aux lois*

*de la nature* 117

1. *- L’argument tiré des miracles* 118
2. - L’argument tiré de l’expansion de l’uni­

vers 120

1. - L’argument tiré de la seconde loi de la

thermo-dynamique 121

1. - La preuve par l’existence des gènes 121
2. - L’argument tiré de l’existence d’éléments

radioactifs 122

1. - L’argument tiré de l’existence de trous

noirs 123

1. - L’argument tiré de la gradation trouvée

en tout 124

1. - L’argument métaphysique d’Anselme de

Canterbury 124

1. - L’argument tiré de la composition de tou­

tes les entités de la nature 127

1. - Le témoignage des meilleurs exemples de

l’humanité . 127

1. - Le témoignage des hommes de science 130
2. - La preuve tirée de l’art 131
3. - Le témoignage des paysans 132
4. - Le témoignage de l’expérience animale 132
5. - La preuve tirée de la satisfaction de nos

besoins 134

1. - La preuve tirée des satellites artificiels 135
2. - La preuve tirée de l’industrie automatisée 136
3. - La preuve tirée des prières exaucées 136
4. - L’argument tiré du besoin d’un esprit

étemel 136

1. - La preuve tirée de l’existence du mal 137
2. - L’argument tiré de la foi 138
3. - L’argument tiré de l’impossibilité de

prouver le contraire 139

1. Bref intermède 146
2. Au sujet de Jésus 165

Case postale 1182

CH-3601 THOUNE



Achevé d’imprimer sur les presses des Impressions Dumas

Saint-Étienne (Loire) - Dépôt légal : juillet 1988 - N° d’ordre : 28368



Ce livre est sans doute

né dans une prison, où l'au-

teur, pasteur de l'Église

luthérienne de Roumanie,

est resté enfermé pendant

quatorze ans, sa foi repré-

sentant, aux yeux du

régime communiste, un

crime abominable. Qua-

torze ans pendant lesquels

il fut soumis en perma-

nence à des tentatives de lavage de cerveau : « il

n'y a pas de Dieu... Il n'y a pas de Dieu... », hur-

laient des haut-parleurs dans chaque cellule.

Malgré cette pression continuelle, le pasteur

Wurmbrand est demeuré inébranlable dans ses

convictions. Il s'est même appuyé sur les persé­

cutions dont il était l'objet pour renforcer son

argumentation, la développant au cours de nom­

breuses conversations avec des athées. Réfugié

aux États-Unis, il a fondé *VAide aux Églises Mar­*

*tyres,* organisation dont le but principal est de

porter la lumière du message chrétien dans les

pays athées. Aujourd'hui, fort d'une vie de

témoin exceptionnel, il livre avec profondeur,

mais en restant, comme à l'accoutumée, à la por­

tée de tous, « trente-cinq preuves de l'existence

de Dieu » : trente-cinq bonnes raisons pour les

non-croyants de croire et pour les chrétiens d'es­

pérer.

ISBN 2-7122-0311-9

.0 OPION